

JUIN

1910

FIGARO ILLUSTRÉ

# BRUXELLES

PAR  
OCTAVE UZANNE











## Les Chroniques du Mois

### Expositions

« Vous allez à Bruxelles? »

C'est la question qu'on se pose depuis quinze jours, et que des Parisiens continueront de se poser tout l'été. Et ils iront à Bruxelles. Et ils auront bien raison d'y aller.

D'abord parce que de toutes les villes où l'on peut se transporter sans fatigue, en quatre ou cinq heures d'express, il n'y en a pas une où le Parisien paresseux jouisse plus totalement de l'illusion de n'avoir point quitté Paris. A de certaines heures surtout, — vers midi, — quand nos journaux du matin s'étalent aux kiosques du boulevard Anspach, et par un joli temps clair qui met de la gaieté dans les yeux des femmes, il y a des coins de Bruxelles qui semblent, en vérité, des coins de chez nous; par exemple, ces abords des Galeries Saint-Hubert, où s'évoque si naturellement le souvenir des Nouveautés et du passage de l'Opéra, qu'on est tout surpris de ne point rencontrer là quelque figure de connaissance.

Aussi bien, ne tarde-t-on jamais à l'y rencontrer. Bruxelles, pour les artistes et les gens d'affaires, est devenu comme un prolongement de notre grande banlieue. Un Parisien ne saurait y être seul longtemps de suite. Avec l'Exposition, ce sera la cohue; car on ne résiste plus aujourd'hui au plaisir, — si la course n'est pas trop longue, — d'aller voir une Exposition.

C'est un plaisir, en effet. Mais ce plaisir est-il un bien?

Là-dessus se sont engagées d'interminables controverses. Des hommes de lettres neurasthéniques et des sociologues broyeurs de noir ont affirmé que les Expositions les plus réussies en apparence étaient de petits fléaux publics: qu'en drainant, six mois durant, vers la capitale « où l'on expose » les économies de tous les ménages provinciaux qui veulent aller voir l'Exposition, on appauvissait pour un temps tout un pays aux dépens d'une ville unique, ce qui est bien le comble de l'injustice...

On a dit que la prospérité même de cette ville privilégiée, qu'envient toutes les autres, n'est le plus souvent qu'un leurre: car l'affluence des gens crée le renchérissement des

choses, et l'on cite le cas de notre Exposition de 1900 qui fournit à tant de commerçants l'occasion d'élever des prix qu'ils oublièrent (on ne pense pas à tout!) d'abaisser quand l'Exposition fut finie. Et l'on s'est ému d'un autre danger encore: celui que cause dans une grande ville où, en peu de temps, des travaux de construction considérables ont dû être entrepris, l'encombrement d'une population ouvrière à qui le travail manquera bientôt, et dont la présence pèsera très lourdement sur le marché de la main-d'œuvre. Car il est plus facile d'appeler à soi le pauvre dont on a besoin (et ceci n'est pas vrai seulement en économie politique) que de le mettre à la porte, le jour où l'on n'a plus besoin de lui...

Est-ce tout? non. Et les broyeurs de noir ont d'autres arguments encore à nous servir. Ils disent qu'une Exposition n'est pas seulement préjudiciable à l'intérêt public, mais qu'elle l'est même aux intérêts particuliers de ceux qui la font. Leur raison? C'est qu'exposer un produit, c'est, en beaucoup de cas, livrer le secret d'une production; c'est se livrer soi-même. L'innovateur donne des exemples; il suscite des concurrences qui le gêneront, en attendant qu'elles le tuent. Sans doute, il y a la joie de paraître; il y a les diplômes et les croix, mais sont-ce là des avantages où le jeu, comme on dit, vaille la chandelle?

Ainsi raisonnent les pessimistes. Ils me font songer à ces philosophes ennemis de l'amour, dont on va quêter les avis. On convient que leur pessimisme est le plus sage du monde, et qu'il n'y a pas, dans tout ce qu'ils disent, un mot qui ne soit la prudence, le bon sens et la vérité mêmes. Et l'on continue d'agir, après les avoir applaudis, comme s'ils n'avaient rien dit du tout; et le monde continue à être plein d'amoureux qu'aucun conseil ne guide, qu'aucune expérience n'éclaire. Et il est délicieux que les choses aillent ainsi.

De même continuera-t-on d'ouvrir des Expositions, et de s'y précipiter de partout, dès qu'elles seront ouvertes. Les gouvernements penseront que c'est une coutume pleine d'inconvénients, mais ils n'y voudront point renoncer pour cela. Les industriels en apercevront et en avoueront les périls; et ils persisteront à aimer ces périls, pour les joies d'amour-propre qu'ils

ressentent à les affronter, et les petits profits honorifiques qu'ils en tirent.

Les grandes Expositions sont des amusements dont la foule a besoin. Or, tout amusement se paye. L'essentiel, n'est-il pas vrai, c'est d'en avoir eu pour son argent. Que de fois n'est-il pas arrivé aux moins gaspilleurs d'entre nous, — après examen d'une « addition » un peu forte, — de penser: « C'est dur... mais je ne regrette rien. »

Voilà toute la philosophie du plaisir; et voilà, pourrait-on dire, toute la philosophie des Expositions.

On a dit de la Conférence qu'elle était le sport intellectuel des paresseux. L'Exposition apporte à nos nonchalances des satisfactions plus complètes encore! Car elle supprime le Conférencier (qui n'est pas drôle toujours) et réduit la leçon au plaisir de l'audition et du spectacle. Elle étale sous nos yeux le panorama des choses, — le panorama de tout! et répand autour de cet enseignement merveilleux la griserie de tant d'amusements divers, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en elle, — si c'est la façon dont elle amuse, ou la façon dont elle instruit!

Les Expositions ont un autre avantage encore, et peut-être même est-ce le premier de tous: elles aident les hommes à se mieux connaître, de pays à pays; et ces rapprochements, ces frottements, si je puis dire, ont souvent pour effet de nous faire estimer davantage ceux que déjà nous consentions à estimer un peu, et de nous rendre soudain sympathiques des gens que nous n'aimions pas du tout. Et c'est la fin de toutes sortes de répugnances absurdes, de petits préjugés, d'ignorances lamentables; — de ces malentendus bêtes d'où tant de brouilles et de haines sont sorties.

Un philosophe disait: « Il ne manque aux hommes de patries différentes, pour s'entr'aimer, que de dîner ensemble très souvent. »

Une nouvelle Exposition va nous fournir, une fois de plus, ces occasions bienfaisantes d'agapes et de bavardages internationaux. Profitons-en. D'autant que Bruxelles est une des rares capitales où l'on persiste à savoir manger...

PIERRE ou PAUL



## La Mode

Elle serait tentée de devenir incohérente si elle s'amusait à suivre le jeu des saisons qui dépassent vraiment les bornes des fantaisies permises. C'est à croire que les dieux s'en vont... ou qu'ils nous oublient, pour mieux batifoler sur l'Olympe. M. Rostand les aurait-il accaparés dans son « Bois sacré » ? Phébus-Apollo, laissant Pégase à l'écurie, doit négliger par instants sa route coutumière ; Eole, absorbé par je ne sais quel vague projet, ne ferme plus les écluses célestes, ce qui nous a fait prendre en haine Phœbé, la rousse, ce pendant que la Terre vivait dans la hantise de la Comète...

Seuls, nous sont restés fidèles Vénus et Mercure... Epris sans doute de notre modernisme, ils ont décidé de favoriser la Parisienne, de veiller sur son charme, son élégance ; de sourire à ses fantaisies, de fermer les yeux sur ses caprices.

Et la Parisienne, protégée de l'Olympe, a vécu tout un rêve de coquetterie en ce début de « la saison » : flâneries curieuses aux Salons et aux Conférences, longues hésitations chez le couturier, la modiste et le chausseur chic, sans compter l'apparition aux courses, et aux thés en vogue... tout cela dans un étalage de luxe et de beauté que Paris seul sait donner à ses élues.

Entre un printemps incertain et un été mal défini, la vie au dehors, les mondanités sportives, la conclusion brillante des journées du « turf », élégances du Grand Steeple, solennité des Drags, formalité du Grand Prix, ont accompli leur coutumière évolution. En prévision de cette vie extérieure, les artisans de la grâce, de la suprématie féminines n'ont pas failli à leur mission. Pour Auteuil, on vit Laferrière préparer une exquise gaze de soie « corail rose » tout endentellée et rebrodée de corail : c'était d'une séduction à la fois simple et rare à laquelle nous a habituées cette maison d'aristocratique élégance.

Pour nos prochaines émigrations vers Trouville ou vers Luchon, la reine très courtisée des Pyrénées, Laferrière ne fut pas moins bien inspiré. Imaginez, parmi ses idéales créations, une toilette de mousseline bleu toile, sur fond de dentelle,



ROBE de Thé en liberty glacé « chartreuse » recouvert d'une tunique de gaze gris fumée rebrodée gris et or  
Modèle de LAFERRIÈRE, 28, rue Taitbout (Phot. Félix)

qu'un large biais de liberty glacé havane vient souligner. Une broderie d'or enjolive le corsage.

Nous retrouverons encore sa signature sur cette exquise mousseline quadrillée bleu et blanc et bordée de mousseline unie bleu ancien, qui

trionphera un peu partout, aux prochaines fêtes fleuries, sur les allées d'Etigny, dans le parc du Casino à l'heure de la musique. Tranchée d'une façon aussi heureuse qu'inattendue par un étroit tablier et un entredeux de mousseline cachemire, cette petite robe, jeune et amusante à souhait, se drape, au corsage, de mousseline bleue, sous un col d'Irlande bizarrement découpé.

Mais avant ces villégiatures, pleinement esti-



CHAPEAU en paille d'Italie, voilé de mousseline, garni de fleurs.  
Modèle de la maison AMICY, 25, rue Royale (Phot. Manuel)

vales, maintes randonnées nous auront entraînées vers le Nord, vers le charme élégant de Spa et d'Ostende. Bruxelles nous arrêtera au passage. Bruxelles qui est un peu Paris et qui nous tente par son Exposition où nous retrouverons l'ambiance même de la rue de la Paix, des Boulevards, avec la suprématie de nos modes qui auréole de gloire des noms connus du monde entier.

Voici Laferrière et ses admirables envois : ici, sur un fond glacé vieil or, il fait ruisseler la fluidité d'une mousseline grise rebrodée de soie crème filetée d'or. Croisée au corsage, cette mousseline se drape sous une ceinture extrêmement artistique, aux motifs passementés d'or. Là, c'est un manteau de lampas vert lamé d'or ; les manches, très amples, laissent entrevoir la mousseline brodée qui double ce vêtement, qu'un col de fourrure de forme très inédite vient enrichir encore.

Autant de créations d'une grande sobriété de ligne, dans leur recherche éblouissante, et bien faites pour mettre en relief l'adresse consommée des petites fées de la couture, et les ressources infinies de l'art du chiffon. Et cela ressort encore, à côté de cette robe et de ce manteau superbes, en cette délicieuse robe de liberty bleu persan, à la tunique de mousseline entièrement rebrodée de roses de même ton et toute scintillante de perles d'acier que Laferrière signa encore.

Nos voyageuses très chic, jalouses de porter haut le drapeau des suprêmes élégances, ont aussi demandé à Bernard de les silhouetter avec sa maëstria bien connue.

Par ses soins, M<sup>me</sup> de la J... emportera une robe d'après-midi en cachemire glacé taupe, à la jupe joliment drapée de côté, sous une attache de passementerie, au corsage rebrodé de même ton se découpant sur une gorgerette et des manches de tulle brodé. Parmi les créations toutes parfaites qu'il fit pour la comtesse C... nous remarquons un cachemire de soie noir drapé et retenu derrière en un mouvement très étroit ; le corsage voilé de mousseline de soie noire transparentée de toile de Jouy, se pique d'une fleur de grenadier.

Du reste, les petits « tailleurs » de Bernard sont exquis, d'une originalité toute parisienne depuis le genre classique en tussor, en serge unie ou en tissu anglais simplement orné de boutons, jusqu'aux tailleurs de soie de très grande allure. Tel ce liberty bleu, à la jupe courte et étroite, à la jaquette un peu longue, au col et aux revers égayés de guipure ancienne.

Bernard est encore le roi du « flou », l'artiste incontesté auquel nous aimons à confier nos robes du soir. Voyez quelle grâce il a su mettre en cette toilette de crêpe Duchesse rose du Japon ! Une ceinture brodée ton sur ton retient son ampleur légèrement froncée et qui retombe avec beaucoup de souplesse. Le corsage, tout en mousseline de soie transparentée de dentelle d'or, fait admirablement valoir la courbe des épaules, si jolie sous ce voile léger.

Pour un récent dîner d'ambassade, Bernard ne créa-t-il pas une robe qui souleva tous les enthousiasmes, bleu Marie-Antoinette, si je me souviens bien ? En cachemire de soie, voilé d'une tunique de tulle blond rebrodé de perles d'or et de perles de cristal, elle se dessinait en panneaux incrustés de dentelle de Bohême et adoucissait son décolleté d'un tulle finement brodé d'or, une merveille...

Excursions lointaines, voyages, sports, cette vie au grand air est désirée par toutes les mondaines qui ont trop longtemps respiré l'atmosphère surchauffée des salons et des salles de spectacles. Après l'éclat factice des ampoules électriques il leur faut la grande joie pénétrante du généreux soleil, ses griseries et l'entrain qu'il ramène, l'entrain salutaire qui, pour un temps au moins, fait toutes les femmes jeunes, fraîches, jolies... Les visages délicieusement grisés de plaisir et d'air vif s'animent alors sous le chapeau qui doit être aussi léger que seyant. Aussi la charmante comtesse B... a-t-elle demandé à Amicy toute une série d'exquises coiffures pour accompagner ses diverses toilettes.

Dès le matin, au Bois, ce sera la petite toque de paille marine cerclée de velours même ton, avec la crâne simplicité du nœud de faille très enlevé.

Sur le mail-coach du baron C... elle arbore une immense cloche noire enguirlandée de roses anciennes, vieux rose et vieux bleu, drapée de tulle bleu et s'enlevant hardiment sur le côté. Pour Bagatelle, une paille grise aux deux bords retroussés, toute fleurie de roses, d'un rose pâli, très délicat. Et voilà comment, revêtue avec grâce, la jolie Parisienne traverse Paris, passe la frontière, apparaît sur la montagne, foule le



ROBE de liberty améthyste pâlie, corsage dentelle et broderie, jupe drapée  
Modèle de BERNARD, 33, avenue de l'Opéra (Phot. Félix)

sable de nos plages, semant partout à la fois de l'entrain, de la gaité, de l'esprit... tout le charme de vivre.

LAURENCE DE LAPRADE



## Comment on devient un grand Couturier

On doit naître couturier comme l'on naît poète : Savoir habiller la femme ne peut être, de plus, que le fait d'un psychologue, car celui qui l'a étudiée peut seul soupçonner ses plus capricieuses exigences et seul la suivre dans ses plus déconcertantes fantaisies.

Rien de ce qui touche aux mœurs du jour ne doit non plus lui demeurer étranger, et son esprit créateur s'inspire au jour le jour de ses intelligentes observations.

On ne saurait nier que c'est du Théâtre, aujourd'hui, que nous vient la lumière... en matière de Mode, s'entend. Nos auteurs modernes ont porté à la scène, plus qu'on ne l'a fait à aucune autre époque, des pages entières de la vie telle qu'elle est, en son intensive réalité. Les personnages d'une pièce ne nous apparaissent donc plus comme des fantoches de convention, mais comme des types vécus, naturels, s'offrant à nous, bien souvent, comme des modèles d'esthétique. Et nous voilà, du même coup, tentés de pénétrer l'existence des artistes, de les connaître, de les copier, pendant que le couturier cherche à appliquer tout son art à une mentalité que nos goûts ont pour bien longtemps assise.

Quand la Mode franchit le seuil du théâtre, elle ne peut être que fort aimablement accueillie. Ne recherche-t-elle pas dans ces visions rapides l'esprit même de Paris, le prodige de son œuvre toujours magnifique et toujours renouvelé ?

Chez M<sup>lle</sup> Diéterle, 3 heures sonnent : elle va sortir, gainée de velours noir, coiffée d'un chapeau mutin tout allégé d'aigrettes. Qui ne connaît cette silhouette fine et blonde, ce visage exquis où pétillent un brin de malice, cette vraie Parisienne de Paris tout épanouie de grâce et d'esprit, délicieuse comme pas une... et amusante, ce qui ne gâte rien. Comme cadre, un intérieur séduisant, certes, avec une pointe de sérieux.

— Vous le voyez, nous dit la charmante artiste, j'ai peu de bibelots, à moins que ce ne soit des œuvres de valeur, car ma passion, ce sont les tableaux et les livres. Tout cède pour moi devant un beau Corot comme celui-ci... oui, vrai-

M<sup>lle</sup> DIÉTERLE (Phot. H. Manuel)

ment, il y a « autre chose » que les difficultés de carrière, les jalousies mesquines, les déceptions mêmes...

— Quelle note sérieuse ! Elle semble venir en votre vie comme l'ombre adoucissante de paysages ensoleillés !

— Que voulez-vous ! J'ai horreur des fanfreluches, et j'ai imprimé à tout ce qui m'entoure mes goûts très personnels. Et puis, j'oubliais... j'adore

les bêtes, avec une spécialité : je recueille les orphelins et les abandonnés ; seulement n'en parlez pas, il y aurait trop de monde !

— Et vos toilettes, Madame, cette manifestation de vous-même ?

— En hiver, je ne sais rien de plus charmant à porter et de plus seyant que le velours noir, mais sans exclusivité ; le mordoré, le bleu me plaisent aussi, le rouge me va à ravir, c'est curieux, n'est-ce pas, à moi, si blonde ? J'aime aussi le vert, pas



M. GREEN (Cl. Reutlinger)

sur moi, mais autour de moi, le vert estompé et habilement mélangé des tableaux et des tentures, des belles soieries anciennes. Comme lignes, les lignes les plus sobres, ce qui m'a amenée à demander à Green tous mes « tailleurs » qu'il combine à merveille. Vous savez, n'est-ce pas, qu'il aime son art comme j'aime le mien, et on ne fait très bien que ce que l'on aime...

Nous pensions encore à cette jolie conclusion, d'une réelle et gracieuse philosophie, en franchissant le seuil de M<sup>lle</sup> Régina Badet.

Régina Badet ! Qu'on imagine une beauté toute de charme, animée et souriante, de grands yeux noirs profonds... une Française, mais une Française du Sud, que Séville ou Grenade pourraient revendiquer. Je la revois encore, comme une délicieuse incarnation de la vie dans toute sa splendeur, pelotonnée dans une immense bergère, en ce salon Louis XVI aux soieries claires... Elle joue avec les dentelles de sa robe, les perles de son collier : les perles les plus jolies qui soient...

Et quelle spontanéité dans ses réponses à nos indiscrettes réflexions !

— J'aime les couleurs pâles, et par contraste, le noir qui me sied sans être blonde. Je m'arrête volontiers aussi au bleu de roy, au blanc, et le costume tailleur a toutes mes préférences, surtout depuis que Green me silhouette à ravir.

— Mais comme vous devez l'inspirer !

— Jugez-en, sourit-elle ; il m'avait habillée, cet hiver, d'un amour de petit costume de velours rouge ancien, garni d'opossum, puis d'un manteau de velours noir, ourlé de la même fourrure.

— Et, sans doute, pour cet été, il vous prépare quelque merveille ?

— D'abord, un bijou de robe de tussor, brodé ton sur ton. Et, à mon retour de Londres...

— Vous nous quittez ?

— Pas pour longtemps. J'ai horreur des longs voyages, des changements de résidence, j'aime Paris qui m'a fêtée et gâtée ; je ne suis pas bohème pour deux sous !

Elle n'ajouta pas, l'exquise artiste, que les chaînes les plus dorées ne sauraient la retenir au loin.

Mais nous voici en pleine perplexité. Comment le couturier arrive-t-il à réaliser ainsi ces rêves d'idéale élégance ? Comment peut-il acquérir son art complexe, le doigté nécessaire, sa puissance, enfin ? Green veut bien nous le révéler, Green que nous saisissons au passage, entre une Américaine qui l'accapare et un essayage qui réclame l'œil du maître.

« — Pour imposer la mode à Paris, il est nécessaire, nous dit-il, d'avoir un genre, de s'arrêter à une spécialité, par exemple, au « tailleur » dans ses lignes les plus pures, sans se laisser influencer par des modes parfois excentriques.

Le jour où j'ai décidé de conquérir une large place dans ce vaste royaume de la Mode, cette note me fut inspirée par l'existence même et le goût de nos Parisiennes : la vie active, des heures fébriles, le footing, les voyages, les longues échappées en automobile, indiquent assez la nécessité du costume pratique, correct et simple.

— Et vous êtes entré dans la lutte, accaparant le succès sans coup férir ?

— Mais il y avait des années que je travaillais ! Vingt ans, je fus coupeur ; j'ai approfondi le tailleur viennois, si bien fini ; l'anglais aux tissus très spéciaux, aux lignes très nettes. A New-York, j'ai étudié le trotteur à jupe courte qui y est né et les Américaines me sont restées fidèles. Voilà pour le point de vue pratique, mais l'art n'a pas été oublié. J'ai admiré en Italie, en Espagne, les grandes lignes antiques, car le passé de la vieille Europe inspire toujours, quelque chose que l'on fasse.

— Comme je comprends votre vogue à Paris !

— Oui, voyez-vous, il faut Paris pour compléter toute œuvre, toute personnalité ; à Paris, l'esprit, le cerveau donnent leur mesure. Le génie créateur de la Mode y est poussé à un degré infiniment élevé ; l'atmosphère de la grande capitale, de ce milieu d'élégance, de luxe, de beauté, pousse à créer. Aussi nulle œuvre n'est considérée comme achevée si elle n'est consacrée par Paris.

— Pourriez-vous me signaler quelques-unes de vos spécialités ?

— Quand je me suis installé rue de la Paix, j'avais déjà acquis, à travers le monde, une réputation. J'avais étudié les besoins du vêtement utile par excellence, de celui qui habille le mieux dans toutes les circonstances de la vie, le « tailleur ». Je me spécialise donc dans le tailleur, simple ou élégant, dans le costume de tous les sports et particulièrement dans l'amazone. Si je fais les manteaux du jour et du soir, jamais je n'aborde la toilette fanfreluchée qu'il faut laisser aux spécialistes du flou...

— N'avez-vous pas comblé une énorme lacune en vous occupant de fourrures ?

— Oui, et je crois avoir rendu un véritable service à l'élégance de la femme, car il ne suffit pas de jeter sur ses épaules des pelletteries plus ou moins somptueuses, mais raides et lourdes, j'ai créé le travail souple qui obtient des peaux les plus rigides, une enveloppe délicate et fine dessinant les formes gracieuses.

M<sup>lle</sup> RÉGINA BADET (Phot. H. Manuel)

— Une autre et dernière indiscretion. Votre clientèle... Quel genre ?

— Toute la gamme : femmes du monde, monde des artistes... mais, vous comprenez, c'est la discrétion professionnelle...

A quoi bon insister, d'ailleurs ! N'avions-nous pas entrevu le contingent prodigieux de travail, de peines, de luttes, de surmenage intellectuel dépensé pour notre seule élégance !

TIC-TAC.



## Comme les Déesses

On dit de certaines fleurs, dont la peau est douce comme un épiderme féminin, dont les pétales ont la transparence du cristal, qu'elles semblent, tant elles sont belles ! être artificielles. De même, au sein d'une fête mondaine, à l'élégant pesage de Longchamp ou d'Auteuil, partout en un mot, où se rassemblent les femmes de belle et noble compagnie, tout le monde se méprend aux merveilleux et suaves aromes des Parfums naturels de Lenthéric, parfumeur. — Est-ce le parfum des fleurs venu d'à travers bois qui vous enveloppe, comme jadis, aux temps heureux du *Mariage de Télémaque*, où les déesses s'entouraient d'odorants nuages ? — Non, les fleurs furent trop mouillées par l'inclément avril !

Mais l'exquise odeur que vous respirez est celle du *Muguet d'Altesse*, de *Rose des Roses*, de l'*Œillet blanc*, de *Swell*, du *Parfum de la Dame en Noir*, de la *Violette orkidée*, de *La Fertia*, *Mivida*, *Per Alta*, *Le Cœur de Paris* et que ce soit l'une ou l'autre de ces spécialités de Lenthéric, les femmes parfumées à ces essences divines semblent des fleurs qui marchent ! Ce sont les parfums volés au cœur d'or des fleurs fraîches que Lenthéric emprisonne dans le cristal aux facettes éblouissantes. C'est cette qualité exceptionnelle, on pourrait dire unique, qui a imposé à toutes les mondaines et toutes les Parisiennes, à toutes les jolies étrangères qui participent à la joie de Paris, ces parfums de tant de charme, de suavité, de délicatesse et de haute distinction.

Dans quel sillage autre que celui d'une grande dame trouvera-t-on l'arôme si pénétrant et si fin du *Muguet d'Altesse*, du *Parfum de la Dame en noir*, de l'*Æolian*, de *Swell*, le dernier créé, et tous enfermés dans des flacons artistiques et des écrans d'un goût fin et inconnu jusqu'ici ? C'est que les Parfums de Lenthéric sont vraiment naturels, purs de toute composition chimique. Ils caressent, ils bercent, ils charment. C'est ce qui explique leur universelle notoriété et leur incontestable prédominance sur tant de parfums tapageurs et désobligeants que l'on respire parfois.

MARQUINETTE



## Notes et Informations

### L'ARISTOCRATIE DE LA NUANCE

Il y a les jaunes et les rouges en thèse sociale, les blancs, les bleus et les rouges en question politique ; il n'y a guère que les blanches en question féminine, les beautés foncées ne comptant pas dans la balance du chic. Mais, dans ces blanches, il y a bien des gradations, hélas ! le teint de camélia est plutôt rare, laissant la majorité à de vilains épidermes craquelés, jaunis, boutonneux, rubescents et ridés qui désolent le regard et diminuent le fameux prestige de la race affirmé par de si nombreux succès depuis les débuts d'Eve dans la carrière.

Cet ennui de vieillir et d'enlaidir peut être conjuré par l'emploi de cosmétiques ; seulement, le difficile est de découvrir la préparation susceptible de nous rendre le charme compromis sans abîmer davantage pour l'avenir notre pauvre visage. Cette merveille existe, c'est la Véritable Eau de Ninon, célèbre depuis environ deux cent cinquante ans et dont la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, a la recette. Prix : 6 francs et 6 fr. 50 franco.

### EDOUARD VII ET KENDAL

L'Angleterre vient de perdre un grand roi, la France un grand ami et le monde entier une grande figure.

Rappelons à cette occasion le récit authentique suivant :

Edouard VII, un des admirateurs les plus ardents du grand Kendal, est venu, lors de son

dernier voyage, consulter dans l'intimité, le célèbre occultiste sur les résultats de courses organisées au Kempton Park.

— Sire, répondit le grand psychologue, vous aurez beaucoup de succès, vous enlèverez un prix important, malheureusement ce sera le dernier dans votre vie.

En effet, le 7 mai, au moment où une véritable consternation régnait à Buckingham Palace, et au moment où le roi était à toute extrémité, une dépêche annonçait qu'un de ses chevaux venait de gagner un prix important aux courses de Kempton Park.

### LES CORSETS BERTHE BARRÉIROS

Il y a à l'Exposition de Bruxelles, dans le groupe 13 B, classe 86, un petit coin d'élégance raffinée qui attire et retient tous les regards. Son gracieux attrait est fait de choses si charmantes et si artistement présentées qu'on devine sans effort le goût exquis de leur créatrice.

M<sup>me</sup> Berthe Barréiros, en effet, a eu l'idée très ingénieuse d'exposer ses modèles d'une façon toute nouvelle, en nous faisant admirer deux silhouettes parisiennes.

L'une est debout, corsetée et juponnée de sa dernière création, dont la pureté de ligne n'est pas à contester.

L'autre, assise, nous montre l'élégance d'un corset du soir qui conserve aux mouvements leur aisance parfaite. Deux points difficiles à résoudre, certes, mais qui le sont ici cependant.

Nous ne pouvons douter du succès que remportera pour ces merveilles M<sup>me</sup> Berthe Barréiros, déjà si connue ; on sait aussi que ces mêmes modèles figurent à l'Exposition de Buenos-Ayres, Palais de l'Hygiène et, à Paris, dans ses salons, 10, rue Daunou.

### ART FAMILIAL

Comme suite aux modèles que nous avons donnés et qui ont illustré notre campagne en faveur de la tapisserie au point, nous reproduisons aujourd'hui deux modèles qui font partie de l'exposition de Sajou à Bruxelles et ces modèles sont l'un, une pièce ancienne, réparée, l'autre une copie d'ancien au coloris merveilleux. L'exposition de Sajou comprend aussi une innovation, le meuble Greuze ; Sajou a eu l'idée de mettre dans un ravissant cadre fleuri, aux couleurs naturelles, les personnages si originaux et si personnels de Greuze. Le dossier du canapé est un double médaillon d'où se détachent *L'Accordée de village* et *Les deux amis*. Les fau-



FAUTEUIL, tapisserie au point  
Modèle de SAJOU  
74, boulevard Sébastopol

## LES CHRONIQUES DU MOIS

teuils ont l'un *L'Innocent* et l'autre *La Jeune fille aux pigeons*.

Ces quelques pièces exécutées avec un art inouï montreront le charme vieillot des tapisseries de nos mères, et tout ce que l'on peut faire aujourd'hui



ECRAN tapisserie au point  
Modèle de Sajou  
74, boulevard Sébastopol

dans cet art charmant ; nul doute qu'elles ne soient très remarquées et ne fassent honneur à l'art familial français, auquel Sajou a su imprimer une direction si intéressante.

### MADAME CHEZ ELLE

Madame chez elle, soucieuse de l'ordre et de l'économie de sa maison, doit posséder une machine à coudre, qui lui permettra, comme en s'amusant, de réaliser les travaux de couture les plus variés.

La nouvelle machine *Familly*, de la maison Brunswick et C<sup>e</sup>, 29, rue de Richelieu, est certainement le dernier progrès de cette industrie.

Silencieuse, douce, facile au pied, elle pique, plisse, ourle et assure dans chaque genre la plus grande perfection du travail.

Son prix de 125 francs permettra à tous de l'acquérir, la maison vendant même à crédit.

Le catalogue est envoyé franco sur demande.

### UN MONDE ENTRE LA-BAS ET ICI

Dire que toutes les Madames Chrysanthème, Petit-Jardin, Feuille de Saule et autres mousmés, trouvent moyen de séduire en montrant des dents laquées, noires comme l'envers d'un domino, et que les Européens se laissent prendre à ce sourire diabolique ! C'est affaire de latitude et, heureusement, revenus en Europe, ces éclectiques admirateurs changent de note et n'adorent plus que dents brillantes, d'un éclat nacré, dents saines et jolies dans de roses gencives, dents de femme jeune et de belle santé, qui parent mieux qu'un somptueux bijou.

Certains pays humides sont pépinières de mauvaises dents, mais on lutte contre le mal local par des soins constants, par l'emploi des produits dentifrices des Bénédictins du Mont Majella, au nombre de trois : Elixir, Pâte et Poudre qui se trouvent, authentiques, chez M. l'administrateur Senet, 35, rue du 4-Septembre. L'Elixir vaut 3 francs ; la Pâte 2 francs ; la Poudre 1 fr. 75 et 50 centimes en sus pour l'envoi franco.

### LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME



## La Parisienne aux Courses

La « Femme à la mode » allait-elle aux courses jadis, c'est-à-dire vers... 1833, pour mettre une date ? Nous ne le croyons pas, car, dès le printemps, elle quittait Paris pour la campagne, et Eugénie Foa, la célèbre chroniqueuse du temps qui nous donne une esquisse rapide de cette élégante, tait ce détail.

« La Femme à la mode, dit-elle, n'a pas de tailleuse attitrée, c'est elle qui invente une coupe, ou la fait valoir ; pourtant une fois, mais une seule, fois, observez bien, elle fera faire une robe chez Palmyre, jamais deux ; Palmyre se répète et il est désolant de trouver dans un bal trois robes dont la physionomie soit en rapport avec la vôtre, c'est à vous en donner des vapeurs ! » Vers quatre heures, elle monte dans son car-



A Chantilly : ROBE de broderie blanche voilée de mousseline ocre avec taffetas ocre formant une grecque dans le bas de la jupe. Corsage laissant la broderie découverte ; mousseline drapée en fichu et large ruban moiré bleu plissé en cocarde. Modèle de la maison René PACQUET, 3, rue Boudreau (Phot. H. Manuel)

rosse qui la conduit, où ? Au Bois, à la porte duquel l'attend, ou ne l'attend pas, un cheval tout bridé pour elle, que tient en laisse son domestique galonné, monté lui-même sur un beau cheval. »

Lorsque Napoléon institua en 1807 les courses de chevaux, il ne se douta pas, malgré toute sa psychologie, que les femmes feraient, d'une solennité hippique, un concours de mode : lutte de vitesse sur la piste, lutte de beauté dans les tribunes. Mais la Parisienne, sans qui rien n'est attrayant, décréta que ces réunions sportives serviraient du même coup au développement de sa coquetterie, au perfectionnement de son faste tout personnel.

Ne nous en plaignons pas : notre goût y gagne et notre luxe aussi. Mais cette recherche même, en tous les détails de notre vie, de multiples raffinements, a donné lieu à une sorte de code protocolaire des élégances. On ne se lance pas en ignorante dans la fréquentation du turf et dans l'exhibition de toilettes sensationnelles...

Une femme d'aristocratique allure n'adoptera pas la même note à Chantilly, à Auteuil, à Longchamp ; avec tact, avec goût, elle combine, elle nuance ses toilettes. Pour une décision aussi importante il lui faut choisir dans une foule de robes délicieuses, combinées avec art pour ces circonstances. Afin d'être certaine de ne pas commettre d'erreur elle se laisse guider, le plus souvent, par un de ses couturiers de prédilection, René Pacquet, qui a le don de ces créations pleines de chic et d'à-propos.

Ainsi, pour Chantilly, la joliesse blonde de M<sup>me</sup> R... lui doit l'élégance d'un météore vieux

rose voilé de mousseline « Corinthe » curieusement découpé, au bas de la robe, et au corsage qui s'enorgueillit d'une guimpe d'Alençon.



Pour Auteuil : ROBE de voile changeant bleu et vert sur météore bleu. Corsage orné de dentelle bleue brodée d'argent. Modèle de la maison René PACQUET, 3, rue Boudreau (Phot. H. Manuel)

Il n'a épargné d'ailleurs, pour cette fête du printemps, ni les précieuses dentelles, ni les charmeuses chatoyantes et tendres, ni les mousselines dont les coloris se jouent dans des effets de transparence, évoquant avec la maestria de son art les grandes époques du château de Condé, la



Aux Drags : ROBE de foulard changeant bleu et vert à pois voilé de mousseline mauve et garnie d'un entre-deux de passementerie. Grand biais de foulard au bas de la jupe et ceinture à longs pans frangés. Modèle de la maison René PACQUET, 3, rue Boudreau. (Phot. Reutlinger)

vision des très hautes dames qui passèrent, fastueuses apparitions, en ce cadre féérique.

Pour le Prix du Jockey-Club, correction anglaise, relevée de fantaisie et d'une pointe de parisianisme. Je note, entre autres créations de René

Pacquet, une robe de linon brodé, incrusté de Valenciennes et coupé de médaillons de tulle rebrodé. Ajouterai-je que de petits transparents de batiste ou de toile de couleur de différents tons, varient l'effet de cette robe, ce qui nous réserve les plus gentilles combinaisons pour les départs prochains.

Quant au Grand Steeple, c'est vraiment la première journée d'été ; les modes de la saison s'y affirment ; ce ne sont que claires toilettes, tissus légers, coquetterie de bon aloi.

Pour ce beau jour, notre aimable couturier imagina une mousseline imprimée gris et blanc à dessins cachemire, transparentée de liberty d'un mauve rosé. Au bas, un large biais de cachemire de soie gris termine l'harmonie parfaite de ces tons très doux. La dentelle teintée du corsage se découpe sur la gorgerette d'Alençon, et la ceinture de mousseline se pomponne de taffetas.



Journée fraîche : MANTEAU de liberty noir avec revers de dentelle voilée de mousseline noire. Au bas, grands revers de dentelle également voilée. Biais de taffetas bleu au col, garniture de gros boutons se répétant dans le bas du manteau pour rattraper l'effet des plis. Modèle de la maison René PACQUET, 3, rue Boudreau (Phot. H. Manuel)

La solennité des Drags nous initie aux très hautes et très aristocratiques élégances. Sur le mail de M. L. de H., n'apercevons-nous pas M<sup>me</sup> de F., délicieusement habillée d'un crêpe de Chine vieux rose mélangé de mousseline cachemire. La draperie du corsage, spirituellement rejetée de côté sous un chou de liberty noir éclairé d'une boucle ancienne, s'ouvre sur une guimpe de tulle brodé.

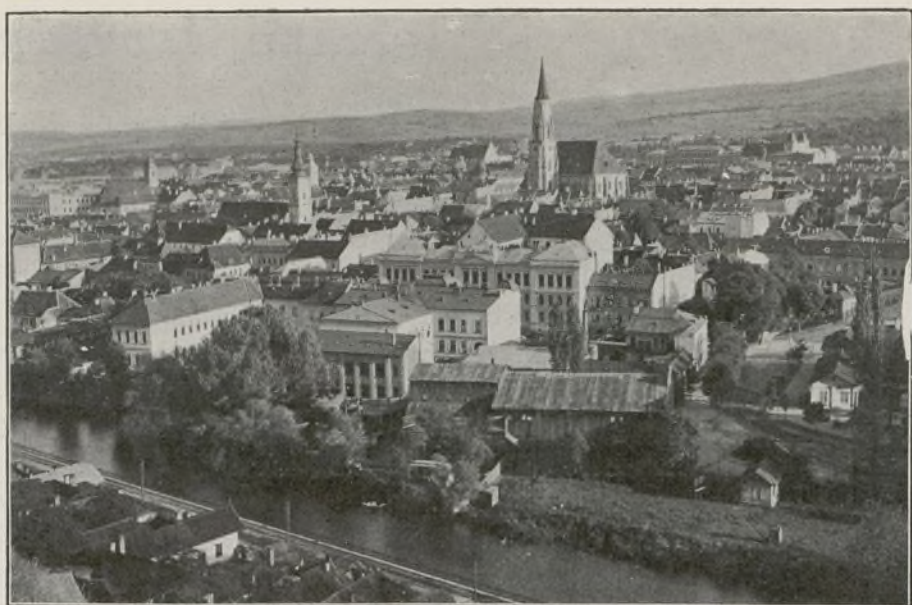
Mais à Longchamp, le tailleur élégant, sans trop de fanfreluches, reprend ses droits. Le Grand Prix étant un peu accaparé par les curiosités de la foule, la femme chic y paraît pour son simple plaisir, quand elle y paraît, ce qui l'entraîne vers une note discrète, vers ce « tailleur » de liberty bleu « Blériot », par exemple, à la jupe étroite et souple, à la jaquette ornementée d'un col et de poignets de broderie ancienne.

Enfin, comme les femmes, les journées sont capricieuses : orages, bourrasques, fraîcheurs subites obligent la Parisienne à songer à une coquetterie de plus. Elle se drape, s'enveloppe alors, et pour protéger tant de fragilités, doit avoir recours au long manteau de liberty noir que René Pacquet créa pour elle. Très adroitement il l'a voulu demi-cintré avec la délicate parure d'une dentelle blanche transparentée de dentelle d'or qu'une mousseline noire atténue le plus joliment du monde. C'est un artiste, en vérité...

Que dirait de toutes ces merveilles notre Parisienne de 1833 ? Elle n'aurait plus à redouter de voir sa robe copiée plusieurs fois et serait ainsi guérie de ses vapeurs !

TIC-TAC.

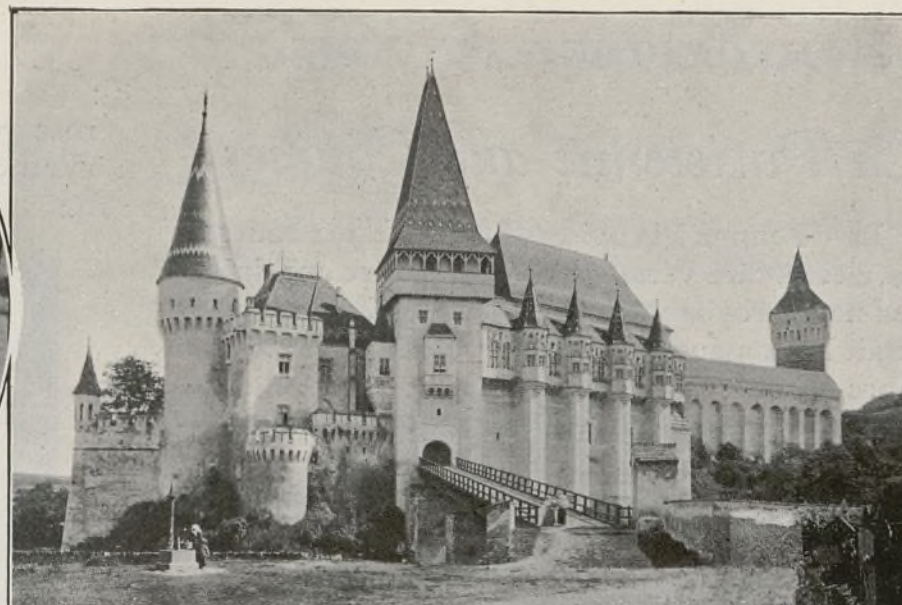




Vue de Kolozsvár



Paysans de Magyar Gyero-Monastor



Château Hunyadi, à Vadjanunyd

## UN LIVRE D'ART SUR LA HONGRIE

A l'époque où les voyages étaient lents et difficiles, ceux qui néanmoins parcouraient le monde avaient beau jeu d'exagérer le pittoresque de leurs impressions, les périls de leurs aventures et l'étrangeté des mœurs qu'il leur avait été donné de rencontrer au cours de leurs excursions. Tant qu'il ne s'agissait que de simples particuliers, ces tartarinades n'avaient pas de gros inconvénients. Malheureusement, les écrivains et les littérateurs en voyage ne se contentaient point d'exagérations ou d'inventions orales. Au retour, ils écrivaient leurs impressions. Il est resté ainsi, notamment de la période romantique, une foule d'écrits qui ont littéralement *dénaturé* la plupart des pays qu'ils prétendaient décrire.

La Hongrie, tout particulièrement, a toujours eu beaucoup à souffrir des globe-trotters malveillants et frivoles. Par exemple, les erreurs répandues sur les mœurs de ce pays sont devenues légendaires et il y a toujours des voyageurs qui placent les Hongrois presque au même degré que les Sioux de l'Amérique du Nord. Les magnats portant des costumes de soie jaune et dansant des czardas dans les auberges de la banlieue de Pest sont un des leitmotivs de ces fantaisies inconscientes ou voulues.

Les congrès internationaux, les dictionnaires encyclopédiques et les recherches des savants ont commencé à rendre plus ou moins justice à ce pays, et même Baedeker et les autres guides font déjà bon marché de ces calomnies. Mais cela ne pouvait suffire à ceux qui, en Hongrie, voient un intérêt national et économique à ce que les étrangers connaissent et apprécient de plus en plus les institutions réellement très modernes qui ont été créées dans ce pays pour la commodité des transports et l'encouragement du tourisme. Les beautés naturelles de toute sorte que possède la Hongrie, les splendeurs romantiques du Haut-Tatra et la poésie de la fée Morgane dans l'Alfold, les œils-de-mer et les lacs salés, le Balaton et les étangs tièdes, les glaciers et les grottes à stalactites, les chasses de toute sorte, les mœurs et coutumes si variées des provinces méritaient d'être dits sous une forme à la fois artiste et véridique. En même temps, il y

avait lieu de célébrer la beauté des villes, les progrès de la civilisation et des moyens de transport.

Il fallait enfin tracer un tableau complet de la vie moderne de l'État qui s'étend entre les Carpathes et l'Adriatique sur le sol historique de l'ancienne Pannonie et qui a fêté, au siècle dernier, le millénaire de son existence comme État constitutionnel.

Ce but est parfaitement rempli par le beau



Paysan de Kecskemét

volume grand in-quarto intitulé : *La Hongrie*, que nous venons de recevoir de Budapest. Rédigé par un groupe d'écrivains et de savants fort honorablement connus dans leur pays et illustré de plusieurs centaines de clichés photographiques, cet ouvrage contribuera beaucoup à dissiper l'opinion, généralement si fautive, que le grand public se fait encore chez nous de la Hongrie, sur la foi de quelques récits de voyages « pittoresques ».

Après une substantielle introduction renfermant l'essentiel de la géographie, de l'ethnographie et de l'histoire, les auteurs décrivent en détail les

beautés si attachantes et si variées des différentes régions hongroises, les merveilles naturelles de toute sorte, les particularités si pittoresques et même souvent si étonnamment artistiques des costumes populaires et de l'industrie artistique : les broderies, les tissus, les sculptures et les poteries où l'on remarque souvent plus d'une affinité avec les objets usuels de siècles depuis longtemps disparus ; les innombrables stations hydrominérales, les progrès de l'instruction populaire, des arts, de la littérature, les magnifiques monuments architecturaux et les châteaux, les manifestations artistiques de la nouvelle époque, la Capitale resplendissante dans toute sa beauté et les nombreuses cités provinciales en plein développement, avec leurs plus belles institutions scolaires, sociales et charitables dont l'ensemble présente le tableau d'un État réellement civilisé et moderne.

Le public français s'intéressera vivement à cet ouvrage, déposé dans toutes les grandes bibliothèques publiques, agences de voyage et dans un certain nombre d'autres établissements de premier rang : salons de lecture de grands hôtels, salles d'attente, etc.

Ce n'est point là un livre réclame ni un guide en Hongrie, en raison de ses dimensions, mais une manifestation littéraire et artistique d'un genre tout à fait exceptionnel, un véritable monument auquel ont collaboré les plus distingués écrivains et savants, ceux qui connaissent le mieux le pays et le peuple.

Ce magnifique album a paru en plusieurs langues ; de format grand in-folio, il compte 400 pages et plus de 700 illustrations. Au point de vue technique même il donne une haute idée de l'imprimerie hongroise. Il sort des ateliers Erdélyi, Institut artistique de la Cour, et a été publié par la Direction des Chemins de fer royaux de l'État hongrois, que nous ne saurions trop féliciter de ce bel et artistique effort, appelé à faire époque dans la littérature touristique.

J. M.

Les illustrations contenues dans cette page sont des reproductions de belles photographies des ateliers Erdélyi exécutées pour l'ouvrage sur LA HONGRIE.



Panorama de Buda avec le Château Royal, l'Eglise Mathias et le Pont suspendu sur le Danube





Panorama général de Bruxelles (Cliché N. D.)

# BRUXELLES

Par OCTAVE UZANNE

## LES ÉCRITS INSPIRÉS PAR LA NOBLE CITÉ DE BRUXELLES EN BRABANT

y menait : « Ah ! si mes bons Bruxelles, je suis sûr que ces gaillards-là ne rêveraient point désormais d'un autre paradis ! »

Il n'est pas besoin d'être cosaque pour apprécier le bienheureux séjour de l'Eden bruxellois. Placée au carrefour de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Helvétie, Bruxelles fait, — à leur passage dans ses rues, sa Grand'Place et ses parcs, — les délices des Parisiens les plus endurcis, des sujets britanniques les moins continentaux, des Germains béatifiés à ce point à son aspect qu'ils rêvent l'annexion des Flandres, et des Suisses qui viennent y oublier les hypocrisies et la bruneuse atmosphère de leurs mœurs calvinistes.

Élisée Reclus a écrit avec quelque vérité : « La Belgique est, par excellence, le champ d'expérience de l'Europe ». — C'est aussi, à notre époque de régimes abstinents, d'hydrophilie abusive et de crevante diététique, le savoureux conservatoire de la vie gastronomique, de la bonne chère qui contribue à la belle carnation de ses habitants et le

Le Tsar Pierre, qui vit Bruxelles vers 1724, s'écriait, charmé par la vie aimable et plantureuse qu'on

cosaques pouvaient vivre à

dernier refuge des honnêtes, solides et savantes beuveries. Si les bonnes vieilles caves belges n'existaient pas, où pourrions-nous déguster encore nos plus authentiques crus ? — A Bruxelles, la gourmandise belge s'exprime et s'affiche partout. Tout y chante les matériels plaisirs de la vie. L'âme des mirifiques protagonistes des œuvres

de Rabelais y erre satisfaite et grandiloquente. — Bruxelles, c'est la cité d'Épicure ; on s'y farcit l'estomac, on « y est sur sa bouche », on y mange le diable et ses cornes. — Ah ! qu'il y fait donc bon vivre en joie !

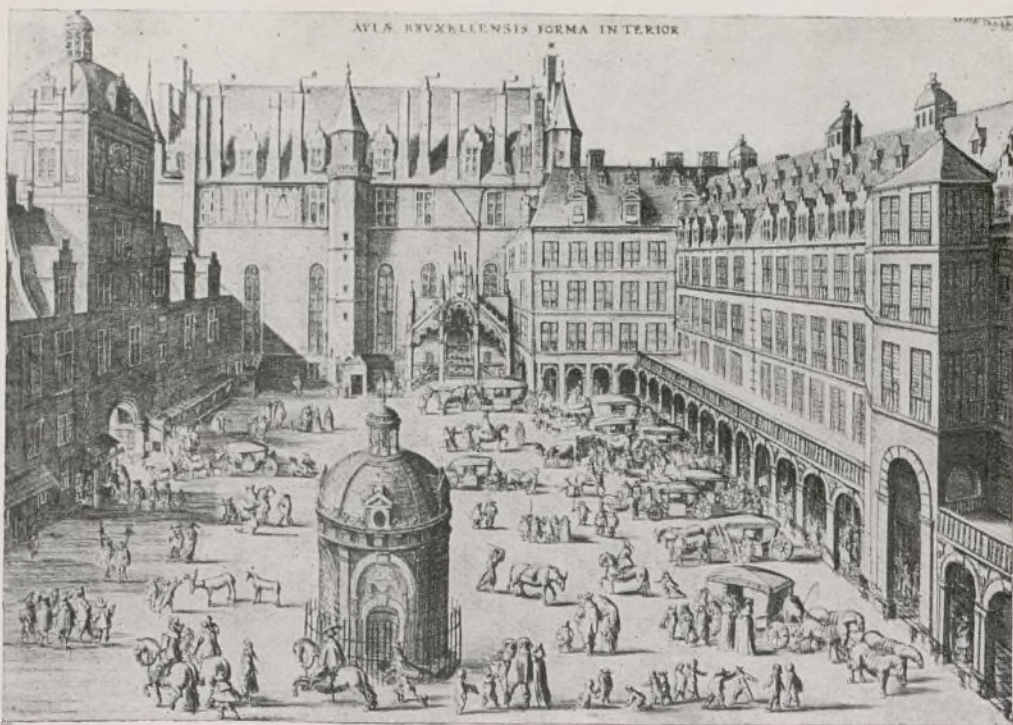
Il en fut toujours ainsi depuis des siècles. Dans cette contrée d'Arcadie heureuse, les étrangers de distinction accoururent à toutes les époques comme vers une cité de l'abondance, de la bombance et des plaisirs délectables et faciles. De toutes les contrées de l'Europe, les philosophes, les sociologues, les écrivains et les hommes politiques qui se trouvèrent persécutés dans leur mère-patrie pour l'indépendance de leurs opinions ou le libre essor de leur pensée, se réfugièrent toujours de préférence à Bruxelles, où ils trouvèrent une bienveillante protection dans le plus confortable des exils : Bayle, Jean-Baptiste Rousseau, Mirabeau, Lavallette, Barras, M<sup>me</sup> Tallien, Sieyès, Cambacérès (nom cher aux gourmets), le peintre David, Lamarque,



TYPES DE BRUXELLES

Les commissionnaires (D'après une lithographie de M. Amédée Lynen)





3 Vue intérieure de la Cour du Palais au XVII<sup>e</sup> siècle  
(Cabinet des Estampes)



6 Ruines du Grand Marché, fin du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après Van Orley  
(Cabinet des Estampes)

Arnault, Collin de Plancy, Bory de Saint-Vincent et, plus tard, Victor Hugo, Baudelaire, le sculpteur Rude, Deschanel, Pascal Duprat, Eugène Pelletan, Proudhon, Arago, Esquirol furent des proscrits heureux pour la plupart de se créer une nouvelle existence dans cette ville de souriante liberté. Combien de banquiers passèrent également la frontière et y vécurent, combien de prétendants déçus comme le général Boulanger, de journalistes menacés comme Henri Rochefort ou comme Édouard Drumont !

L'histoire de Bruxelles, par nombre de côtés, appartient quelque peu à l'histoire de France, mais elle appartient avant tout à l'histoire des Flamands conquérants et des Flandres conquises. Un Bruxellois du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-François Foppens, qui reconstitua la *Bibliothèque de Belgique* de Valère André, consigna en un manuscrit tous les matériaux précieux qu'utilisa par la suite l'abbé Mann pour écrire son *Histoire de Bruxelles et de ses environs*, qui parut en 1785. — Auparavant, on connaissait : *Les Délices du Brabant et de ses campagnes*, qui vit le jour en 1757 et dont l'auteur est un sieur de Cantillon, et la *Description de la ville de Bruxelles*, par George Fricx, qui date de 1743. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une *Histoire chronologique de Bruxelles et de ses habitants* (1790) et un *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* (1792) méritent surtout de retenir l'attention.

Dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ce serait toute une monumentale bibliographie qu'il faudrait dresser, depuis les *Tablettes belges* de Galaud (1825) contenant des faits, des observations, des anecdotes sur les mœurs et usages et les coutumes de Bruxelles, jusqu'au *Vieux Bruxelles illustré* de Léon Van



4 Panorama de Bruxelles au XVII<sup>e</sup> siècle, par A. Santvoort  
(Extrait du *Vieux Bruxelles illustré*)

Neck, si brillamment édité par Oscar Lamberty. Les monographies et historiens de Bruxelles nous renseignèrent largement et minutieusement sur la ville et ses faubourgs, sa Grand'Place et ses rues puissamment originales. Ils nous présentèrent Bruxelles communal et pittoresque, l'Hôtel de Ville, l'Église des Saints Michel et Gudule, les légendes et les types bruxellois, le Manneken-Pis et ses origines, le Théâtre de la Monnaie depuis sa fondation, les Évolutions bruxelloises, les Bourgmestres, la Société royale de la Grande Harmonie. Ils nous donnèrent la description statistique, hygiéniste, économique, artistique de la cité, les catalogues de ses collections d'art, des no-

tices sur les palais de Laeken ou Tervueren, sur la Prison des Petits-Carmes, sur l'Ancien Palais de Bruxelles et ses hôtels princiers, sur les séjours de Voltaire à Bruxelles, sur la Porte de Hal et sur l'Ancienne Boucherie, sur les glorieuses journées de 1830. Ils n'oublièrent qu'une chose, c'est d'imaginer une sorte de *Livre d'or* de la superbe capitale de la Belgique où seraient consignés, depuis le VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, tous les écrits flatteurs, tous les propos bienveillants, toutes les lettres admiratives concernant Bruxelles. « Ça, ce serait quelque chose », pourrait dire un Marollien, et ça serait à faire, savez-vous ?

En effet, dans les mémoires, dans les récits de voyages, dans les recueils d'épistoliers, dans les œuvres poétiques, dans les romans même, partout, en un mot, on retrouverait dans les littérature française, flamande et étrangères des passages colorés, des pages de style enthousiaste, des tableaux ou des croquis vivants, des opinions plaisantes, des observations originales qui fourniraient ma-



5 La Senne vue de la rue Middeler à Bruxelles  
Vers 1845 (Extrait du *Vieux Bruxelles illustré*)



tière à un ouvrage de haute curiosité qui se pourrait intituler : *Bruxelles jugée par ses amoureux, ses admirateurs et ses hôtes, depuis ses origines jusqu'à l'heure présente*. La moisson documentaire serait surprenante et glorieuse, je le puis certifier. — « Editeurs, En avant ! Marchez ! »

Les Bruxellois seraient ceux qui fourniraient le plus faible contingent d'hommages, de compliments, d'éloges lyriques ou de panégyrismes, à leur ville, car si Bruxelles compte parmi ses enfants Juste Lipse, le philologue ; Van Helmont, le médecin chimiste et occultiste ; François Aguillon, mathématicien ; André Maës, orientaliste, beaucoup de peintres illustres, dont Jean Breughel, les deux Van Orley, Philippe de Champaigne et François Van der Meulen, ses écrivains célèbres, exception

ces *Brusselers* qu'il a durement blagués et si mal à propos.

Le temps n'est plus des *Exploits de Pippermans*, vaudeville qui fit fortune vers 1865, où le parler belge, la rustauderie flamande étaient drôlement pris à partie. Il y a quarante ans le langage bruxellois était une intarissable matière plaisanterie parisienne. Sur le boulevard, les chroniqueurs les plus spirituels aiguisaient leur verve à propos du *Savez-vous ? Saïes-tu ?* des *S'il vous plaît* pour *Merci*, du *Comment ça va-t-il* ou *Dites, pour une fois, monsieur !* etc. L'exagération et le *chiqué* de ces parodies apparaît très nettement aujourd'hui aux voyageurs sans parti pris.

Ceux qui aiment et apprécient Bruxelles et ses écrivains de terroir, savent, à l'heure présente, le vrai comique du



Le Boulevard Anspach et la Bourse (Cliché Deloeul)

faite de très lointains et obscurs poètes latins et flamingants, sont en infime minorité. Le prince Charles de Ligne vient en premier rang. Ce fut dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle un polygraphe fécond, spirituel et galant, auquel M<sup>me</sup> de Staël qui publia ses œuvres choisies, rendit un juste hommage. Mais ce prince qui fut si français, composa-t-il des madrigaux pour sa ville natale ? — il serait téméraire de l'affirmer.

Je crois que ce sont les Français, les Parisiens surtout, qui s'employèrent au *los*, à la célébration de Brussel la flamande, surtout après la Restauration de 1815. Parmi nos écrivains modernes un seul se déroba à la séduction bruxelloise, pour des raisons mystérieuses, intimes, personnelles, mais assurément peu justifiables et qui ne nous seront sans doute jamais révélées. L'auteur de l'œuvre intitulée *La 628-E, 8*, fut d'autant plus mal inspiré dans ses attaques malsaines, ses dédains hargneux, ses brocards véhéments contre Bruxelles, les Bruxellois et le peuple belge, que nulle part ailleurs en Europe, il ne compte autant de sincères admirateurs de son talent âpre et hardi que parmi

caractère et du jargon belge, car ils ont lu et dégusté les œuvres puissamment satiriques des mœurs bruxelloises de Léopold Courouble, qui forment aujourd'hui six volumes : *La Famille Kækebroeck*. — *Pauline Platbrood*. — *Les Noces d'or*. — *Les Cadets de Brabant*. — *Le Mariage d'Hernance*. — *Madame Kækebroeck à Paris*.

Ici les bons types bruxellois sont vigoureusement campés et silhouettés, situés en plein dans leur atmosphère drôlatique, affublés de tous leurs ridicules autochtones, rendus aux expressions de leur langage original et extraits vraiment du cru local. M<sup>me</sup> Keuterings crevant dans son corset un jour de noce, les fiançailles de Joseph Kækebroeck, la vengeance de M<sup>me</sup> Posenaeer, le débraillé de Manneback, le comique des Mosselman, des Van Poppel et de M. Rampelbergh ne sont pas des charges burlesques mais des restitutions absolument authentiques et qui émerveillent tous les Belges qui savent observer l'éperdue drôlerie nature de certains étranges bourgeois flamands, qui dégagent, à l'examen de leurs mœurs triviales, de si pures joies d'ironie pour leurs observateurs.



Léopold Courouble est une sorte d'Henri Monnier réaliste mâtiné de Paul de Kock ou de Pigault Lebrun. Il met en lumière ses « magots » un peu à la façon de Teniers, de Jean Steen ou de Ostade avec un esprit curieux et sardonique et un véritable sentiment de l'effet obtenu dans le détail et dans l'ensemble. Ses Bruxellois sont des types désormais consacrés.

D'ailleurs les Bruxellois intellectuels qui constituent l'élite de Bruxelles sont aujourd'hui les premiers à railler impitoyablement et avec fantaisie leur parler populaire ou plutôt leur patois mi-flamand mi-wallon. Il n'est pas de bonne Revue de fin d'année dans un music-hall ou au théâtre des Galeries qui ne fournisse quelques scènes de *La Rue haute* afin de mettre aux prises, avec beaucoup de fougue drôlatique, quelques-uns des types du quartier des Marolles où l'idiome est pétri de pittoresque, de truculence et d'originalité. Les indigènes de Marolles, qui se nomment *Marolliens*, tirent en effet quelque fierté d'être des Bruxellois à part dans la cité de Bruxelles : *Ni Flamands, ni Wallons*, disent-ils. Il n'y a qu'à fréquenter la rue de l'Épée ou celle de l'Éventail ou à aller prendre un verre de *Geuze lambic* à l'estaminet de la *Barre de fer* ou un *strep* au *Cap'taintje* pour se documenter sur le langage distingué et la civilisation raffinée des Marolliens.

Une étude consciencieuse sur le langage moyen du *Brusseler* faite par un érudit dépouillant tout bel esprit et toute gouguenardise remettrait d'ailleurs nombre des termes soi-disant belges en bonne place d'origine. Combien de mots dont on se moque, à Paris ou à Bruxelles, comme étant le produit d'un déplorable patois bruxellois et qui ne sont en définitive que des mots de la vieille France, des locutions fort honnêtement employées naguère et encore en usage au Canada par exemple ! L'ignorance tend à transformer en barbarisme des mots ou locutions fort orthodoxes et qui furent dans le commerce courant de notre langue patrimoniale, même au cours de la Révolution française. L'étude vaudrait d'être faite. Ceci n'est point exprimé ici pour donner le change sur le jargon, le patois, la cacologie ou les provincialismes du français de Belgique qu'on ne saurait contester. Mais il ne faut donner que fort à propos et avec assurance un soufflet au *Vaugelas* qui régit le parler de Bruxelles et savoir reconnaître ses valables et dignes



Théâtre Royal de la Monnaie (Cliché Deloet)

vision ou de la dégustation. J'avoue, en ce qui me concerne, que le Bruxellois a déjà trop de tendances à se parisianiser aux dépens de son caractère et de son type. Le jour où son langage n'aurait plus le bouquet du cru, ce serait une saveur spéciale dont notre oreille n'aurait plus la sensation originale et ce serait excessivement regrettable.

## II

**BRUXELLES ET LES PARISIENS** Bruxelles ne fut jamais aussi française que depuis que cette jolie cité, qu'on nomma si longtemps *l'ornement et les délices des Pays-Bas*, n'appartient plus à la France.

Quand, pour les Bruxellois, la patrie était celle pour qui combattaient les armées républicaines, et alors que leur liberté consistait dans le droit d'obéir, ils sentaient pour notre pays, auquel ils étaient réunis, une attirance infiniment moindre que la sympathie déclarée qu'ils nous témoignent à l'heure présente. Le Bruxellois moderne se considère, à bon droit, comme un véritable Parisien du nord. Quatre heures d'express le séparent de la Ville Lumière. Il lui est loisible de venir déjeuner à Paris et s'en revenir le soir souper à Scharbeek ou à Ixelles. Il s'établit entre les deux cités un va-et-vient qui confond chaque jour davantage leurs intérêts, leurs goûts, leur esprit et leurs plaisirs.

Les journaux de Paris, qui sauront échapper, espérons-le, au projet de loi d'impôt déposé à la Chambre des Représentants de Belgique, sont attendus et lus dans tous les milieux de la grande cité brabançonne avec empressement. Les arts français, la littérature, le théâtre principalement, les modes, les produits de luxe parisiens trouvent à Bruxelles des amateurs éclairés et enthousiastes. Nos artistes dramatiques et nos chanteurs se montrent si régulièrement au théâtre du Parc, à la Monnaie, aux Galeries



Incendie du Théâtre de la Monnaie le 21 janvier 1865  
(Gravure extraite du *Vieux Bruxelles illustré*)



Galeries Saint-Hubert





VUE DE BRUXELLES EN 1868

*Par J.-B. VAN MOER. — Musée Moderne de Bruxelles*







et sur nombre d'autres scènes de la haute et de la basse ville que Bruxelles leur est devenue familière et qu'ils s'y sentent chez eux. Nos littérateurs et nos musiciens viennent conférencier au *Parc*, à *Molière*, à la *Libre Esthétique* ou à la *Grande Harmonie*. Nos journalistes, soiristes, critiques dramatiques et musicaux n'hésitent pas à franchir la frontière pour venir assister à une grande première à la Monnaie, ou même à des comédies inédites de compatriotes qui font de la décentralisation, quand ce ne sont pas des œuvres de Verhaeren, de Lemonnier, d'Edmond Picard, de Georges Eckoud. Virtuellement Bruxelles est une suburbs parisienne, dont le chemin de fer du Nord devient le *Métro* prolongé. On y rencontre, sur le boulevard Anspach ou dans la rue Royale, sinon avenue Louise, presque autant de Parisiens que l'on peut croiser de Bruxellois entre la Madeleine et le Bois de Boulogne. Paris et Bruxelles sont des amoureux toujours en flirt et rendez-vous et qui s'aiment d'autant mieux qu'ils font lit à part. — Pour le Parisien familier avec la Belgique, ses villes d'art, ses plages, ses dunes, ses navigations à travers fleuves et canaux, un séjour à Bruxelles est un délassement intellectuel et un réconfort physique, en raison de la confortable vie matérielle qu'on y mène et de la délicate chère qu'on y goûte et qui nous y fait répudier tous régimes abstinents. Mon vieil ami, Félicien Rops, le grand et spirituel artiste, qui mourut en France, se déclarant drôlement « Belge libéré »,



11 La Rue Ravestein (Montagne de la Cour)  
(Gravure extraite du *Vieux Bruxelles illustré*)

disait volontiers, au retour de ses visites au pays natal namurois et aux rives de la Meuse, où nous canotâmes naguère à Anseremme, avant que l'hôtel Château d'Ardenne n'ait transformé les mœurs économiques de cette contrée : « Quand je passe la frontière de Belgique, il me semble toujours que sur le poteau limite, on devrait inscrire : *Ralentissement* ». On ressent, en effet, en Belgique, un bienfaisant ralentissement de cette vie intense, fiévreuse, électrique du Paris moderne qui consomme tant d'actives énergies et dévore tant de géniales volontés dirigées vers les buts les plus divers. A Bruxelles, la détente est délicieusement ressentie. On se sent vivre; on commence à retrouver le goût d'analyser ses sensations; on peut flâner en soi et au dehors, marcher, s'arrêter, trouver un charme infini au loisir, apprécier ce que l'on mange, déguster ce que l'on boit et revenir un peu, beaucoup même, à son animalité trop méprisée dans la vie insane de notre capitale où rien ne va plus, sinon la

tête, cette folle du logis qui entraîne tout à l'abîme ou à la mort quand ce n'est pas aux Capitales de la fortune ou du succès.

Le Parisien amoureux du passé, épris de couleur locale, portant en son esprit un fort reliquat de goûts romantiques, trouve à Bruxelles tous les éléments nécessaires à l'alimentation de ses flambées d'enthousiasme. Tout d'abord, cette *Grand'Place*, unique au monde et qu'on peut revoir sans lassitude à chaque nouveau voyage; ces Galeries Saint-Hubert



12 La Place de Brouckere (Cliché N. D.)



où la flânerie, à couvert, est si plaisante; le boulevard Ans-pach si vivant, si gai, et le dédale des rues qui montent à la ville haute; Sainte-Gudule, cathédrale glorieuse, si hardiment campée sur la montagne et qui, lorsque le soleil l'éclaire et la baigne de ses rayons orangés, semble une apparition fantastique et irréelle au sommet d'une ou l'autre des voies grimpantes. Sainte-Gudule, selon les éclairages du jour et l'état des ciels n'est jamais la même; c'est la plus extraordinaire des basiliques d'Europe, une de celles que le peintre Turner aurait pu magnifier, car son aspect est encore plus phénoménal et saisissant que celui des cathédrales anglaises de Lincoln, de Gloucester, d'Hereford, de York ou de Peterborough qui, pour être dans des décors plus verdoyants, n'offrent pas la grandeur et l'impressionnante situation de cette antique église de Sainte-Gudule et Saint-Michel, si noblement gothique dans son style ogival primitif et surtout si supérieurement assise sur l'escarpement de la cité.

Notre-Dame du Sablon, Notre-Dame de la Chapelle, le chef-d'œuvral Hôtel de Ville sur la Grand'Place, avec les anciennes *Maisons des Corporations* et la *Halle au Pain* ou *Maison du Roi*; la drôlatique, historique et légendaire fontaine du *Manneken-Pis*, *Le Parc*, les rues Royale et de la Loi, les admirables boulevards circulaires: *Waterloo*, *du Régent*, *du Midi*, *de l'Entrepôt* et *du Jardin Botanique*, le formidable Palais de Justice, véritable temple assyrien, qui donnerait à supposer que Bruxelles détient le record de la criminalité en Europe (ce qui est loin d'être exact), la superbe collection d'œuvres de l'Ecole flamande et plus particulièrement les incomparables primitifs du musée ancien, la cocasserie du musée Wiertz, le musée d'armes de la Porte de Hal, les théâtres coquets, agréables, proportionnellement plus nombreux que ceux de notre métropole, tout contribue à séduire, à capter le Parisien; celui-ci se sent fort à son aise dans une ville, comparable, en sa réduction et en son élégance, au cher

Paris qui fut si longtemps incomparable et que les nouvelles générations ont enlaidi à plaisir.

Les mœurs locales bruxelloises, les kermesses, les vieilles traditions des mœurs, des jeux et des concours, les cortèges, les parties d'arc, d'arbalète, de quilles, les compétitions de grimaces, les bals en plein air, les frairies d'anniversaires, les chômages à date fixe comme

celui du *Lundi perdu* (*Verlooren Maandag*), les pèlerinages de Diégen et de Hal, les associations, les orphéons, les congrégations de goinfres et de loustics qui saisissent toutes les occasions de mener grand bruit dans les cabarets, les «joyeuses entrées», toutes les commémorations publiques qui déploient leur faste à Bruxelles, font de cette cité pleine d'alacrité et de bombance, un lieu de séjour pittoresque et souriant, et nombre de nos compatriotes rêvent à leur passage à Bruxelles d'y venir vivre définitivement, tant ils y sentent une heureuse quiétude et trouvent dans la capitale du Brabant des plaisirs multipliés et des ressources à meilleur compte qu'à Paris.

Il ne nous appartient pas ici d'exprimer les délices de la vie belge ou de noter toutes les merveilles artistiques de Bruxelles. — Les guides, les livres de voyage, les monographies d'art architectural, les

notices sur les musées sont là pour renseigner les curieux. — Dans cette publication, notre but consiste à ne fournir que des aperçus en quelque sorte originaux absolument en dehors des littératures de descriptions et de renseignements historiques, géographiques, pittoresques ou monumentaux.

Joseph II affirmait que la Belgique était le cabaret de l'Europe: c'est peut-être excessif, mais c'est, à vrai dire, la vraie nation des jouissances matérielles. Eugène Demolder a pu écrire avec vérité:

« De toutes les villes flamandes adonnées au culte copieux du houblon fermenté, Bruxelles, la cité bon enfant gardée par un saint Michel d'or se montre la plus florissante. On ne saurait se la figurer autrement que rieuse et couronnée de pampres, la taille dodue, la gorge goulue et les seins joyeusement épanouis. C'est la ville des cabarets et des ivresses luronnes, la ville sainte de la bière, l'éden des «Pinteurs», le paradis tapageur des forts videurs de chopes. »

C'est aussi, nous allons nous efforcer d'en exprimer la sensation, la ville des gourmets, des gourmands et des goinfres.

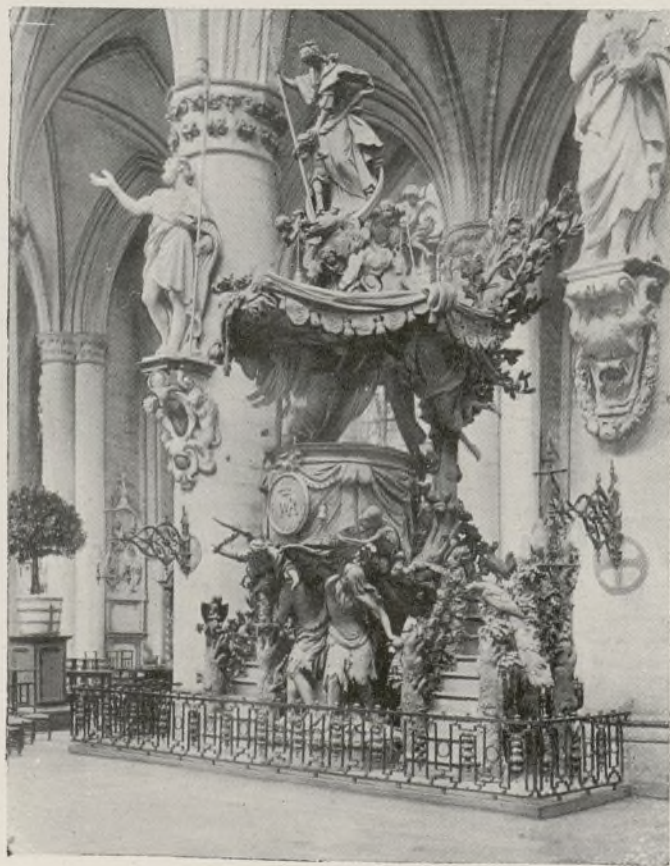
### III

#### LA VIE GOURMANDE A BRUXELLES

Bruxelles est la capitale d'un pays de cocagne dont les ressources alimentaires sont prodigieusement abondantes et variées. De la mer du Nord, des Flandres occidentales, de la Campine, des Ardennes et de la Zélande, des contrées riveraines de la Meuse et de l'Es-



Façade de la cathédrale Sainte-Gudule



14 Chaire de l'Eglise Sainte-Gudule (Cliché N. D.)



15 Intérieur de Saint-Gudule



caut, de Malines ou de Louvain, de Gand ou de Courtrai lui viennent des produits comestibles savoureux, tirés, soit à la fécondité de son sol, soit de ses pâturages incomparables, soit du labeur de ses vigoureux pêcheurs ou de ses ostréiculteurs.

Les Bruxellois sont à la fois gourmands et gourmets, fins dégustateurs et buveurs, bons vivants, portés sur leur bouche, ce qui les rend estimables au premier chef.

Ils tiennent en Europe la première place comme gastronomes émérites et épicuriens distingués ; ils ont le palais fin et le goût friand et relevé. Pour tout ce qui est savoureux, friand, succulent, exquis, ils montrent de l'appétence ; et ils témoignent de l'appétit pour tout ce qui est morceau de roi. Ce sont d'admirables disciples d'Apicius et de Lucullus, des petits-fils émérites de Grandgousier aux facultés gustatives développées et des amoureux d'amples libations lorsque le vin leur apparaît généreux et se présente à leur Palais en de multiples crus authentiques.

Assurément si les hommes avaient le bon sens de considérer comme étant le plus avancé dans la civilisation, le peuple le mieux entendu à cultiver son bonheur et à largement vivre la vie matérielle, la nation belge tiendrait la première place dans l'univers entier. Le contact de la Belgique met en joie les sensuels voyageurs étrangers et Bruxelles offre à la curiosité du touriste des promenades gastronomiques qu'on ne saurait faire en aucune autre ville de ce monde.

Ce n'est certes pas un spectacle banal que d'arriver dans les rues de Bruxelles en hiver, vers la fin de décembre, au moment où les fêtes de la Saint-Nicolas, de Noël et du Nouvel An provoquent les réunions familiales et activent les desirs des bombances et des gueuletons de ses citoyens.

Les boutiques de comestibles apparaissent comme des chefs-d'œuvre de décoration et d'habile mise en scène de toutes denrées alimentaires, victuailles et friandises. Les grandes charcuteries centrales surtout, merveilleusement installées, revêtues de céramiques éclatantes, éclairées le soir comme des apothéoses d'appas charnels, sont admirables à contempler dans l'ordonnance des pièces qui y sont accumulées, étagées par plans successifs, depuis les cochons de lait présentés gras, croustillants à l'œil, la peau comme beurrée, tant elle est nette et onctueuse, et le col du cochonnet orné de faveurs de soie roses ou bleues. Les galantines, les saucissons, saucisses et cervelas de toutes prove-



Sainte-Gudule. Façade ouest

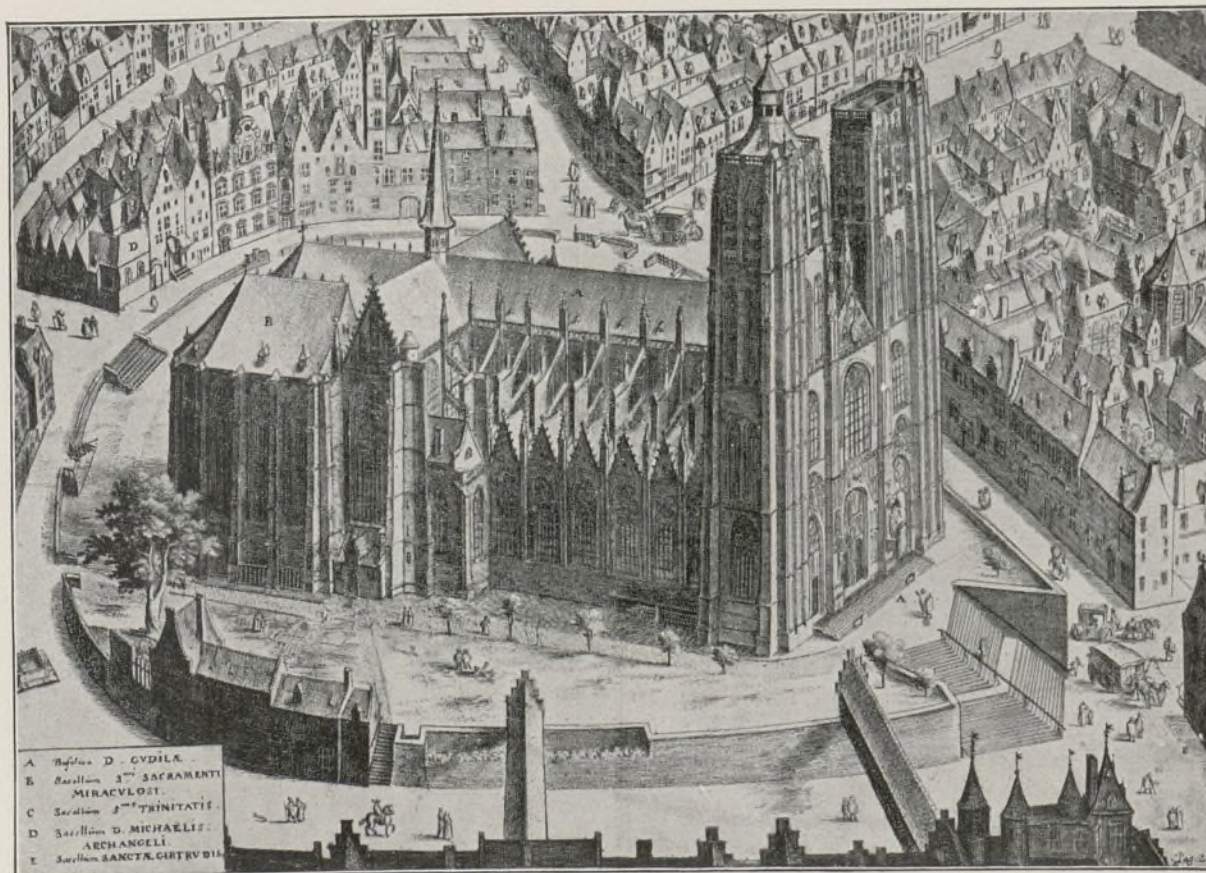
nances, pendus en somptueuses guirlandes, les foies gras truffés, solides et pittoresques sous la gélatine, tels des marbres brocatelle, les volailles grasses qui, elles aussi, ont des carnations à la Rubens, les jambons formant des frises de temple de Gamache, les saindoux neigeux et immaculés, tout cela constitue le plus opulent des tableaux de nature morte, une de ces visions que les vieux maîtres des Flandres auraient transformées en chef-d'œuvre.

Ce sont d'ailleurs, en elles-mêmes et sans conteste, des chefs-d'œuvre que ces vitrines de pâtisseries, de confiseurs, de liquoristes, de marchands de volailles, de poissonniers, de fruitiers, de boulangers et de restaurateurs bruxellois. Il y a un art de pays gourmand qui est pour ainsi dire héréditaire et traditionnelle dans cette présentation de la belle et bonne chère. Ce n'est pas seulement dans les riches quartiers du centre, sur le boulevard Ans-

pach, rue de la Montagne de la Cour, de l'Écuyer, de la Friperie, du Marché aux Poulets ou aux alentours de la Grand'Place que se découvrent ces mirifiques tentations offertes aux passants sensibles aux sensualités de la table. C'est partout à Bruxelles, à Ixelles, à Molenbeek-Saint-Jean, à Schaerbeek, à Etterbeek, à Saint-Gilles, à Saint-Josse-ten-Noode, dans tous les faubourgs de la capitale belge une même exhibition savante et savoureuse offerte aux regards des passants amoureux de toutes provisions de bouche les plus choisies. C'est la préoccupation primordiale du Bruxellois que le bien manger ; on le devine aisément à cette coquetterie apportée dans l'exposition des victuailles d'élite à tous les éventaies de la rue. La gastronomie fait le trottoir dans les moindres voies ; elle sollicite, elle aguiche le péché de gourmandise. C'est l'orgie qui semble régner dans la ville et qu'affichent en tous lieux ces agglomérations de subsistances, de mangeailles, de nourritures préparées, poissons sous gelées,

huîtres ouvertes, pâtés en croûtes, gâteaux multiformes, pains d'épices de Hollande, poulardes truffées ou saumures appétissantes.

Quant aux restaurants, aux tavernes pittoresques, aux cabarets vieux style, aux brasseries, aux caves à l'allemande, aux cafés-traiteurs, aux tables d'hôte, aux laiteries, aux tea rooms, il n'y a que l'embarras du choix. Il y en a tant et tant dans la haute ville, rue et place Royale, square du petit Sablon et plus particulièrement en bas du théâtre de la Monnaie et



Sainte-Gudule et ses abords au XVII<sup>e</sup> siècle  
(Gravure extraite du Vieux Bruxelles illustré)

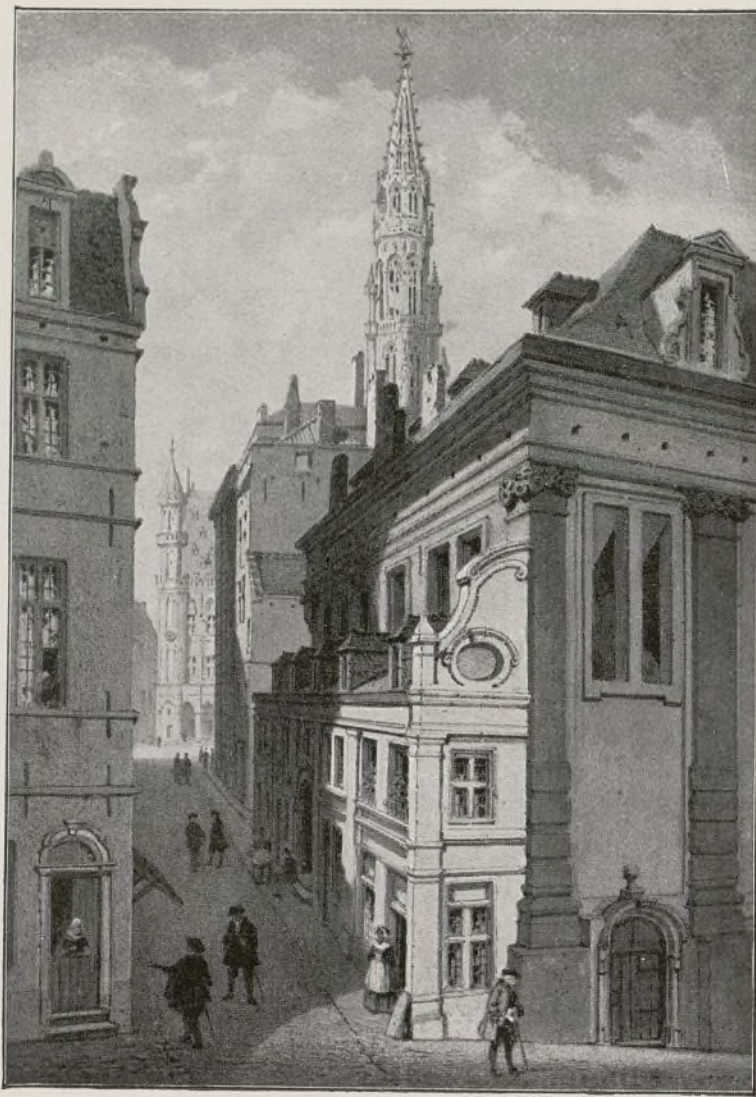


de la Bourse, sur les quais à la houille ou au bois à brûler, dans toutes les petites rues des *Harengs*, *Chair et Pain*, de la *Fourche*, des *Bouchers*, etc., qu'un livre serait à faire à ce sujet qui se pourrait intituler : *Bruxelles qui mange, qui boit, qui déguste et qui savoure*.

Ce livre serait fort curieux, car ces maisons de bonne chère ont des enseignes affriolantes, des noms qui émeuvent les entrailles ou font se pâmer l'odorat. Beaucoup sont en de minuscules boutiques, dix consommateurs seraient à peine à l'aise, mais, par delà la salle, grande comme un mouchoir de poche, on aperçoit la cuisine aux casseroles de cuivre étincelantes, aux faïences impeccables et dans ces menues boîtes, on déguste des choses suaves, des vins de haute honnabilité dont on ne songe pas à demander les extraits de naissance. Sur les quais, ce sont d'autres aspects, des mets plus particulièrement locaux arrosés de bière de Louvain ou d'ales anglaises nouvellement brassées et dont l'arrivée, vers la Christmas, est sensationnellement annoncée aux amateurs qui sont nombreux.

Quelques tavernes sont fort anciennes et demeurent installées en des sous-sols historiques. D'autres sont en de vieux hôtels bruxellois délicieusement restaurés dans le style des salles des truandailles et des fortes beuveries des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècle. Certains cabarets sont agréables à visiter. Leur décoration de pur vieux flamand, leur mobilier et leurs bibelots, leurs devises faites pour stimuler l'appétit, le caractère de tout ce qui les orne, le recueillement du lieu, tout ce qui les meuble et décore contribue à séduire et retenir la clientèle.

Cette clientèle n'est pas toute d'étrangers, beaucoup s'en faut. Les Bruxellois adorent aller au restaurant, soit entre amis, soit en famille. On les voit le soir, avant ou après le théâtre, sinon les dimanches et jours de fête, venir entre époux, même avec les enfants, s'asseoir à une table avec l'évidente intention de s'offrir un succulent et solide repas qui les change un peu du pot-au-feu de la maison où généralement la chère est toujours fine, on en peut être assuré. Mais, au restaurant, c'est la petite noce, la *bombe* à deux avec la bourgeoise. Il faut voir avec quelle attention avertie ils lisent la carte des mets, le discernement admirable apporté à la confection de leur menu, le judicieux choix des vins qui doivent accompagner l'entrée, le rôti et le dessert. C'est une joie que de les voir apporter à toutes ces choses des soins religieux et dévôts. On sent qu'ils vont accomplir un rite sacré, rien qu'à la façon lente, posée dont ils déploient leur serviette et se la fixent sous le menton. Un air de satisfaction, d'onction heureuse allume leur visage à l'approche du potage et ce sont des soupirs gourmands qu'ils profèrent sur un mode voluptueux, à chaque mets nouveau, à

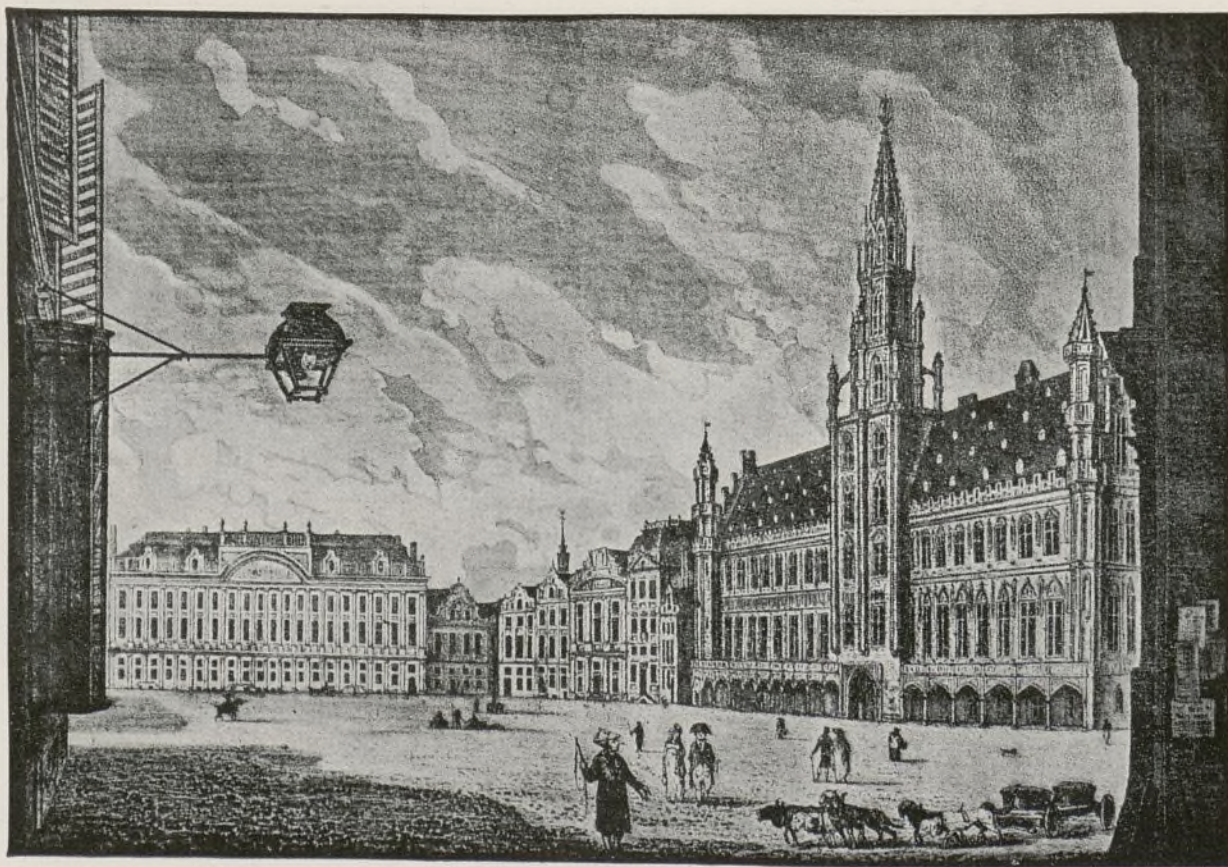


18 Ancienne Boucherie et Tour de l'Hôtel de Ville à Bruxelles (Gravure extraite du *Vieux Bruxelles illustré*)

des vicaires de paroisses, des membres de corporations, des rois du noble jeu du tir à l'arc au berceau et du tir à l'arbalète, en bras de chemise, le gilet déboutonné, engloutissaient des quartiers de bœuf, des jambonneaux et d'innombrables volailles. Au café, après les tartes et les plats de riz, vastes comme des roues de charrettes, un peu de temps on respirait. Les hommes apoplectiques et raides, dilataient des faces qui semblaient peintes des bourgognes les plus cramoisies. D'amples et gorgiasées matrones parées comme des chasses, tout en ors et en satins, suaient la graisse, le rire et le bonheur. Les vicaires, à la rincette, y allaient de leur chansonnette. Mon cousin, qui cultivait un talent de ventriloque, ne manquait jamais d'imiter la querelle du chien et du chat sous la table. A force d'avoir mangé, les bouches remuaient toutes seules sans pouvoir les arrêter. Et puis, le café bu, de nouvelles victuailles surgissaient, apportées à bras rouges par les servantes, et de nouveau les estomacs s'entonnaient. Le soir tombé, on allait boire du lambic au cabaret.

« Toute l'année d'ailleurs, se passait en repas de confréries, de gildes et de serments. Quand le Grand serment du tir à l'arc avait fini, le Grand serment des arbalétriers commençait.

On fêtait les rois, les saints patrons, les anniversaires, les enterrements, on fêtait tout; Bruxelles ne cessait de manger que pour boire, s'arrosant de larges lampées, humant le faro, le louvain, le peeterman et la guldenbier à l'égal des plus délectables crus. On se rendait au cabaret comme à la sainte messe. Chaque rue avait ses petits estaminets tranquilles, intimes, frais, odorant la pipe et les futailles, et quelques-uns étaient célèbres. Un écriteau pendu au mur invitait à ne pas blas-



19 La Grand'Place à la fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle (Gravure extraite du *Vieux Bruxelles illustré*)





L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

Eau-forte de Georges Garen d'après le tableau d'Henry Cassiers (Diétrich, éditeur)

\*\*\*



phémer, pour mieux conserver à cet oratoire de la substance heureuse un recueillement religieux. A intervalles réguliers, une vieille femme aux jupes en cloches, bonnet blanc sur la tête et tablier blanc à la ceinture, circulait entre les tables, offrant des œufs, des crustacés et des galettes et chantonnant sur un ton d'invite : « Are, crable, mastellen ». A neuf heures, battaient les tambours de la retraite. Ce fut la fin de ce Bruxelles suranné et goguelu que connurent encore les proscrits du second Empire. »

La tradition entra toujours pour beaucoup dans ces homériques goinfries nationales, Teniers, Brauwers, Breughels ont toujours honoré de leurs pinceaux les joyeux buveurs de piot et les bons vivants occupés à l'attaque des venaisons ou des larges quartiers de viande rôtie.

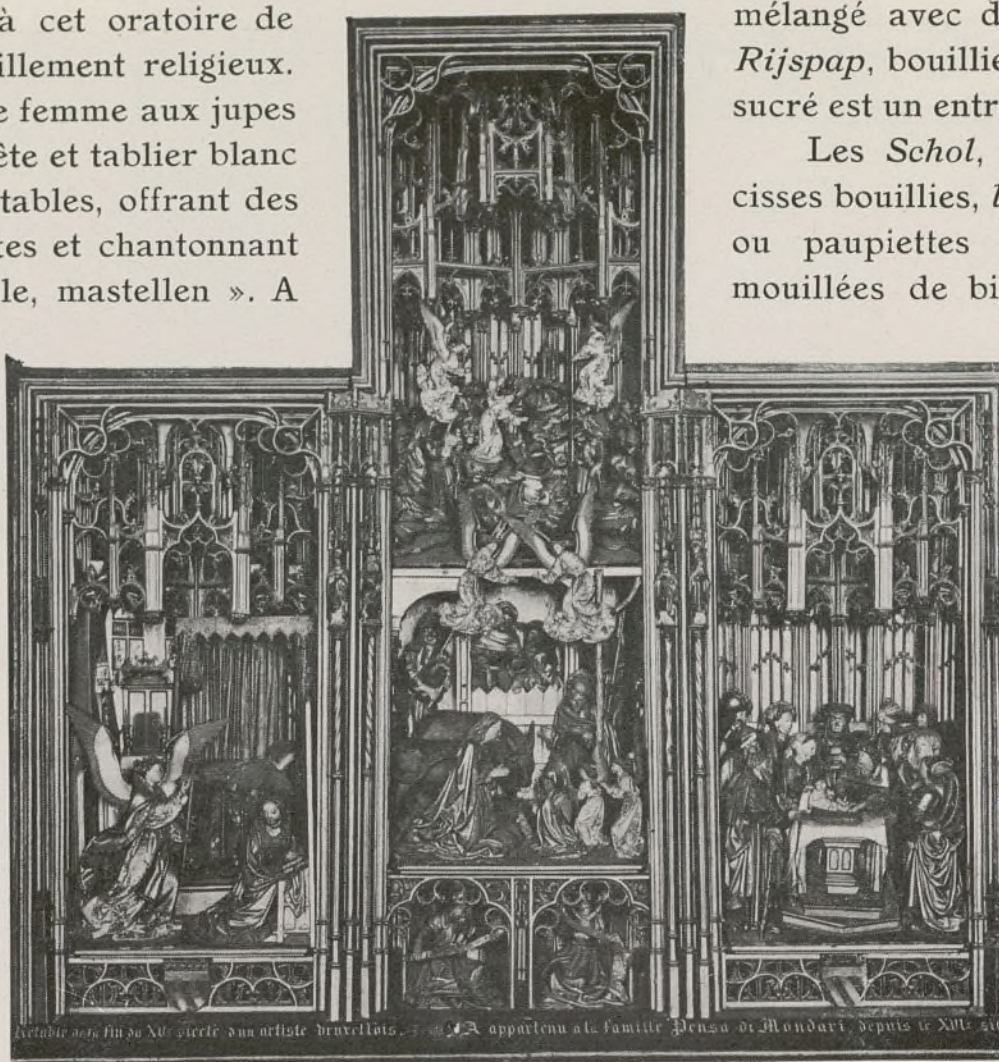
La race ni les types n'ont changé. L'art culinaire belge s'est-il modifié? C'est une autre question qui serait longue à élucider et à laquelle il est impossible de répondre en quelques lignes. Beaucoup de recettes de la cuisine populaire flamande sont fort anciennes, le *Bezien Soep* par exemple, potage au jus de groseilles, fort apprécié en pays gantois et le *Boter Melk*, lait de beurre mêlé à de l'orge perlé et additionné d'un soupçon de cassonnade, sinon

mélangé avec du riz ou des pâtes italiennes. Le *Rijspap*, bouillie de riz au lait, coloré de safran et sucré est un entremets favori des paysans flamands.

Les *Schol*, poissons salés et séchés, les saucisses bouillies, les *oiseaux sans tête* (*Loose vinken*) ou paupiettes de bœuf roulées et farcies et mouillées de bière et de bouillon, les *Pains aux saucisses*, le *foie de veau froid*, le *Cramique*, sorte de plum-cake aux raisins de Corinthe et le *Plattekees*, fromage mou qui peut fort bien épouser le *Cramique* et qu'on arrose de *gueuze lambic* ou de bière brune de Diest, sont encore des mets populaires traditionnels.

Dans la partie wallonne du pays, on savoure des crêpes à la farine de sarrasin nommées *Bouquettes*, et nombre de plats qui sont également en faveur dans les Ardennes françaises. Namur et Liège ont la réputation méritée de savantes et fameuses préparations culinaires.

A Bruxelles, soit chez les particuliers, qui se font une fête de confectionner pour les amis étrangers des spécialités bruxelloises par excellence, et aussi dans les petits restaurants des quais, il convient de faire connaissance avec les *Chœsels* où la poitrine et le ris de veau, le rognon de bœuf, les pieds de mouton, les œufs, le pain baigné dans du lait, les oignons



21 Retable du XVII<sup>e</sup> siècle, conservé à l'Hôtel de Ville de Bruxelles



22 La Grande Place (A gauche, la Maison du Roi; au fond, ancien Hôtel des Ducs de Brabant)



ciselés, frites dans la graisse de rôti, jouent un rôle capital. Les chœsels c'est le chef-d'œuvre de l'art culinaire bruxellois, c'est la grande pièce de résistance, le poème épique des cordons bleus. Goûtez aux *Chœsels*, je ne vous dis que ça.

les *choux de mai* (Rubékens), les *choux blancs* (Witle Kool), les *choux rouges* (Roode Kool), les *pousses de navets*, les *jets de houblon*, des beignets de céleri et la *chicorée de Bruxelles*, que nous nommons à Paris *endives*, tandis que les Bruxellois



Le Palais de Justice (Cliché L. L.)

Le *Waterzoï de poulet* est également exquis ; le *Waterzoï de poisson*, agrémenté de tartines beurrées laisse au consommateur des souvenirs délectables ; le *Hochepot gantois*, le *lapin aux pruneaux*, l'*Oie à l'instar de Visé*, le *rognon de veau à la liégeoise*, l'*omelette à l'anversoise*, les *poissons à l'escavèche* (qui évoque le souvenir des Espagnols introducteurs de la recette dans les Flandres), la *carbonade de bœuf flamande* (plus connue dans la cuisine courante européenne), les *moules marinières à l'anversoise*, le *pain de poisson à la flamande*, le *chaud-froid de volaille à l'épiscopale*, les *œufs de vanneau Béchamel*, sont encore des mets qui, mis à l'étude et réalisés avec goût et art par une ménagère bruxelloise, nous donnent des sensations de suprême béatitude et qui eussent ravi Brillat-Savarin.

Parmi les légumes, les *asperges blanches de Malines*, sauce au beurre chaud avec œuf dur écrasé et persil haché, constituent un mets des dieux, les *pommes de terre à la can-tais*, les *choux verts* (Savoise),

nomment *andives* une variété de scarole qui est semblable à la chicorée frisée. Tous ces légumes, cités ici à la suite, et qui ne sont guère usités pour nos tables françaises, apportent une supérieure variété dans la cuisine belge.

Bruxelles a le droit et le devoir d'être gourmand avec les admirables produits qu'il possède et qu'il sait accommoder de cent façons variées et presque toutes incomparables. Zola a écrit *Le Ventre de Paris*. Ecrire un ouvrage sur *Le Ventre de Bruxelles* serait plus mal aisé, plus complexe, mais combien plus raffiné et pittoresque. Il y faudrait un talent de coloriste qui n'existe peut-être pas et une palette pour laquelle la décomposition des nuances les plus tenues de l'arc-en-ciel risquerait d'être insuffisante.

#### IV

LES TROIS SOUVERAINS  
DE BELGIQUE  
LÉOPOLD I<sup>er</sup>, LÉOPOLD II  
ET ALBERT I<sup>er</sup>

L'heureux peuple belge,  
au sortir des glorieuses jour-



Le Palais de Justice vers 1820  
(D'après une lithographie du Cabinet des Estampes)





La Place Royale et l'église Saint-Jacques

nées de 1830, ayant reconquis toute son indépendance, avait, le 3 février 1831, émis le vœu de prendre pour Roi le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Devant le refus du chef de la maison d'Orléans, la Belgique dut tourner ses regards vers un autre prince. Elle ne peut se repentir d'avoir, le 4 juin 1831, nommé comme souverain du royaume Léopold de Saxe-Cobourg, sous la condition d'accepter la Constitution telle que le Congrès national l'avait établie. Ce choix contribua à sa richesse et à son bonheur.

En acceptant de M. Rouppé, le bourgmestre de Bruxelles, les clefs de la capitale lors de son entrée par la porte de Laeken, Léopold I<sup>er</sup> prononça des paroles sages, constituant un programme qu'il est à son honneur d'avoir en tous points accompli : « Je n'ai accepté la couronne que pour le bonheur des Belges. Je me compterai heureux de les faire jouir des institutions qu'eux-mêmes ils se sont données. La bonne ville de Bruxelles fera l'objet de mes soins particuliers. J'espère bien lui rendre son lustre et lui procurer une solide et durable prospérité. »

Léopold I<sup>er</sup> prend déjà, à l'heure actuelle, dans l'histoire, la figure sereine du Roi exemplaire d'un heureux peuple des légendes dorées. Ses proclamations sont des modèles de loyauté, de bravoure morale, dans un effacement déterminé de la personnalité même du souverain. Son mariage au palais de Compiègne avec la princesse Louise d'Orléans, le 9 août 1832, ne fit qu'assurer la dignité de son règne, car la princesse française qui fut reine des Belges se montra, jusqu'à son heure dernière, le parangon de toutes les vertus.

Lorsqu'en 1848, la révolution renversa le trône de Louis-Philippe et agita l'Europe entière, Léopold I<sup>er</sup> crut devoir offrir aux délégations de l'Etat de quitter le pouvoir : « Mon cœur, dit-il, n'a pas d'autres ambitions que de vous voir heureux. Si le bonheur de la Belgique l'exige, je suis prêt à lui faire le sacrifice de ma couronne et de ma dynastie. »

La popularité de Léopold s'accrut de ce témoignage de désintéressement. Un député du royaume put s'écrier avec raison : « La liberté pour faire le tour du monde n'a plus besoin de passer par la

Belgique. » — Le pays belge, sous le règne du meilleur des monarques constitutionnels ne connut guère que des journées pacifiques.

Lors de sa mort, en 1865, Léopold le Juste fut pleuré par la nation entière. Un corps expéditionnaire belge au Mexique témoignait alors de la valeur des soldats flamands et wallons, rappelant au pays ce fier compliment de César à cette race guerrière et généreuse, qui compta parmi les siens Charlemagne à la barbe fleurie : « *Gallorum omnium fortissimi sunt Belgæ*. » Léopold I<sup>er</sup> rappelle dans l'histoire moderne la figure de Marc-Aurèle dans l'histoire ancienne. Par l'un et par l'autre la vertu se trouva sereinement assise sur le trône.

Léopold II, décédé tout récemment en décembre dernier, à Bruxelles, fit son entrée comme nouveau roi dans sa bonne capitale le 17 décembre 1865, promettant à la nation un roi belge de cœur et d'âme dont la vie tout entière, dit-il, lui appartenait.

La vie de Léopold II appartient, en effet, à son pays, plus que sa personne même ou sa présence réelle, car ce fut le souverain voyageur par excellence. Il rappelait à son peuple le mot de Hobbes sur le Père Éternel dont la justice n'est pas toujours présente sur terre : « Dieu existe incontestablement, mais il est souvent en voyage. »

Les rois contemporains sont, à ce début de siècle, extraordinairement vagabonds. Cependant le roi qui sut détenir, sans conteste, les plus extraordinaires records d'absence de son palais fut, aux regards même de ses sujets qui le nommaient *un roi pour l'usage externe*, cet excellent Léopold II, vieux chauffeur impénitent, qu'une panne fatale a conduit si rapidement au garage définitif où il n'y a plus d'appel à l'allumage.

Léopold II fut une des physionomies royales les plus sympathiques de notre temps. Supérieurement intelligent, indépendant au suprême degré, financier habile, homme d'affaires avisé, créateur d'entreprises audacieuses, fort autoritaire, et, cependant, respectueux des libertés

constitutionnelles; connaisseur distingué en matière architecturale, agricole, industrielle et financière, amoureux de la vie sous toutes ses formes, dédaigneux des pompes officielles et de



La Colonne du Congrès (Cliché N. D.)



La Place Royale vers 1820 (D'après une lithographie du Cabinet des Estampes)





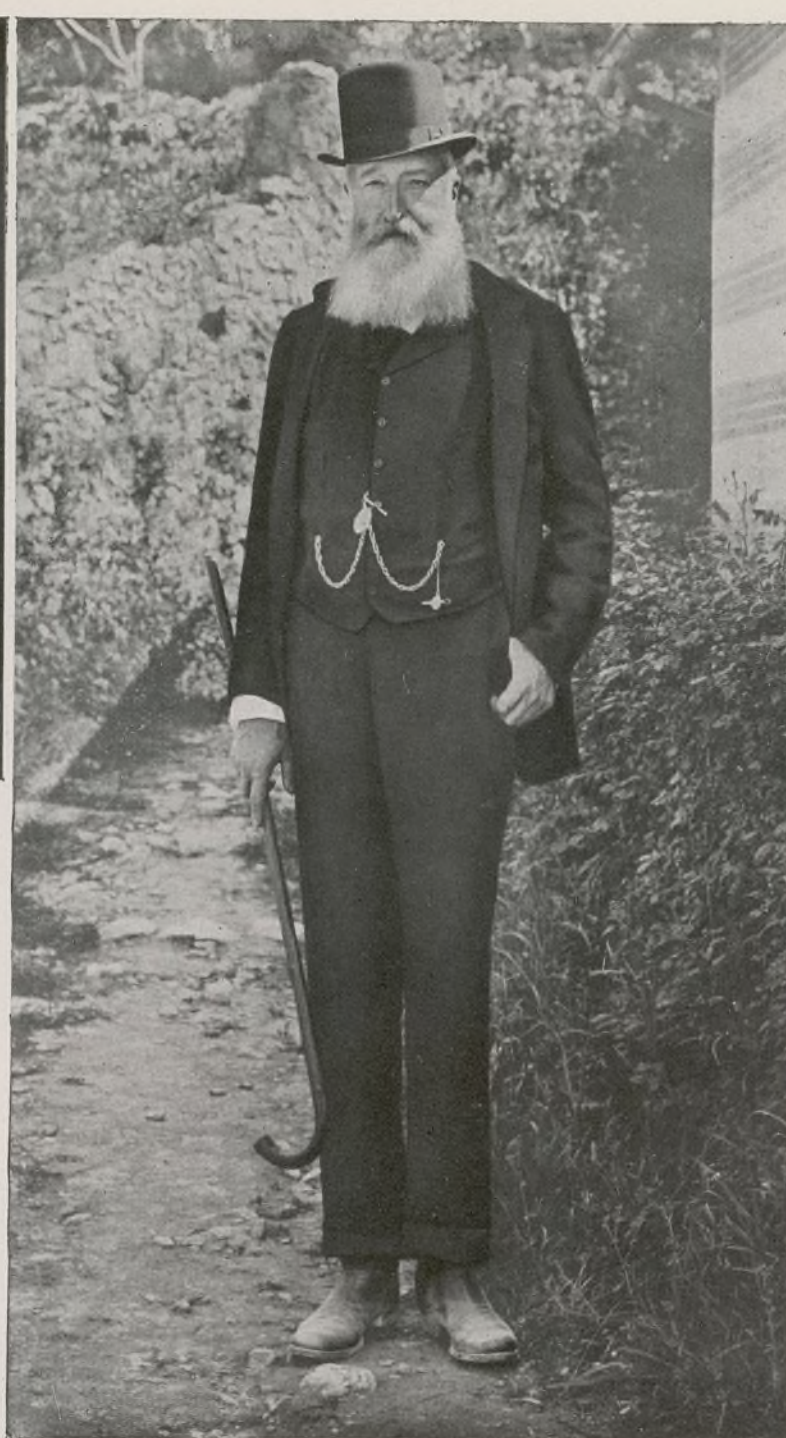
28 Léopold I<sup>er</sup> (D'après son portrait par De Wenne)



30 Albert I<sup>er</sup>

l'opinion publique, on le vit toujours agir à sa guise avec la libre allure d'un simple particulier qui se contrefiche du qu'en dira-t-on et se plaît à faire

de son règne, il pensa pouvoir en prendre à son aise et donner de nouveau carrière à son humeur itinérante.



31 Léopold II (Cliché N. D.)

tout ce qui lui chante. Cet esprit indépendant est méritoire.

Ce Cobourg, qui eut pour mère une admirable Française, tout en se déclarant foncièrement Belge et Bruxellois dans l'âme, témoigna par ses longs séjours à Paris, dans les Pyrénées, sur les bords de la Loire et plus particulièrement encore au cap Ferrat, près de Nice, où il avait agrandi ses propriétés, d'une véritable passion pour notre beau pays. Il estimait que la Belgique était une grande province française dont il était le gouverneur et lorsqu'il arrivait à la frontière, il aimait à appeler assez drôlement le préfet du Nord « son cher collègue de Lille ».

Léopold, ou plutôt *Leopold*, comme prononcent ses bénévoles sujets, voyagea tout jeune, du vivant du roi son père, premier du nom, alors qu'il n'était que le duc de Brabant. Il

visita les Indes, l'Extrême-Orient, les stations de la Méditerranée du Levant; il fit maintes croisières dans l'archipel grec et de longues haltes en Italie. Etre inconnu et pouvoir agir comme le premier venu sans décorum, sans étiquette, c'est à cela que tendaient tous ses efforts. Tant qu'il fut héritier présomptif, ce lui fut relativement aisé et, de ce fait, son existence de jeune homme serait sans doute assez plaisante à mettre en roman, car il était ardent, impétueux et galant à l'extrême.

Vers la trentième année, il dut, fort à regret, on peut le supposer, occuper le trône paternel. Dès le début

Grand marcheur, gros man-

geur, décollé en lévrier, ce n'était pas le souverain sédentaire, mais le coureur des grands chemins, le *roi chemineau* auquel on aurait pu dire comme au poète Stanislas de Boufflers rencontré sur la route qu'il pratiquait sans cesse : « Monsieur le chevalier, enchanté de vous rencontrer chez vous ». De sages ministres, Frère Orban, Beernaert, Malou firent tout leur devoir en s'efforçant d'enchaîner le vagabond jeune homme en ses Etats, mais ils ne réussirent à l'immobiliser que momentanément et aussitôt délivré de la fêrle de ses mentors d'Etat, Léopold II se laissa aller à sa passion pour l'*ail-leurs*, — à sa frénésie de l'alibi. Le parti catholique en gémit. « Les rois, écrivait un journaliste ultramontain, — l'histoire est là pour l'attester, — perdent toujours à gouverner de loin. »

Léopold II souriait devant ces remontrances. Ce bon petit peuple belge, pensait-il, qui, en 1830, arborait, à midi tapant, un drapeau blanc sur les barricades pour faire déclarer au parti adverse qu'il était l'heure d'aller déjeuner, ce peuple paisible, gouverné par ses appétits matériels, avait-il besoin de la présence réelle de son souverain? — Il semblait convaincu du contraire.

Il prouva que sa vision était claire et juste et il fut mieux qu'un roi pour sa Belgique, il fut un administrateur remarquable de la fortune publique, le créateur d'un doux impérialisme pacifique dont l'Etat du Congo reste le témoignage. Ce Congo si intelligemment

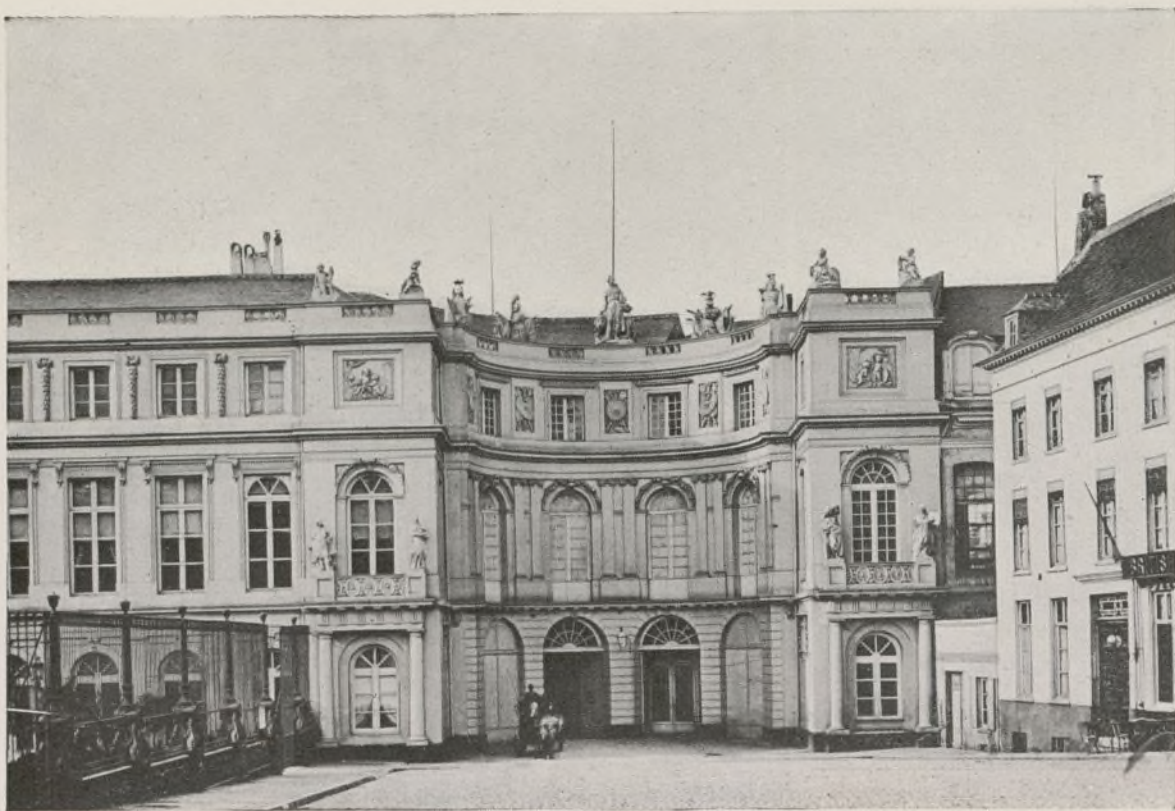


29 M. Emile de Mot  
Bourgmestre de Bruxelles  
décédé en 1909  
(Cliché Alexandre)



32 M. A. Max  
le nouveau bourgmestre  
de Bruxelles  
(Cliché G. Dupont)





33 Entrée du Musée Moderne et des Archives (Cliché Deloëul)

constitué en une sorte d'empire prospère sur lequel l'Angleterre dresse aujourd'hui ses ardentes convoitises, restera bien la grande pensée de son règne.

Léopold II ne fut pas, quoique voyageur, un roi indolent. Le pouvoir personnel, il savait l'exercer avec sincérité et énergie. Il y a douze à quinze ans, il lutta ouvertement contre son Parlement, montrant son tempérament volontaire, presque despotique. Il ne fit jamais d'acte de violence, ni de coup d'Etat, mais il aurait été volontiers dans son caractère de se montrer dictateur.

Vis-à-vis de ses filles, les princesses Stéphanie et Louise, on le vit irréductible, irréconciliable. Comme époux, longtemps également il fut correct pour sauver les apparences, mais froidement distant de la reine dans la vie réelle. Ce ne fut assurément point un sentimental, un indulgent, une âme de pardon et d'oubli, mais plutôt un sceptique tout d'une pièce, professant l'égotisme, montrant sans hypocrisie sa volonté déterminée à cultiver le jardin de ses félicités et à tenir rigoureusement à l'écart de sa vie ceux ou celles qui consciemment ou inconsciemment avaient pu nuire à son prestige.

« Il faut toujours agir d'après ses inspirations personnelles, déclarait-il à un intime, et se défier parfois des esprits bien intentionnés mais réfractaires aux idées nouvelles. » Ainsi, ajoutait-il, mon père, qui était un bucolique, amoureux de la nature, un féodal attaché à ses ministres, me légua à son lit de mort ce qu'il nommait trois trésors, trois conseillers vertueux : MM. Van Praet, Devaux et Goffinet. « Avec eux, me dit-il, je suis assuré que tu feras la grandeur du pays. » Lorsqu'il s'est agi du Congo, continuait Léopold, je consultai mes trois trésors. Tous trois à l'unisson, mettant en avant les risques des intérêts internationaux et ceux de ma fortune personnelle, me déconseillèrent l'entreprise. — Je n'en ai pas tenu compte heureusement pour la Belgique, et pour moi-même ; je m'en suis bien trouvé. »

Prodigieusement pratique, Léopold II n'hésita jamais dans ses décisions, en dépit des alarmes d'opinion. Il vendit quelques mois avant sa mort ses tableaux et ses œuvres d'art personnelles afin, disait-il à ses proches, d'éviter après sa mort le scandale des scellés mis sur les châteaux royaux et sur ses collections particulières au nom des

héritiers de la princesse Louise. Rien ne le fit dévier de sa ligne de conduite qu'il s'était tracée en cette occasion.

Non seulement Léopold second fera dans l'histoire figure de roi vraiment intelligent et individuel, mais aussi l'homme d'esprit et de drôlerie méritera d'être mis à part. On a cité nombre de ses traits de sang-froid, de ses répliques humoristiques, de ses mots de pince-sans-rire ; en voici un qui est sans doute inédit :

Plusieurs de ses intimes conseillers déploraient devant lui l'ingratitude d'un haut personnage du royaume que Léopold avait anobli, décoré, enrichi de toutes les plaques en diamants dont il pouvait disposer et qui, en dépit de tout cela, traînait son souverain dans la boue :

« Laissez, laissez donc, Messieurs, dit Léopold, souriant et désabusé, ne le condamnez pas si vite. Ce qu'il a fait est normal si l'on regarde bien. Je l'ai couvert de *crachats*, il me les rend avec usure, il se croit ainsi quitte envers moi. »

Léopold II, qui avait pris le pouvoir le 17 décembre 1865, étant mort précisément le 17 décembre 1909 au Pavillon des Palmiers à Laeken, régna donc exactement quarante-quatre ans.

Le nouveau bourgmestre de Bruxelles, Adolphe Max, fit afficher à la nouvelle du décès du roi une proclamation dont voici l'essentiel :

« Bruxelles et la nation sont en deuil.

« Le Roi aimait la capitale. Il eut une affection profonde et constante pour la ville où il est né, où sa vie s'est écoulée.

« La splendeur de Bruxelles fut pour lui l'une des gloires de son règne. Il voulait la cité vivante, active et riche. Il travailla sans relâche à la rendre plus brillante et plus belle.

« Léopold II fut un grand Roi. »

L'idée directrice du règne qui vient de se terminer fut l'entreprise

congolaise et aussi la participation royale à toutes les grosses affaires industrielles ou commerciales de la Belgique hors de ses frontières, — l'œuvre du Congo est considérable et apparaîtra sans doute dans toutes ses proportions aux yeux de l'avenir. Léopold II eut d'âpres luttes à soutenir à propos de



34 Place du Musée à Bruxelles vers 1840  
(Extrait du Vieux Bruxelles illustré)



35 Le Palais des Beaux-Arts (Cliché Deloëul)



cette œuvre. Il mit près d'un quart de siècle à convaincre son peuple de la nécessité de son expansion coloniale et il usa certainement davantage ses forces à vaincre les résistances intérieures qu'à organiser et développer la grande possession africaine. On a pu dire de lui, avec raison, qu'il était un roi presque trop grand pour son pays.

Le prince Albert I<sup>er</sup> de Belgique, aujourd'hui régnant sur le trône de son grand-père et de son oncle, est sympathique à son peuple qui acclama chaleureusement sa « joyeuse entrée » dans la capitale. Émile Verhaeren, l'admirable poète des *Villages illusoires* et des *Villes à pignons*, a fait du jeune monarque un portrait d'où nous détachons ce qui suit sans y ajouter aucun commentaire, les poètes étant des voyants :

« Il possède les qualités foncières de la race : le sens pratique de la vie et la patience tranquille. Comme Léopold II, il adore le travail. Plus peut-être qu'aucun prince européen, les questions économiques et sociales l'ont sollicité. Il n'a point la crainte de cet avenir démocratique qui inquiète tant de cœurs. Il l'accueille avec franchise et peut-être avec joie. Nul n'est plus que lui de son temps. Il ne lui tend pas le poing, mais la main.

« Il veut que ses provinces soient riches de ressources nombreuses. Lui aussi rêve devant la mer. Pour former des marins, il a créé un corps de mousmes. Le navire *Ibis*, qu'il leur offrit, est devenu l'école flottante où ses protégés apprennent leur métier rude. Il les visite souvent. Il en parle avec complaisance. Il découvre parmi eux les descendants des races différentes qui peuplèrent, au cours des temps, la lisière des Flandres. Et sa voix se hausse quand il précise, d'après ses observations personnelles et originales, à quelles sources ethniques nos populations des côtes doivent leur force taciturne et leur endurance silencieuse. La flotte marchande belge, il la voit déjà, voiles au clair, sur l'Océan.

« Il déteste l'apparat, le cérémonial, la mise en scène. La jovialité étant une



MUSÉE DE BRUXELLES. — *Le Roi boit!* Tableau de JORDAENS



MUSÉE DE BRUXELLES  
Portrait d'un vieillard, par LUCAS CRANACH

caractéristique des Belges, il semble heureux de l'épandre autour de lui. Il n'a aucune peine à se montrer simple et cordial. On le croirait timide, un timide qui cache sa force. Les pompes officielles, il les fuit. En son récent voyage d'Afrique, il partait seul à bicyclette, suivant les tortueux chemins de la brousse, pour éluder, de station en station, les réceptions prescrites. Son désir serait d'être, avec le moins d'ostentation possible, un prince, mais, avec le plus de vérité possible, un homme.

« Le peuple s'écrie sur son passage : « C'est un fier gars ! » Et, dans cette naïve et familière louange, toute l'admiration du Flamand pour les beaux corps musclés et pleins se confesse. L'idéal matériel qu'exaltèrent les vieux peintres d'autrefois, il aime à le retrouver et à le célébrer dans ceux qui le gouvernent. Un roi malingre et souffreteux ne sera jamais populaire à Bruxelles.

« Les présages sont donc heureux sous lesquels le nouveau règne commence. Le pays et son souverain se sont étudiés et mesurés et, depuis longtemps, se sont compris comme deux amis qui comptent l'un sur l'autre. Jeunes tous les deux, ils se montrent décidés dans la vie. Peut-être, après s'être mis d'accord, rabattront-ils pendant quelques années les ailes des trop vastes et trop merveilleux projets, mais ce ne sera que pour travailler à la vie intérieure et profonde de la nation elle-même. »

S. M. Albert I<sup>er</sup>, nous apprennent les informateurs, est un sportsman accompli. Comme son oncle l'avait, il a la passion de l'automobile. Il est tout autant, sinon plus que lui encore, épris de vitesse. Il adore, — il adorait tout au moins, — les escapades en automobile. Une de ces dernières fut celle qu'il fit un matin d'août dernier pour venir, incognito et au saut du lit, assister à une des réunions du meeting de Bétheny.

Passionné de mécanique, le prince Albert goûtait même une joie particulière à remédier en personne aux pannes.

Le nouveau Roi est un marcheur incomparable. C'est même, de tous les sports, celui qu'il aime le



MUSÉE DE BRUXELLES. — *Le Médecin de village*. Tableau de TÉNIERS





<sup>39</sup> MUSÉE DE BRUXELLES  
*La sentence inique de l'empereur Othon*  
par THIERRY BOUTS

chasse libre en plaine avec un chien comme compagnon.

Albert I<sup>er</sup> est, en revanche, un excellent et subtil pêcheur. Il a toujours été très épris d'aérotation. En compagnie du comte Hadelin d'Oultremont, un des meilleurs pilotes qu'il soit, Albert I<sup>er</sup> a déjà fait une dizaine d'ascensions; et en novembre dernier, enfin, il a, à Anvers, fait une sortie à bord du dirigeable *Zodiac*, piloté par le comte de La Vaulx.

Le nouveau roi adore Bruxelles et Bruxelles met en lui ses espoirs de renouveau et de prospérité. Son règne s'inaugure en une année d'admirable Exposition internationale qui consacrera une fois de plus la beauté, les charmes et l'hospitalité de la séduisante capitale de la Belgique.

Le nouveau Roi n'a-t-il pas dit dans son récent premier discours du trône :

« Je serai toujours prêt à seconder les efforts de ceux qui travaillent à la grandeur de la patrie

plus. Il lui doit, du reste, d'avoir été un explorateur parfait lors de son voyage au Congo. Il est bon cavalier, mais ne goûte cependant que médiocrement le cheval.

Il possède, à Tervueren et à Rethy, des chasses superbes. Il en profite peu, car il n'est pas un fusil remarquable et, au surplus, ne prend pas grand plaisir au massacre des chasses royales. Il préfère, ce qui lui vaudra l'estime des vrais chasseurs, la

pénétrons nos enfants, nous éveillons chez eux à la fois l'amour du sol natal, l'amour de la famille, l'amour du travail, l'amour du beau. Ce sont ces vertus qui rendent les nations fortes. »

## V

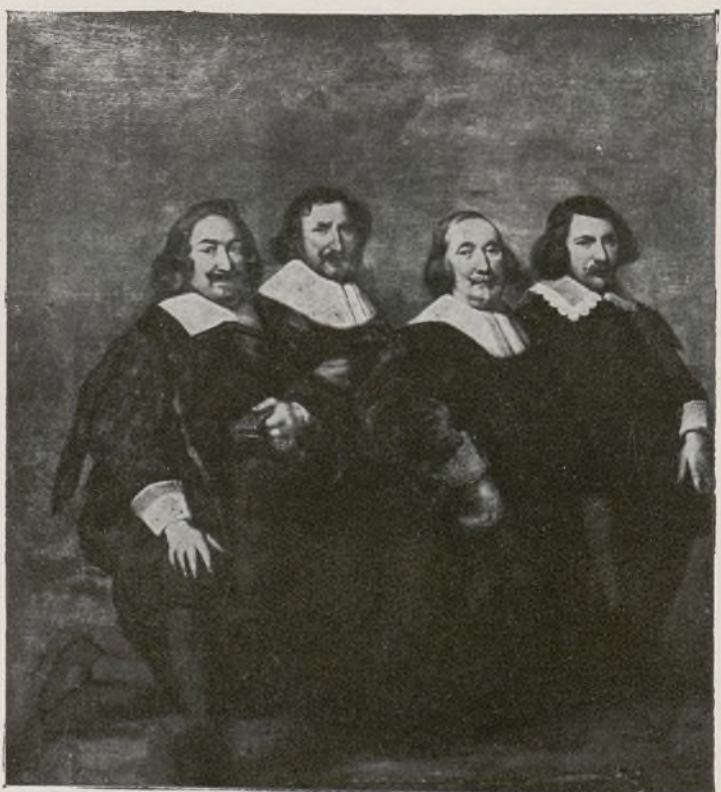
BOURGMESTRES  
BRUXELLOIS

Les admirables salles de l'Hôtel de Ville de Bruxelles sont remplies d'œuvres d'art. On y rencontre des multiples témoignages précieux, des nombreuses évolutions et révolutions de la ville et de ses monuments. Combien de peintures et tapisseries représentant les grandes journées historiques, — les divers métiers exercés à Bruxelles et les *Serments* ou *Gildes*, symbolisés par leurs principaux membres, y sont représentés. On voit, par exemple, dans la salle gothique, les statues en bronze d'anciens magistrats bruxellois des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dont les noms sont sans doute peu évocateurs de passé pour le profane visiteur. Mais, sur le palier de l'escalier d'honneur, le touriste renseigné est agréablement surpris de se trouver en présence des honorables bourgmestres qui, depuis les heureuses journées de 1830, présidèrent aux destinées de la cité bruxelloise.

On y peut saluer, par ordre chronologique, le buste de Nicolas-Jean Rouppe qui, de 1830 à 1838, s'appliqua à faire oublier à ses contemporains les combats cruels à la suite desquels l'indépendante capitale des Belges fut créée, grâce à la bravoure et à la bonne humeur que ses habitants déployèrent



<sup>40</sup> MUSÉE DE BRUXELLES. — *L'Enfant prodigue*. Tableau de JOACHIM BEUKELAËSE



<sup>41</sup> MUSÉE DE BRUXELLES  
*Le Syndic des Poissonniers*. Tableau de MEERTS

et qui, pénétrés de l'esprit de concorde, de dévouement social, élèvent le niveau intellectuel et moral de la nation, développent l'éducation et l'instruction et assurent aux masses un plus grand bien-être.

« J'aime mon pays, la Reine partage mes sentiments d'inaltérable fidélité à la Belgique, nous en

vis-à-vis des Hollandais aux portes de Laeken, de Schaerbeek, de Louvain et de Flandres, au Treurenberg, à la Montagne du Parc et à la Place Royale, entre l'Hôtel Bellevue et le café de l'Amitié. Puis viennent, solidement interprétés par divers statuaires, Guillaume-Hippolyte Van Volxem (1838-1841), François-Jean, chevalier Wyns de Raucourt (1842-1848), Charles de Brouckère (1848-1860), Napoléon-André Fontainas (1860-1863), Jules Anspach (1863-1879), Félix Vanderstraten (1879-1881), Charles Buls (1882-1899), enfin Émile de Mot (1899-1909).

M. Albert Dubois, l'auteur des *Évolutions bruxelloises*, a écrit et publié chez Weissenbruck, en 1897, une monographie consacrée aux *Bourgmestres de Bruxelles*. Je ne l'ai pas eue entre les mains, mais je suppose qu'elle fournit, sur tous les chefs de la municipalité bruxelloise, des documents nombreux établissant la part prise par chacun d'eux aux embellissements de la ville, depuis 1830 principalement.

C'était alors une petite ville relative à ce qu'elle est actuellement, une grosse bourgade enserrée dans ses boulevards, plus peuplée d'employés d'octroi que de soldats veil-





42 MUSÉE MODERNE. *L'Homme à la fenêtre*  
Tableau d'H. DE BRAEKELEER

lant aux remparts. Tout autour s'étendait la jolie campagne brabançonne avec les villages de Molenbeek, de Schaerbeek et de Saint-Josse-ten-Node. La Senne sillonnait le bas de la ville, servant aux blanchisseries, aux brasseries, tanneries, teintureries et meuneries riveraines. C'était, évidemment, fort pittoresque du côté du Chien vert et de l'Écluse, près du Marché au Beurre et de la rue Middeleer ou au pont Saint-Jean Népomucène, mais on ne saurait affirmer que ces coins de ville étrange aient été vraiment bien odorants et hygiéniques. Tout le Bruxelles moderne, de la rue Royale au faubourg de Schaerbeek, du Quartier Léopold, des Galeries Saint-Hubert, de l'Université, du Bois de la Cambre et de l'Avenue Louise fut créé peu à peu, en moins de quarante ans, et cette transformation fut surtout l'œuvre de deux éminents bourgeois, Charles de Brouckère et Jules Anspach, dont le nom fut équitablement donné à l'un des boulevards les plus animés et les plus luxueux de la ville nouvelle, à celui qui ressemble davantage au grand Paris d'Haussmann.

Bruxelles est redevable à de Brouckère du système complet de distribution d'eau conduisant vers 1840 les sources du Hain dans la capitale. Depuis lors, la ville fut pourvue plus amplement et plus hygiéniquement encore d'eau potable par l'adduction de la belle nappe liquide du Bocq, petite rivière qui parcourt l'une des vallées transversales de la Meuse, près d'Yvoir et de Godinne. De Brouckère créa le Passage Saint-Hubert au centre de la ville, remblaya le bac Sainte-Catherine, transforma l'ancienne place Saint-Michel où

s'élève aujourd'hui le monument élevé aux citoyens morts pour l'indépendance nationale en 1830. Il embellit et rectifia les boulevards qui se bordèrent de superbes demeures. Il métamorphosa le quartier du Beguinage, contribua aux élégances de l'admirable parc du Bois de la Cambre et joignit, par une vaste voie directe, les gares du Nord et du Midi.

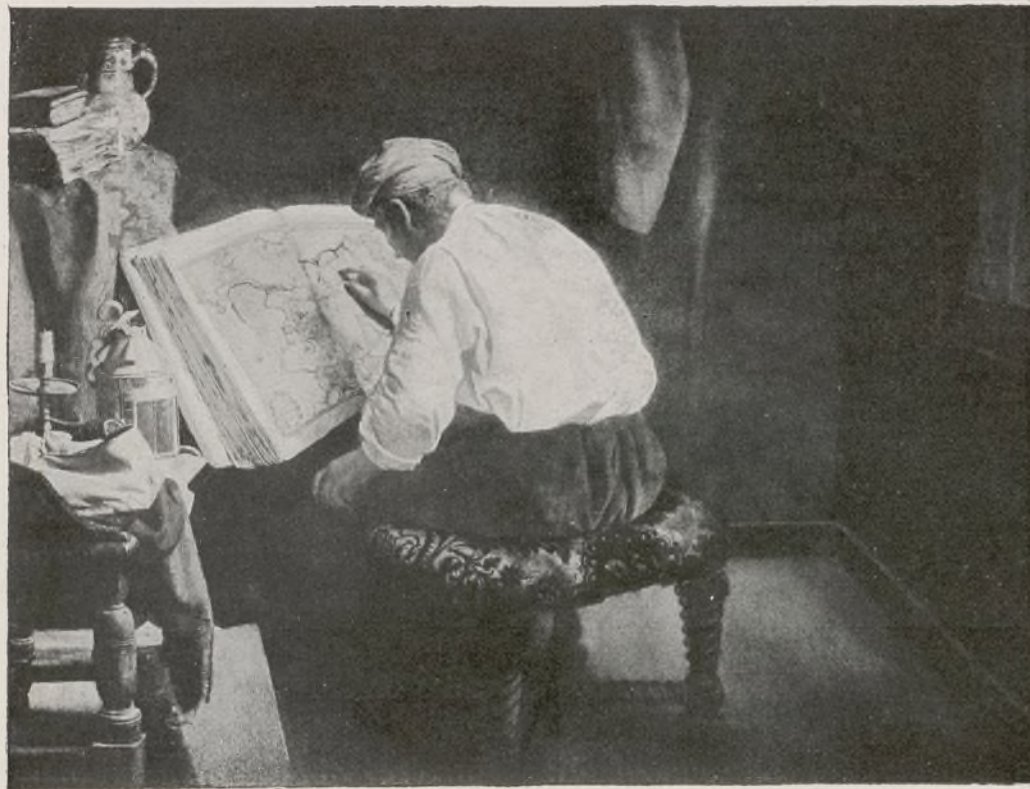
« Le travail le plus gigantesque de Bruxelles, écrit M. Alfred Mabilie, est dû au bourgmestre Jules Anspach, c'est le voûtement de la Senne, la création des nouveaux boulevards du Centre, la construction des Halles centrales et de la Bourse du Commerce. Cette percée de nouveaux boulevards constitue une date d'une importance considérable dans l'histoire de Bruxelles. Les habitudes, les coutumes, les mœurs même se transformèrent, le mouvement se déplaça, la vie afflua à ce centre nouveau et donna ce spectacle toujours intéressant, réjouissant et pittoresque d'une animation extraordinaire. C'était le commencement des grandes transformations; celles du quartier de Notre-Dame-aux-Neiges, du quartier Van Artevelde et de celui de la Vierge-Noire suivirent. La rue de la Régence, percée et prolongée, vit naître des monuments, les Palais, le Conservatoire de musique, la Synagogue, le Palais des Beaux-Arts, l'Église du Sablon restaurée et le square du Petit Sablon qui y fait face, enfin comme fond de tableau, cette conception grandiose, ce rêve babylonien de l'architecte Poelaert : le Palais de Justice. »

Félix Vanderstraten, qui succéda à Jules Anspach, n'eut pas le loisir de rendre de signalés services à la ville qu'il



43 MUSÉE DE BRUXELLES. *Sarah Bernhardt*  
Portrait par JAN VAN BEERS (1888)

La Géographe. Tableau d'H. DE BRAEKELEER



43 MUSÉE MODERNE. *Le Géographe*. Tableau d'H. DE BRAEKELEER

Le Trouble-fête. Tableau de J.-B. MADOU



44 MUSÉE MODERNE. *L'Atelier de Frans Floris*. Tableau de LEYS



46 MUSÉE MODERNE. *Le Trouble-fête*. Tableau de J.-B. MADOU





47 MUSEE MODERNE. — *Embouchure de l'Escaut*. Tableau de A.-J. VERWÉE

administra; il demeura à peine trois ans à l'Hôtel de Ville, ayant pour successeur Charles Buls, toujours vivant et qui, au cours de dix-sept années consécutives, fut le bourgmestre le plus populaire peut-être de Bruxelles, le plus aimé et aussi le plus blagué, le plus caricaturé, le plus fréquemment mis en scène dans les revues de fin d'année qui se multipliaient dans les music-halls de la capitale de Belgique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas de Bruxellois qui ne sache nombre d'anecdotes, d'aventures, de bons mots où Charles Buls ne joue un rôle ou ne soit en question.

Emile de Mot, qui est le dernier en date des bourgmestres disparus et qui fut également sénateur, naquit à Anvers et vint de très bonne heure dans cette ville de Bruxelles qu'il administra en maître jusqu'à l'heure de sa mort en novembre dernier. Il se plut à embellir sa ville d'adoption et à lui donner tous les cachets d'art décoratif qu'il put imaginer. Ce fut un homme de grand goût, d'esprit ingénieux et clair, de vision nette, un orateur distingué, un causeur disert. Il était fort apprécié du Collège échevinal, du Conseil communal et de tous les chefs d'établissements de la ville. Le roi Léopold II prisait énormément son bourgmestre en compagnie duquel on le photographia souvent. Tous deux étaient du même âge et le vieux souverain, qui aimait les mots d'esprit, se plaisait à dire à de Mot : « Monsieur le bourgmestre, quand l'un de nous deux viendra à fermer les yeux, celui qui restera le dernier devra ouvrir l'œil. » De Mot mourut le premier, un mois à peine avant le roi.

Le nouveau bourgmestre bruxellois qui arriva à l'Hôtel de Ville vers la mi-décembre 1909, M. Adolphe Max, natif de Bruxelles et y ayant fait toutes ses études, appartenait également par ses origines, ses alliances de famille et d'amitié à la plus ancienne et à la meilleure bourgeoisie de la grande cité belge. Voici le portrait très fidèle et attrayant que nous fournit de lui un élégant et très renseigné collaborateur de *l'Eventail*, un des jeunes et téméraires directeurs de la nouvelle revue

littéraire : *Pourquoi-Pas?* M. L. Dumont-Wilder :

« Cachant, sous la courtoisie discrète de ses manières, une connaissance très fine et passablement sceptique des hommes et des sociétés, il a traversé le monde du barreau et le monde de la presse en y laissant d'excellents souvenirs.

« M. Max, en effet, appartient de la façon la plus active au journalisme bruxellois. Collaborateur politique de la *Liberté*, le journal libéral fondé par Frère-Orban, il fit ensuite, pendant plusieurs années, la critique dramatique au *Petit Bleu*, où ses comptes rendus brefs, impartiaux et nerveux, furent très remarqués. Très lettré, très au courant du mouvement de l'art, M. Adolphe Max, qui venait de prendre l'échevinat de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sera du reste mieux à même que tout autre de résoudre les innombrables problèmes artistico-administratifs qui se présentent continuellement à Bruxelles. Nos théâtres trouveront en lui un protecteur et un ami précieux, et en ce moment où Bruxelles,

à l'occasion de son Exposition, aura à faire les honneurs du pays à d'innombrables étrangers, nul ne pourra mieux le représenter que ce bourgeois artiste et cultivé, pénétré comme il convient des opinions moyennes en matière d'art comme en matière de politique, mais très capable cependant d'apprécier ce qu'il peut y avoir d'intéressant et de fécond dans les nouveautés les plus hardies.

« Avant de confier un poste difficile et périlleux à un homme, les anciens avaient coutume de demander : « Est-il heureux? », estimant qu'être heureux c'est être favorisé des dieux. Le nouveau bourgmestre de Bruxelles leur eût, sous ce rapport, donné pleine satisfaction. Sa fortune et son art de la vie — n'est-ce pas la même chose? — lui ont toujours ménagé les plus heureuses circonstances, et il a toujours su, non seulement en profiter, mais se montrer à la hauteur de ce qu'elles exigeaient de lui. Elles en font, à quarante ans, le

premier magistrat communal du pays. Philosophe à sa manière, il saura montrer, croyez-le, que la Fortune n'était pas aussi aveugle que veulent bien le dire les gens qui n'ont pas de chance. »

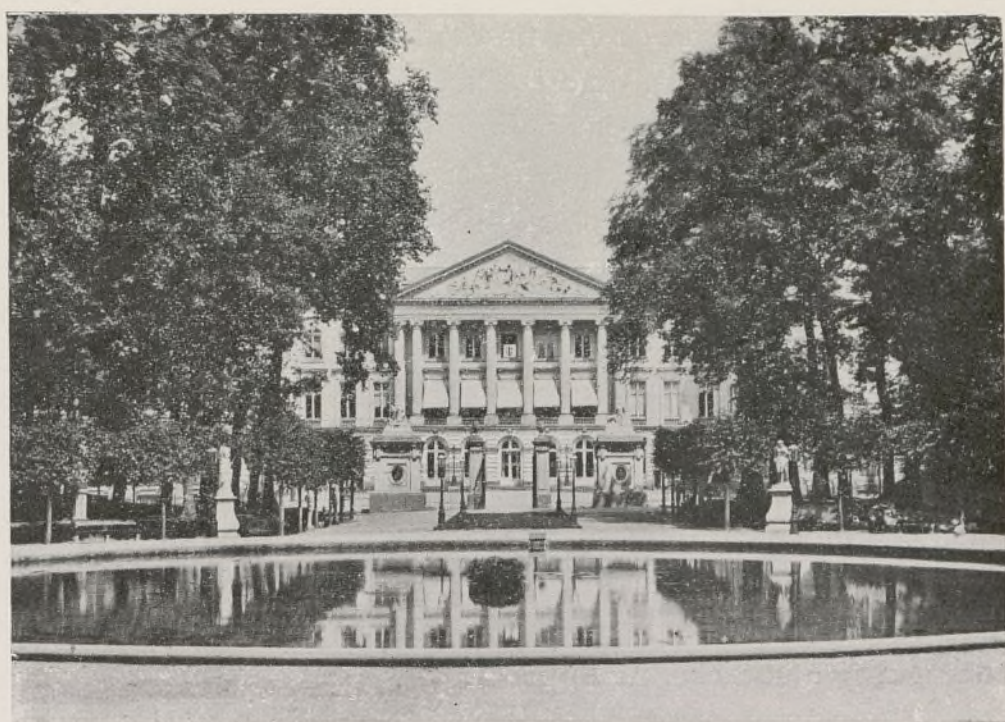


48 MUSEE MODERNE. — *Le Modèle*. Tableau d'ALFRED STEVENS



49 MUSEE MODERNE. — *La Fête chez la Duchesse*. Tableau de H. WILLEMS





50 *Le Palais de la Nation* (Cliché N. D.)

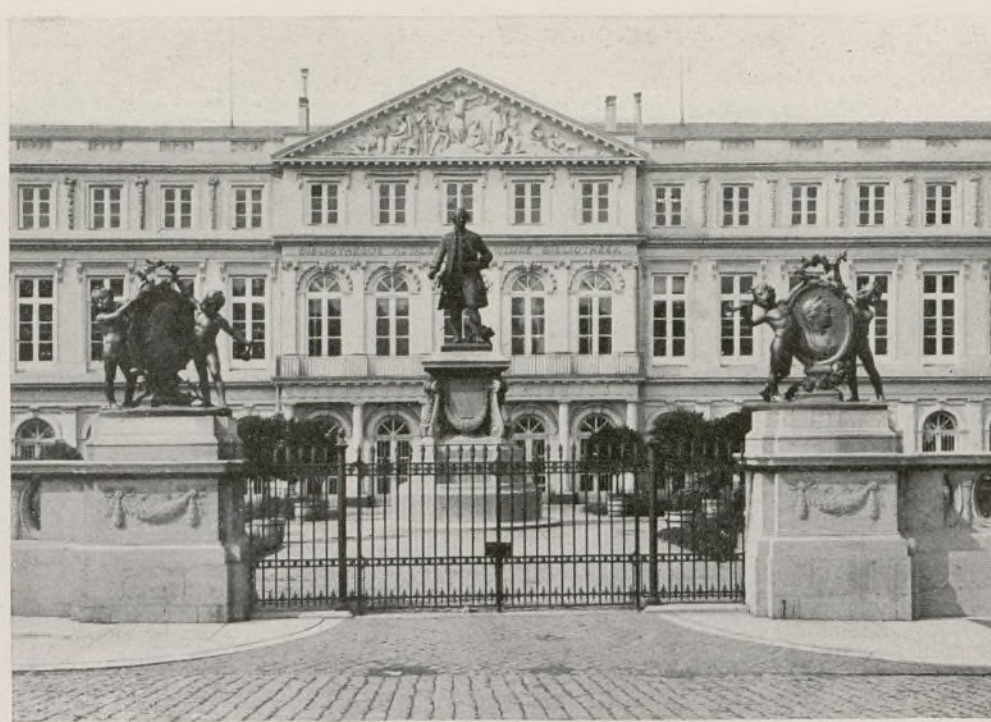
Avec un jeune roi et un jeune bourgmestre supérieurement sympathiques l'un et l'autre, Bruxelles peut se montrer audacieuse pour favoriser sa destinée, — les plus nobles espoirs lui sont permis. Elle a comme un vent printanier en poupe et Elle peut déployer toutes ses grâces. Les étrangers, plus nombreux que jamais, viendront admirer sa beauté.

## VI

### LE MUSÉE DE PEINTURE MODERNE A BRUXELLES QUELQUES MAÎTRES DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

A mesure que les ans sur lesquels je m'érige, haussent de plus en plus la limpidité et la profondeur de ma vision, je me sens davantage enclin à constater l'immanente injustice qui préside à la répartition de la renommée des hommes dans les arts et les lettres.

Plus je voyage en toute contrée du monde, plus j'observe, plus je tâche de m'abstraire des préjugés courants et des réputations consacrées et plus je remarque, non sans une amère ironie, combien nombreux sont les esprits éminents ou les artistes de très singulier talent qui ont passé leur vie inconnus ou méconnus au milieu de l'indifférence souveraine de leurs compatriotes. Ce qui est plus mélancolique c'est que parmi ces dédaignés, rares sont ceux qui, même après leur mort, n'acquièrent pas cette vaste gloire mondiale promise aux honnêtes et consciencieux ouvriers d'art et à laquelle cepen-



53 *Bibliothèque Royale* (Cliché N. D.)

dant beaucoup d'entre eux auraient pu si logiquement prétendre. — Le banquisme, le bluff, le battage assurent trop longtemps la vogue à ceux qui s'en servent ou s'en sont servi. — Le silence met du temps à se produire et la postérité se fait plus lointaine aux propres artisans de leur idéal.

Ces pensées s'imposent surtout à mon esprit chaque fois

que me trouvant à Bruxelles, je vais visiter les admirables tableaux amis qui se trouvent au *Musée Moderne*.

Qui le connaît ce musée? Qui le fréquente? Qui jamais parla congrûment des talents qu'il révèle? J'estime que trop rares sont ceux, parmi les Français en voyage, qui consacrent leurs loisirs à une promenade à travers ses salles généralement désertes. Lorsque je consulte quelqu'un de mes camarades, littérateur, artiste ou critique d'art à ce sujet, je puis me convaincre presque aussitôt qu'aucun d'eux ne connaît les maîtres paysagistes, les grands peintres de genre et les évocateurs

d'histoire de la peinture belge contemporaine, je veux dire par là de la belle génération d'artistes flamands et wallons qui honorèrent la Belgique par des œuvres remarquables de 1830 à 1880.

A vrai dire, il faut bien reconnaître que le Musée Moderne de Bruxelles, fondé en 1817, demeura longtemps sans aucun intérêt. On y vit, au-delà du règne de Léopold I<sup>er</sup>, des peintres déplaisants et sans valeur originale comme Louis



54 *Arcade du Cinquantenaire* (Cliché Delooul)



52 *Palais du Roi* (Cliché Delooul)



54 *Le Parc* (Cliché Delooul)





Le Palais de Laeken (Cliché Deloeul)

Gallait, J. de Cauwer, Nicaise de Keyzer, Verboeckhoven et quantité d'autres artistes académiques dont les affligeantes tartines ont heureusement disparu et qui eurent, plusieurs années durant, pour successeurs des sortes de photographes insipides comme ce Jan Verhas dont la *Revue des Ecoles* (vers 1880), devant S. M. Léopold II, fait encore la joie de tous les bons bourgeois flamands stupéfiés par cette énorme procession de fillettes endimanchées devant leur souverain barbu.

Pendant longtemps, le *Musée Moderne* de Bruxelles fut digne du discrédit dont il est encore injustement l'objet. Depuis quinze ans environ, il mérite d'être signalé à l'attention des amoureux de grande et noble peinture et on y rencontre des artistes de la génération de 1840

qui ont laissé des œuvres considérables dont la renommée, hélas ! n'a pas dépassé un groupe d'amateurs des plus restreint. Les vieilles croûtes qui affligeaient la vue des délicats, il y a quinze ou vingt ans, ont été soigneusement mises au rancart et l'on peut voir enfin actuellement en grande majorité sur les murs des nombreuses salles de ce musée des toiles d'une grande intensité de vie et d'une prodigieuse habileté d'exécution.

Je suis bien assuré que les noms d'Henri de Braekeleer, d'Hippolyte Boulenger, de Théodore Baron, de Louis Artan, d'Edouard Agnéesens, de Joseph Stevens, d'Alfred Verwée, d'Eugène Smits et même du baron Henri Leys, sans parler de Charles de Groux, sont pour la plupart notoirement inconnus du grand public français et même d'une assez considérable partie du public belge. Cependant ce furent des maîtres admirables qui chaque jour grandissent à nos yeux et dont la Belgique peut et doit se montrer fière.

Henri de Braekeleer, pour commencer par lui, fut un continuateur et un révélateur des vieux maîtres flamands et hollandais épris de belle lumière épanchée dans de placides intérieurs. On connaît fort peu l'art traditionnel flamand du XIX<sup>e</sup> siècle si l'on n'a pas fait connaissance avec cet extraordinaire coloriste soit au *Musée Moderne* de Bruxelles, soit au grand *Musée d'Anvers*. A Bruxelles, de Braekeleer est largement représenté. On y trouve de lui l'intérieur de la

*Maison Hydraulique* à Anvers qui est comme un poème de chatoyantes couleurs radieusement nacrées, *L'Echope* qui l'apparente si directement à Van der Mer, de Delf, *L'Homme à la fenêtre*, *Conte de la Mi-Carême* et *La Fileuse*, œuvres puissantes et reposantes à la fois, sans parler de cette extraordinaire toile, la plus connue, intitulée *Le Géographe* et qui est considérée, peut-être à tort, comme le chef-d'œuvre de Braekeleer.

Ce Braekeleer fut d'ailleurs méconnu toute sa vie, et mourut indigent. Je demandais certains renseignements à son sujet à mon vieil ami, le maître statuaire Constantin Meunier, quelques mois avant sa mort, car le vieux sculpteur septuagénaire avait connu tous les artistes de son temps. « Ce pauvre Braekeleer, me dit Constantin Meunier, ne fut jamais vraiment connu des amateurs, ni apprécié par les critiques à sa juste valeur, sauf par Baudelaire. Il passa toute la première partie de sa vie, qui fut relativement courte (car il disparut avant la cinquantaine), à mourir en quelque sorte de faim. Il vendait ses admirables toiles à peine cent ou deux cents francs, lorsqu'il parvenait à trouver preneur, ce qui était plutôt difficile. Certains marchands, flairant en lui le véritable grand maître qu'il était en réalité, lui achetaient pour quelques louis presque toutes ses productions ; cependant, l'artiste végé-

tail. Il vivait solitaire entre ses deux sœurs, uniquement occupé de son art. Vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, découragé, à demi vaincu, il tomba dans une étrange prostration qui confinait à la folie. Il vécut à la campagne, ou peut-être fut-il interné dans un asile, je ne sais plus au juste. On le crut mort, fou ou disparu pour toujours. Les spéculateurs commencèrent alors à sortir les toiles qu'ils avaient accumulées dans un but de spéculation et en firent monter sans trop de peine hâtivement les prix. Ses œuvres commençaient à

se vendre à un prix moyen de plusieurs milliers de francs lorsque le peintre sortit de sa retraite mystérieuse et silencieusement reprit conscience de la vie intellectuelle et sociale de Bruxelles. Il s'essaya aussitôt à reprendre ses pinceaux. Mais, amère ironie ! — continuait Constantin Meunier, —



Le Square et l'Église du Grand Sablon (Cliché G. H.)



L'Avenue Louise (Cliché Stengel et Markest)





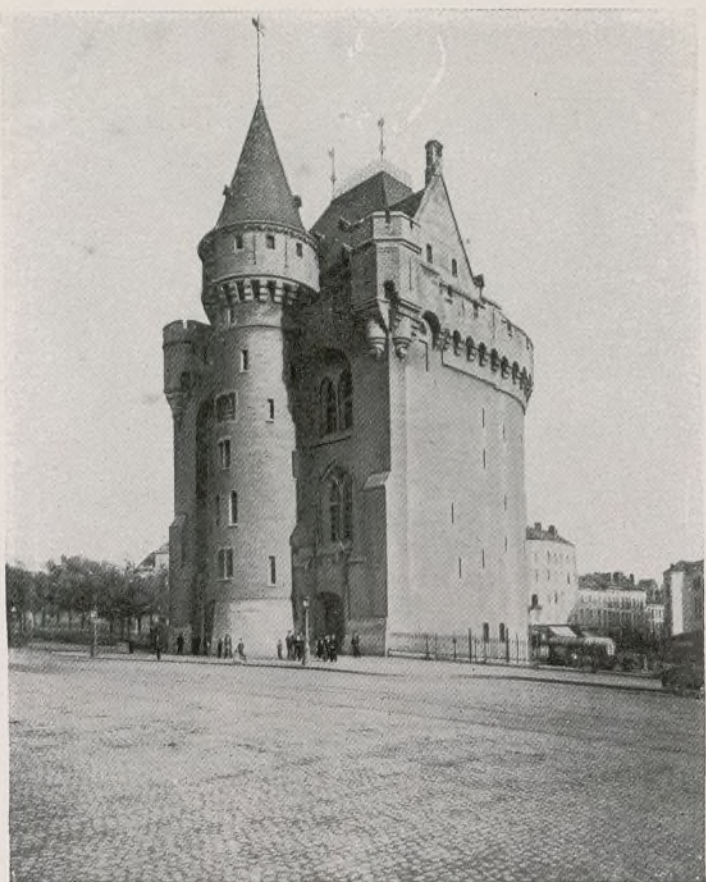
LE PÈLERINAGE DE SAINT-GUIDON, A ANDERLECHT

Par CHARLES DE GROUX. — Musée Moderne de Bruxelles









58 La Porte de Hal (Cliché N. D.)

dans une absolue indigence, réduit pour ainsi dire aux expédients, voyait s'enrichir, avec le produit d'un travail qui lui avait été si ingrat, tous les affreux marchands qui l'avaient exploité. C'était à pleurer de détresse. »

Le cher vieux Constantin Meunier qui, lui aussi, avait connu les heures des pires misères, songeait peut-être en me parlant ainsi à son œuvre propre si longtemps méconnue et si médiocrement lucrative lors de ses débuts tardifs.

Théodore Baron est un autre peintre wallon qui mourut vers 1904 à Namur et qui, une partie de sa vie, peignit avec ivresse et acharnement les bords de la Meuse et les roches de ses rives ardues et fières. Sinon il s'attardait à l'étude des grandes dunes blondes qui avoisinent les plages de la mer du Nord. Les dunes surtout furent ses motifs préférés. Il excella à en rendre les colorations fauves, les mélancolies grises et à mettre en valeur synthétique leur douce harmonie veloutée. Les peintures de dunes de Baron sont des tableaux d'une véritable puissance, d'une profonde et austère poésie et on peut croire que jamais aucun peintre n'exprima avec des accents aussi larges et nobles ces grands et souples vallonnements de sables flaves, couverts d'étranges végétations vertes et décorés de chardons bleus qui épousent si bellement les colorations ambiantes et la désolation de ce sol désertique que peuplent seuls certains pilliers d'épaves.

Louis Artan fut également un peintre de la mer du Nord d'une grande puissance de coloration et qui exprima fort noblement et avec sobriété l'aridité des grèves des Flandres occidentales et les lourds temps de pluie sur les flots glauques et orageux. Artan, qui fut un ami de Félicien Rops, mourut fou, peut-être alcoolique, de la même façon que le jeune Agnéessens, décédé en 1885, après avoir laissé des portraits d'une grande vigueur de touche et d'une poésie exquise, dont plusieurs se trouvent au Musée Moderne.

Joseph Stevens, peintre animalier incomparable, et aussi sportsman et dandy bruxellois, compagnon de Baudelaire, ne chercha jamais la célébrité. Ses tableaux représentent assez généralement des marchés belges ou des sujets de genre dédiés à l'étude humoristique de la race canine. Il y fit montre d'un talent savoureux et vraiment exceptionnel et qui

la force géniale qu'il possédait, bien que plus puissante que jamais, ne lui servit de rien. Les amateurs et critiques déclaraient imbécilement ses dernières toiles inférieures à leurs aînées. Brackeleer ne pouvait plus les vendre même au prix qu'il en retirait naguère. Il constatait l'agio qui se faisait sur son œuvre passée et le pauvre homme

n'offre aucun point de comparaison avec n'importe quel artiste contemporain. Il se présente en effet comme une sorte d'Abel de la fraternité artistique. Il fut l'innocente victime de la renommée de son frère, l'admirable artiste Alfred Stevens, qui, plus habile à se faire valoir, vint de bonne heure à Paris et y acquit une grande célébrité, attirant toute l'attention vers lui si bien que Joseph Stevens demeura dans l'ombre et, contre toute justice, ne recueillit qu'une infime petite gloire locale. Il méritait mieux et nous aimerions à le voir consacré par une solide monographie qui pourrait mettre en relief ses rares dons de peintre original si supérieur à l'illustre animalier anglais sir Edwin-Henry Landseer et à tant d'autres artistes contemporains dévoués au même genre.

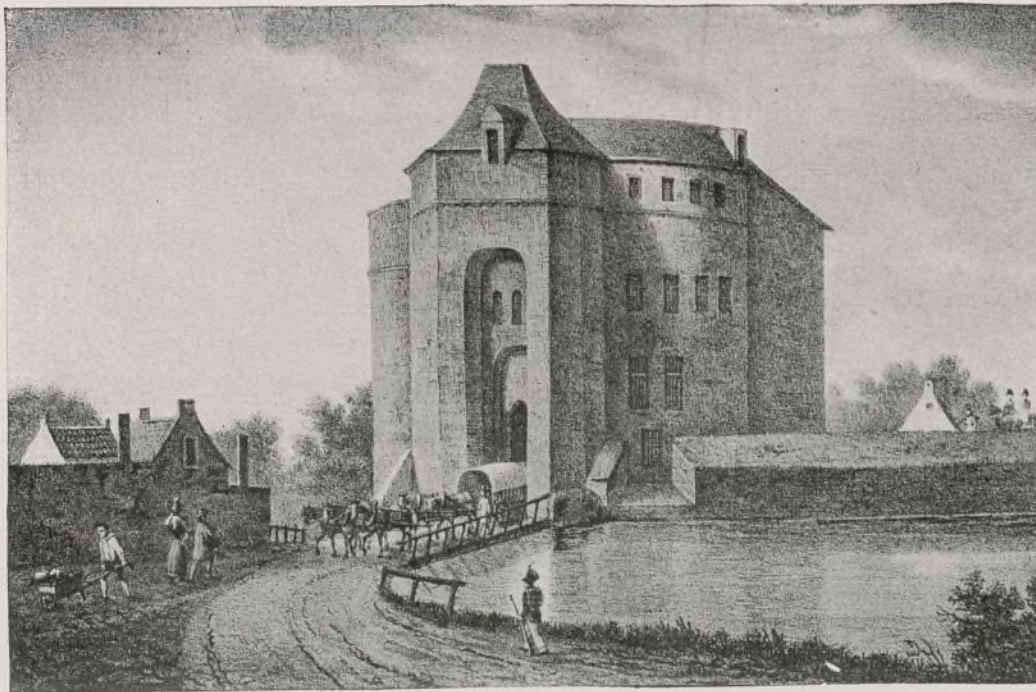
J'arrive à Hippolyte Boulenger qui possède au Musée de Bruxelles, entre autres paysages d'une facture comparable à nos premiers maîtres de l'école de Barbizon, *Matinée d'Automne*, *l'Avenue de Charmes à Tervueren* et une *Vue de Dinan* qui est un chef-d'œuvre de rendu poétique et qui montre la jolie ville comme assoupie dans une boucle de la Meuse dont les eaux transparentes sont indiciblement poétisées par le pinceau de l'artiste. Hippolyte Boulenger mériterait cependant de compter beaucoup d'autres toiles maîtresses au Musée de Bruxelles. Il y a quelques années une exposition particulière des œuvres de ce maître, faite dans une des salles de ce même musée, nous révéla l'incroyable variété et la puis-

sante vigueur du talent de cet artiste mort à 37 ans et qui posséda une maîtrise de paysagiste dont on ne saurait trop vanter l'ampleur, la vigoureuse notation et la fougue admirable de coloriste.

Un autre paysagiste, Alfred Verwée, que je connus et aimai pour sa belle nature d'artiste simple et sincère, est solidement représenté au musée par ses pâturages et ses vaches exécutés d'une pâte si fermement réaliste. On retrouve bien en lui le Flamand dont l'œil aime à fixer les grandes prairies des plaines aux lointains horizons d'ar-

bres, de canaux et de collines. Toutefois, celui-ci n'aura pas eu à se plaindre. Sans être excessivement apprécié du grand public franco-belge, ses compatriotes ne lui ménagèrent pas les récompenses et, lorsqu'il mourut, il y a quinze à seize ans, d'équitables honneurs lui furent rendus et un modeste buste fut érigé à sa mémoire, sur une petite place du village balnéaire de Knock, qu'il fréquentait chaque année. Ce beau pays de dunes qu'il affectionnait s'étend par delà la frontière hollandaise jusqu'aux rives de l'Escaut.

Constantin Meunier, qui commença par faire de la peinture avant de s'attaquer, vers la quarantaine passée, à cette noble matière plastique qui lui assurera une place au premier rang des maîtres statuaires contemporains, possède au Musée Moderne de Bruxelles une grande toile

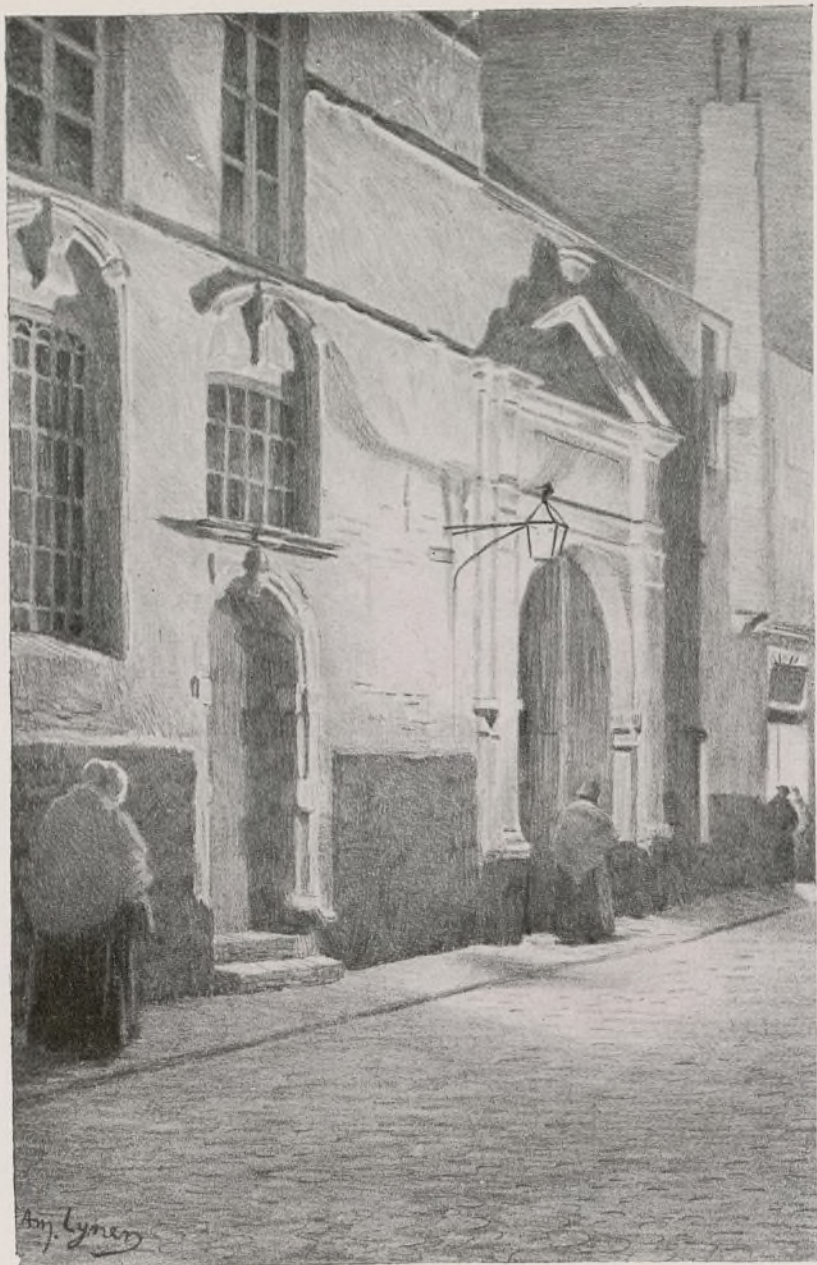


59 La Porte de Hal avant sa restauration  
(D'après une lithographie du Cabinet des Estampes)



60 TYPES DE BRUXELLES  
Femme de la rue Haute  
(Croquis inédit de Am. Lynen)





61 COINS DE BRUXELLES. *La rue des Ursulines*  
(D'après une lithographie de M. Amédée Lynen)

*La Manufacture de tabac à Séville* qui n'est pas sans valeur de mouvement et de couleur. Ce même Musée Moderne compte également des œuvres intéressantes de notre vieil ami disparu, le cher Félicien Rops. *L'Attrapade, Parisine* attestent de la verve, de la sé-

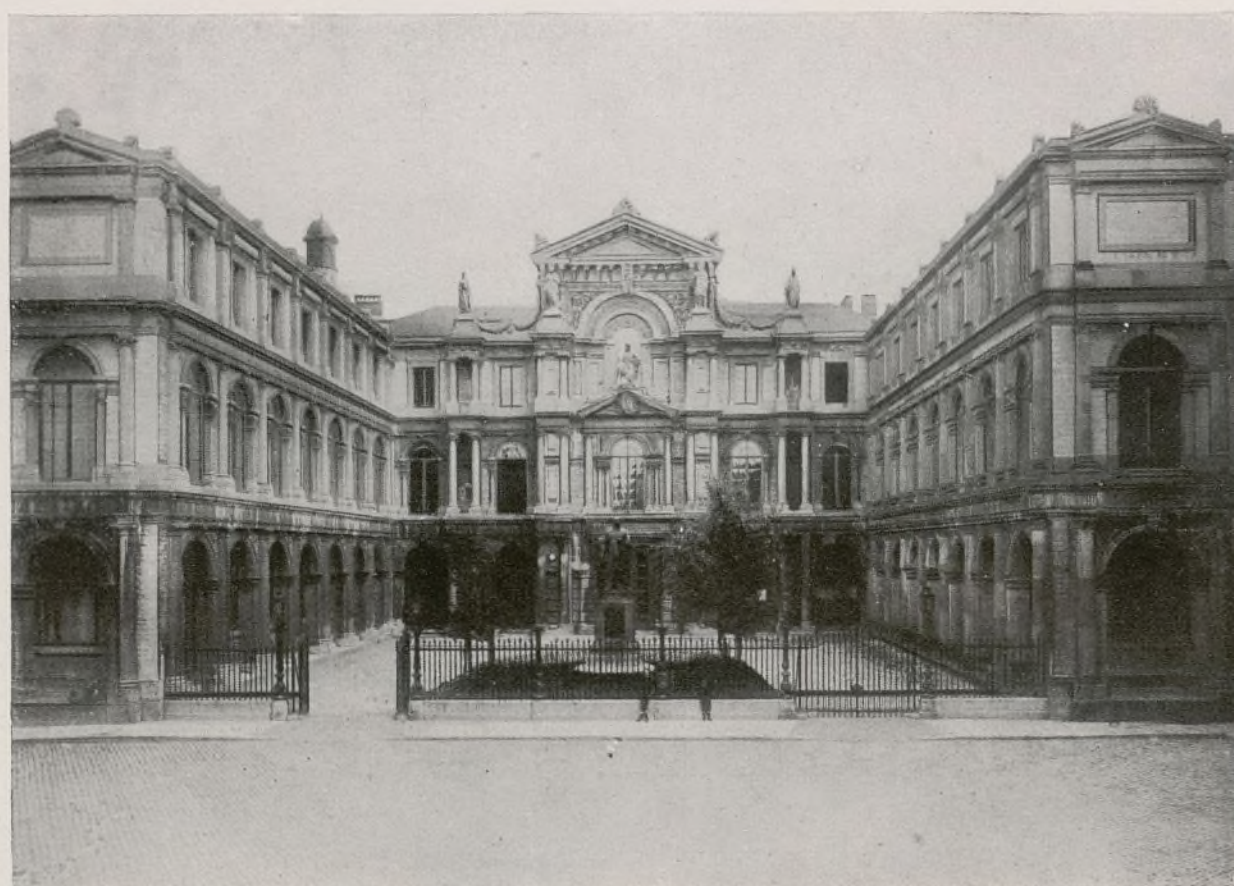
derne de Bruxelles, celles de Charles de Groux sont peut-être nos préférées. Chose étrange, le fils de Charles, Henri de Groux, peintre exubérant et qui exerça longtemps son art en France avec une impétuosité toujours intéressante mais avec un dessin trop souvent insuffisant, est



64 TYPES DE BRUXELLES. *Bouquineurs au Palais du Midi* (D'après une lithographie de M. Amédée Lynen)

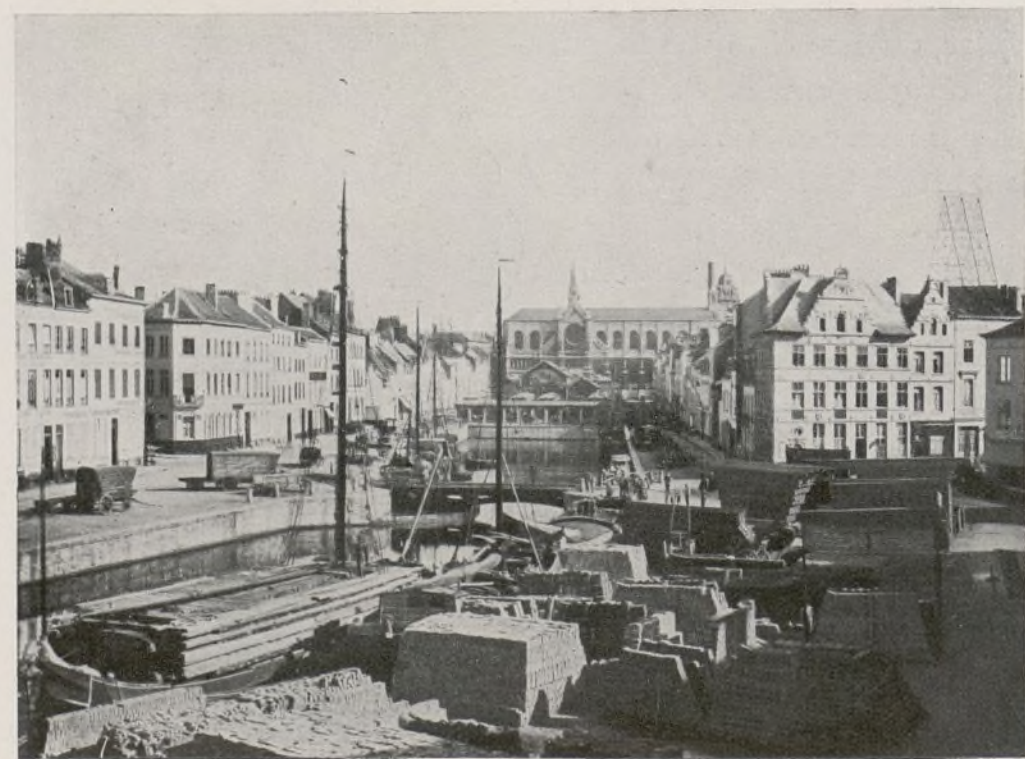
duction et de la puissance de traduction de toutes les expressions de la femme qui caractérisaient ce peintre des sataniques, d'origine Namuroise et qui, bien que biographié maintes et maintes fois, reste encore mystérieux, car aucun de ses biographes ne sut exprimer la psychique véritable de ce puissant créateur et de ce délicieux fantaisiste.

Je voudrais également pouvoir affirmer que parmi tant d'artistes de talent ou de génie dont on retrouve les œuvres au Musée Mo-

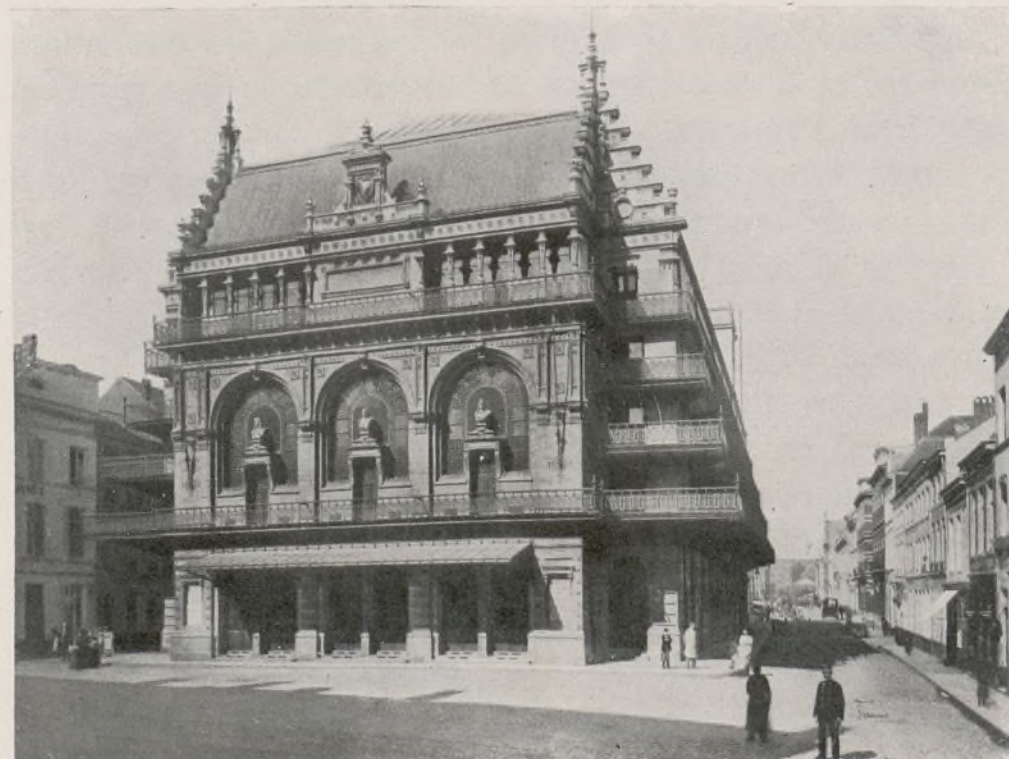


62 *L'Université libre* (Cliché Stengel et Markest)

infiniment mieux connu parmi nous que son père. Quel homme cependant que ce Charles de Groux, peintre de genre qui rappelle tour à tour nos Millet, Delacroix, Decamps, Rosa Bonheur et Daumier! Son *Enterrement*, son *Pèlerinage de Saint-Guidon*, son *Ivrogne*, son *Départ du Conscrit* nous apparaissent comme des œuvres hors ligne sur lesquelles il nous serait agréable d'écrire une étude analytique consciencieuse et enthousiaste. Et quelles admirables



63 *Le Canal de Villebroeck* (Cliché N. D.)



65 *Le Théâtre flamand* (Cliché N. D.)





COINS DE BRUXELLES. *La Rue du Poivre*  
(D'après une lithographie de M. Amédée Lynen)

toiles de batailles, d'histoire et de paysans, on retrouve dans les collections privées de Belgique sous cette signature trop peu appréciée encore de ses compatriotes.

Le baron Henry Leys tient une grande place à part dans la peinture historique belge. Cet illustre peintre anversois dont l'œuvre magistrale et complexe est si supérieure aux petits tableautins de notre Meissonier, et qui, sans aucun doute, survivra à ce nain à barbe fluviale, vaniteux et écrasé d'honneurs, mais déjà en discrédit, le baron Leys, disons-nous, possède, au Musée Moderne, des toiles qu'il faut voir et admirer pour la belle conscience et la durable matière de leur exécution.

A côté de Verwée, Louis Dubois est un coloriste à la façon de Courbet et un peintre abondant, truculent et sensuel. Parmi les derniers venus du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, il faut signaler Evenepoël, un vrai Flamand, mort jeune, ayant laissé des œuvres qui suffisent à assurer sa mémoire; Heymans, Emile Claus, Donnay, Laermans, Rassenfosse, remarquable disciple de Rops, puis le peintre d'extraordinaires marines des Flandres, A. Marcette, et aussi le délicieux aquarelliste Henri Cassiers dont les visions de Zélande et de Hollande ont un charme et une séduction incomparables.

Les peintres flamands d'aujourd'hui de vrai talent sont nombreux qui montrent un goût dominant pour la belle atmosphère du pays natal et pour les monuments des vieilles cités gothiques du Nord. Nous devons, parmi les jeunes les plus admirables et qui, tout à l'exercice de leur art, demeurent silencieux et sans arrivisme, attirer l'attention sur le paysagiste Bernier, sur Georges Buysse, sur Fernand Knopff, sur Léon Frédéric, sur Merckaert et ses paysages urbains, ses canaux, ses coins de quais, sur Henri Thomas, Vierin, Villaert et sur Victor Gilsoul et ses luxuriants paysages romantiques. Nous admirons surtout Alfred Delaunois, qui, épris des béguinages, des vieilles basiliques et couvents de Louvain, des cloîtres abandonnés, donne à ses toiles une mélancolie parfois austère. On dégage de ses délicates aquarelles une poésie de pittoresque, une atmosphère de mysticité, d'apaisement et

de calme beauté qui sont d'une grande intensité d'art.

Ces notes sur le Musée Moderne n'ont d'autre prétention que d'être écrites en marge des guides officiels et officiels et de signaler des artistes qui ne sont pas toujours consacrés par les brochures des agences Cook et les livrets de Baedeker.

## VII

**LES RUES DE BRUXELLES** Les rues, avenues, boulevards, constituent l'artériographie d'une cité. Les ruelles et sentes sont les vaisseaux capillaires; les égouts, les conduits excréteurs; les carrefours, les points radiaux; les impasses et culs-de-sac, les anévrismes du système phlébologique. Au point de vue angéiographique, Bruxelles est une ville prodigieusement intéressante. Ses ramifications, ses artères recurrentes, ses vaisseaux rorifères et lymphatiques, ses satellites, ses valvules sont fort curieux à étudier sur une carte bien lisible ou sur un plan en relief. On pourrait dire que sa physiologie est originale et qu'elle présente un aspect de constitution presque exceptionnel, car, tandis que son centre demeurerait intact avec ses rues sinueuses et courtes, ses vieilles places et son ancien Parc aux trois allées en éventail convergeant au bassin, le quartier Léopold, celui du Centenaire et les anciens faubourgs environnants prenaient des physionomies de damiers avec les rues tracées à angles droits, à l'exemple des villes des Etats-Unis.

Les rues du Bruxelles-central n'ont pas seulement conservé leurs courbes, leurs déformations voulues dans les montées ardues, leur physionomie flamande, mais aussi elles n'ont rien perdu du pittoresque charmant de leurs primitives dénominations. Il n'est pas une ville au monde, fût-ce Venise, qui présente un nombre aussi considérable de rues aux noms plus simples et évoquant autant de souvenirs de corporations, de négoce, d'usages, de jeux, de cérémonies, de marchés et surtout de comestibles.

Il y a les rues *des Cerises, du Céleri, des Choux, des Herbes potagères, des Harengs; Chair et pain; du Houblon, de la Carotte, du Persil, du Seigle, de l'Artichaut, du Marché aux Poulets; les rues au Beurre, des Bouchers, des Denrées, des Goujons, du Laurier, de la Moutarde, du Potage, des*



67 TYPES DE BRUXELLES. *Laitiers et marchands d'œufs* (Cliché L. L.)



*Marchés au Fromage, aux Porcs, aux Poissons.* D'autre part, ce sont des évocations moyenâgeuses : les rues *Nuit et Jour*, *de la Putterie*, *Notre-Dame-du-Sommeil*, *de l'Obéissance*, *Montagne des Aveugles*, *du Béguinage*, les rues et impasses *des Quatre fils Aymon*, *des Six jeunes hommes*, *Sentier de la farine*, *Sentier du manoir*, *rues des Sept compagnons*, *des Trois têtes*, *des Visitandines*, enfin celles *de l'Empereur*, *Fossé aux loups*, *des Douze apôtres*, *du Coin trouvé*, *du Coin perdu*, *du Berger*, *du Rentier*, etc.

Nous citons au hasard des noms qui nous viennent en mémoire. Mais, comme tout cela est romantico-flamand, agréable à rencontrer sur sa route et vraiment aimable et archaïque ! Les rues que ces noms désignent répondent parfois à merveille à la couleur locale qu'elles évoquent. Elles sont souvent étranges, bordées de menues maisons, aux boutiques anciennes, aux enseignes vieillottes et plaisantes, et c'est plaisir d'avoir à les parcourir en flâneur et d'en examiner tous les détails d'architecture et les transformations successives. Beaucoup de négoces s'y rencontrent qui sont inconnus chez nous, tout au moins en magasins ouverts, les « marchands de cercueils », par exemple. A première vue, il y a répugnance bien naturelle à aller examiner les choix offerts de dernières redingotes, comme disent les loustics. Mais on y prend assez vite un intérêt macabre et un peu blagueur à observer tout ce qui se confectionne de luxueux, de confortable, de pratique et de varié dans le genre. Il y a là des boîtes de palissandre, d'ébène, de fonte avec des décorations de cuivre ciselé, de nickel ou de fer qui ne sont pas sans analogie avec celles des poêles mobiles. Les intérieurs de ces boîtes définitives sont capitonnés, satinés. Les parois du couvercle au-dessous desquelles doit se trouver la tête du défunt sont vitrées ; il y a des appareils d'appel, des cloches d'alarme pour le cas où la mort serait fictive et où l'entermé se réveillerait de sa léthargie. Baudelaire, lorsqu'il était à Bruxelles, aimait à s'attarder devant ces fabricants de fournitures pour expéditions *ad patres*.

Les marchands d'antiquités, de dinanderies ou cuivrieres, de pains d'épices et de pains à la grecque, d'escabèches ou poissons sous gelées, etc., constituent également par leur physionomie des spécialités bruxelloises. Il faut aller les voir

à droite de Sainte-Gudule dans les ruelles montueuses qui se dirigent vers la place Royale, au delà de la rue des Paroissiens et de la rue du Gentilhomme.

Beaucoup de ces pittoresques voies bruxelloises ont des légendes historiques ou anecdotiques. Elles formeraient un recueil qui n'a pas encore été publié. Ainsi telle petite rue étroite à l'extrême et qui se nomme *Rue d'Une Personne*, et qui fait communiquer la rue du Marché aux Herbes et la rue des Bouchers. Dans cette ruelle qui rappelle certaines sentes de Venise et qui, en certaines parties, n'a pas un mètre de largeur, le prince de Ligne aurait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fait le pari de passer avec une voiture à trois chevaux. Le pari tenu, le Prince l'aurait gagné en conduisant à travers ce terrible et sombre couloir trois maigres chevaux mis en flèche et attelés à un char de sa confection muni de ressorts, qui se rétrécissait comme un accordéon au point que les roues se joignaient dans les parties les plus exigües. Cette *Rue d'Une Personne* est à parcourir. Elle est fort ancienne et des historiens du vieux Bruxelles nous diraient peut-être le rôle qu'elle joua aux heures où le duc d'Albe présidait aux massacres de l'ancienne boucherie voisine mise en scène dans *Patrie* de Victorien Sardou.

Souhaitons que les municipalités qui se succéderont à Bruxelles ne changent point les noms délicieux des rues de la jolie cité pour les remplacer par d'autres noms plus modernes. Rien ne vaut la couleur locale et historique des anciennes dénominations des artères d'une vieille ville. Elles sont simples, primitives, imagées, évocatrices de tout un passé ainsi que des mœurs et coutumes d'un peuple. — Bruxelles défigurerait sa séduisante expression flamande en prétendant moderniser les noms pittoresques de ses rues qui demeurent comme des enseignes de ses goûts et de ses appétits sensuels.

OCTAVE UZANNE

*La plupart des illustrations de ce numéro qui sont relatives au « Vieux Bruxelles » ont été extraites d'un remarquable ouvrage de M. Léon Van Neck édité par M. Oscar Lamberty : Le Vieux Bruxelles illustré. Les types et coins de Bruxelles si curieux, de M. Amédée Lynen, sont empruntés à l'œuvre de cet excellent artiste bruxellois, éditée par M. H. Lamertin sous ce titre : Bruxelles en douze lithographies.*



68 *Manneken-Pis* (Cliché L. L.)





Inauguration solennelle de l'Exposition de Bruxelles, le 23 avril 1910, par LL. MM. le Roi et la Reine des Belges, entourés des Ministres et des Membres du Comité exécutif

## L'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles

Aux charmes si attirants de la capitale belge, s'ajoutent, cette année, les attraits innombrables d'une Exposition universelle et internationale, — d'une Exposition dont le souvenir restera comme celui de la plus importante et de la plus belle que l'on ait jamais vue en Belgique. Une monographie de Bruxelles, publiée à un tel moment, appelle donc comme un complément obligatoire la description de ce quartier improvisé, de cette jolie cité éphémère où, parmi les rumeurs et les éclats d'une fête continue, une imposante manifestation de travail et d'art étale et multiplie ses merveilles.

La portée des Expositions universelles organisées en Belgique a toujours été considérable, comme leur succès. Et cela est dû à la fois à l'attrait que cet heureux pays exerce sur les touristes du monde entier, et à l'admirable tact avec lequel on sait équilibrer, là-bas, les divers caractères, si souvent opposés, de ces grands tournois internationaux, où le labeur et le plaisir, l'étude et les divertissements, le plaisant et le sévère doivent partout voisiner sans se nuire.

L'Exposition de Bruxelles, mieux encore que celles qui l'ont précédée, unit l'intérêt d'une grande manifestation artistique, industrielle et commerciale à l'attrait d'une fête animée, pittoresque et prolongée. Avant de la décrire il convient de rendre hommage à ses organisateurs, car, comme on l'a fort justement écrit, la partie la plus laborieuse d'une telle œuvre est celle qu'on ne voit pas : c'est la préparation.

### LA GENESE DE L'EXPOSITION

L'idée première de l'Exposition présente revient au regretté bourgmestre de Bruxelles, M. Emile de Mot, décédé l'an dernier. Lors du banquet final de l'Exposition de 1897, aux destinées de laquelle il avait brillamment présidé, M. de Mot eut, en effet, l'heureuse inspiration de convier les industriels et les représentants des puissances à une nouvelle Exposition qui, dans sa pensée, devait avoir lieu en 1905, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance. Lorsque le moment vint de

repandre ce projet, des difficultés se présentèrent qui en retardèrent la réalisation ; mais l'idée avait de chauds partisans, qui surent convaincre les tièdes.

D'ailleurs, dès l'origine, tous les membres de la Famille Royale manifestèrent l'intérêt qu'ils portaient à cette œuvre patriotique, en s'associant aux efforts des promoteurs et des organisateurs. Ceux-ci avaient vu avec joie le feu roi Léopold II en accepter le haut patronage, et le prince héritier, depuis Albert I<sup>er</sup>, la présidence d'honneur.

L'Exposition a été entreprise par une Société anonyme.

Cette Société est administrée par un Conseil d'administration, lequel a délégué tous ses pouvoirs à un Comité exécutif composé de dix membres pris dans son sein.

Le Comité exécutif est présidé, depuis la mort de M. Emile de Mot, par M. le baron Janssen, directeur de la Société Générale de Belgique, administrateur et directeur général de la puissante Compagnie des Tramways Bruxellois, président de l'Union Internationale de Chemins de fer d'intérêt local et de Tramways. Le baron Janssen était, entre tous, l'homme qui convenait aux fonctions si absorbantes, si complexes, si délicates aussi, de président d'une Exposition Universelle. Travailleur infatigable, ingénieur et homme d'affaires au coup d'œil prompt et net, possesseur d'une belle fortune dont il sait faire usage avec tact et libéralité, orateur éloquent et finement lettré, gentleman accompli et collectionneur d'art au goût très sûr, le baron Janssen évolue au milieu des difficultés et des devoirs de sa charge avec une distinction, une aisance, une science des hommes et des choses qui en font l'enfant gâté des Souverains et l'idole de ses collaborateurs. Ainsi que le disait dernièrement, aux applaudissements de tous, le ministre de l'Industrie et du Travail : le Président du Comité exécutif s'est affirmé dans l'exercice de ses fonctions comme un grand citoyen, un homme de tout premier plan. Ce n'est point là seulement l'avis des Belges ; c'est l'opinion de tous les étrangers que groupe à Bruxelles l'Exposition Internationale.

Les directeurs-généraux, — c'est-à-dire les deux chevilles ouvrières de l'Exposition de Bruxelles, — sont MM. Eugène Keym et le comte Adrien van der Burch, devenus moralement aussi inséparables dans l'esprit public que l'étaient phy-



Vue d'une partie de la Façade principale





M. le Baron JANSSEN  
Président du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles

siquement les deux frères siamois. Durant plus de trois ans, assis face à face (quand ils trouvaient le temps de s'asseoir !) dans un cabinet de travail assailli par des visiteurs et des courriers du monde entier, ils ont fraternellement, laborieusement, triomphalement édifié jour par jour, avec un zèle incandescent et un désintéressement intégral, le prodigieux ensemble de palais et de jardins qui fait aujourd'hui l'admiration des visiteurs. M. Eugène Keym apportait à cette tâche une expérience consommée d'administrateur et d'organisateur ; le jeune comte van der Burch revenait, lui, de l'Exposition de Milan, tout chargé de décorations et de lauriers, et les fonctions de commissaire général du gouvernement belge, qu'il avait exercées là-bas avec un succès retentissant, le préparaient excellemment aux nouveaux devoirs qui lui incombait.

Sans qu'un nuage s'élevât jamais entre eux, ces deux hommes ont supporté le poids d'un labeur inimaginable, mais ils ont aussi dépassé les plus ambitieuses espérances que l'on fondait sur leur mérite. Il n'est que juste qu'ils soient aujourd'hui à l'honneur et aux applaudissements.

L'architecte en chef de l'Exposition est M. Ernest Acker, auteur — notamment — de la majes-

tueuse façade principale. Le *Figaro Illustré* dans de précédentes chroniques, a dit tout le talent et toute la valeur de cet éminent artiste. — L'ingénieur en chef est M. Alfred Masion. Le service mécanique et électrique est dirigé par M. de Loneux, le service de la manutention par M. Hamaide.

Le Gouvernement est représenté auprès de l'Exposition par un Commissaire général, M. le duc d'Ursel, et un Commissaire général adjoint, M. Gody, chargés d'assurer les rapports du Comité exécutif avec les autorités gouvernementales et avec les commissaires généraux ou délégués des nations étrangères qui participent à l'Exposition.

Chacune des sections étrangères est représentée par un Commissaire général ou par un Délégué spécialement chargé de l'organisation de la participation de son pays à l'Exposition.

La Section belge est organisée par le Commissaire général du Gouvernement belge.

La Société avait été fondée en avril 1906. Les travaux de terrassement commencèrent le 2 décembre 1907. Le 21 septembre 1908, fut montée la première ferme de la galerie des machines.

On sait enfin que l'Exposition de Bruxelles a été solennellement ouverte le 23 avril dernier par Leurs Majestés le roi Albert I<sup>er</sup> et la reine Elisabeth, entourés des ministres, des membres du Comité et des représentants de toutes les puissances.

#### A TRAVERS PALAIS ET GALERIES

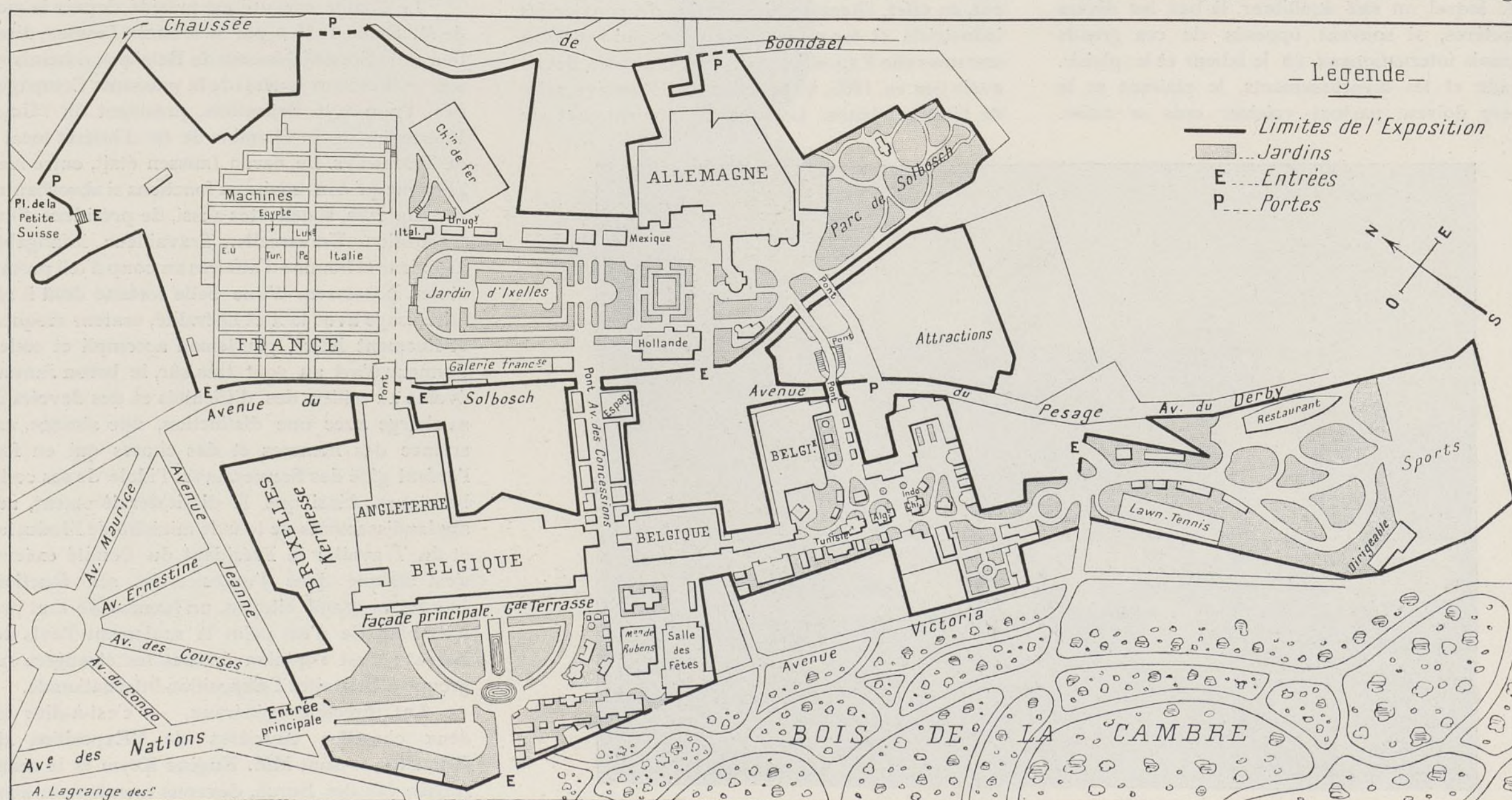
L'Exposition de Bruxelles est remarquablement partagée sous le rapport de la situation. A défaut de vastes horizons, on lui a trouvé un cadre exquis, dont le pittoresque et la douceur ne vont pas sans majesté ; à cette vaste plaine du Solbosch, dont pour la circonstance le sol entier a été modifié et pourvu d'accidents ingénieux, les grands arbres du bois de la Cambre forment un fond de décor splendide et reposant. Et les 90 hectares dont on disposait là, d'un seul tenant, ont permis de grouper harmonieusement toutes les parties de la *world's fair*, d'en faire réellement un ensemble, qualité qui a manqué à tant d'Expositions, et non des moindres. De plus, les grandes voies qui mènent à l'Exposition sont parmi les plus belles de Bruxelles ; ce sont les belles et calmes avenues plantées de grands arbres et bordées de riches habitations particulières que les Bruxellois et les étrangers empruntent de préférence en temps ordinaire pour leurs promenades à l'écart du grand mouvement de la ville.



M. HUBERT, Ministre de l'Industrie et du Travail  
Président du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles

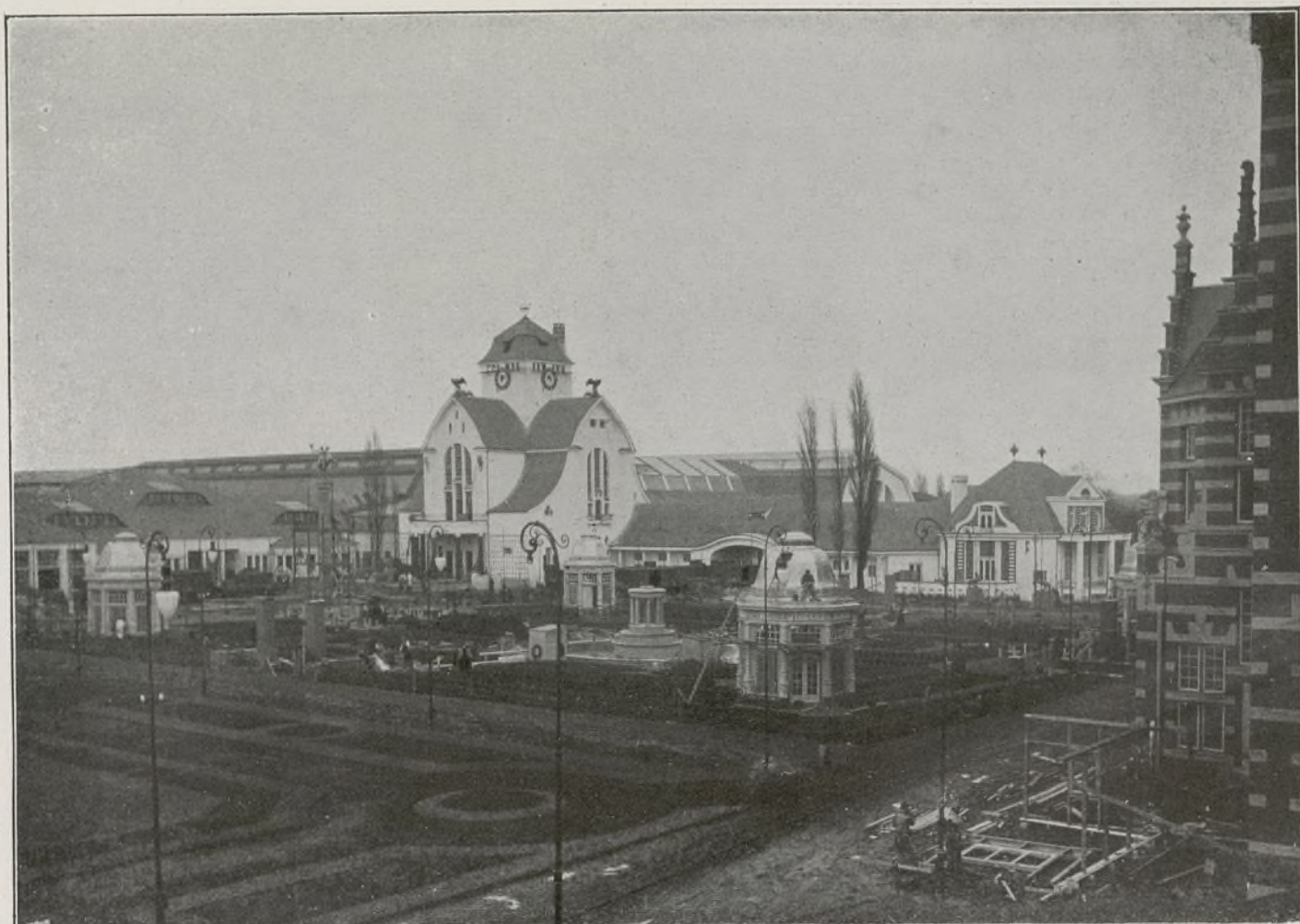
Il y a, dans chacun de ces détails, un élément de succès, un élément de séduction qui plaide déjà en faveur de l'Exposition. Et quand, arrivé à l'extrémité de l'avenue Louise, on aperçoit, blottie dans son décor de verdure, et déroulant en gai panorama la théorie de ses constructions pavoisées, la jolie cité jaillie du sol en quelques mois, on est immédiatement conquis par son aspect à la fois classique et imprévu, harmonieux et pittoresque, paisible et tumultueux. L'éminent architecte en chef a su ne pas proscrire la nature du vaste champ d'action qui lui était dévolu. Il s'est contenté de lui apporter son œuvre, avec beaucoup de tact et juste assez de hardiesse, aux endroits où il le fallait ; et la nature a accueilli l'œuvre, maternellement.

Sitôt franchie l'entrée monumentale, et laissant à gauche les constructions pittoresques de *Bruxelles-Kermesse*, dont nous reparlerons tout à l'heure, on s'élève par des avenues en pente douce jusqu'à la spacieuse terrasse que domine la façade principale. Celle-ci, de style sobre et classique, fait face au bois de la Cambre. Elle se développe sur une longueur totale de 260 mètres, et chacun de ses angles est occupé par un pavillon de 35<sup>m</sup> 60 de largeur.



Plan de l'Exposition de Bruxelles





La Section allemande

Le développement total des façades est de 570 mètres, dont 350 décorés en staff et 220 de treillages principalement du côté des jardins.

Un portique de 8 mètres de longueur relie les deux vestibules qu'indiquent les pavillons d'angle, vestibules qui ont chacun 500 mètres carrés de surface.

Tout de suite, au delà de la façade, on entre dans la Section belge, aménagée dans les meilleures conditions de goût et de méthode.

On traverse ensuite la Section anglaise, luxueuse, monumentale et riante avec son velum azuré. Un escalier suivi d'un pont, jeté sur l'avenue de Solbosch, dont on ne soupçonne guère la présence, conduit aux halls des industries diverses.

C'est d'abord la France, puis l'Italie, et les compartiments persan, danois, autrichien, suisse, américain, d'où l'on gagne la monumentale galerie des machines, et, de là, celle des chemins de fer, fort importante aussi.

Entre les palais principaux, et en contre-bas, s'étendent d'immenses et magnifiques jardins égayés de statues, de fontaines monumentales, de jets d'eau. Autour s'élèvent les pavillons des nations étrangères et de leurs colonies.

Le groupe le plus important, après la section française, est celui de l'Allemagne, qui comprend douze constructions. Chacun de ces bâtiments a son style propre et est d'une architecture technique en rapport avec les produits qu'il abrite.

Sur une longueur de près de cinq cents mètres s'alignent les halls allemands. Leur profondeur est d'environ une centaine de mètres.

Nous voici d'abord dans le hall des chemins de fer. Détail curieux : ce hall est construit entièrement en bois.

Le hall des grandes machines, très remarquable, est entièrement en fer.

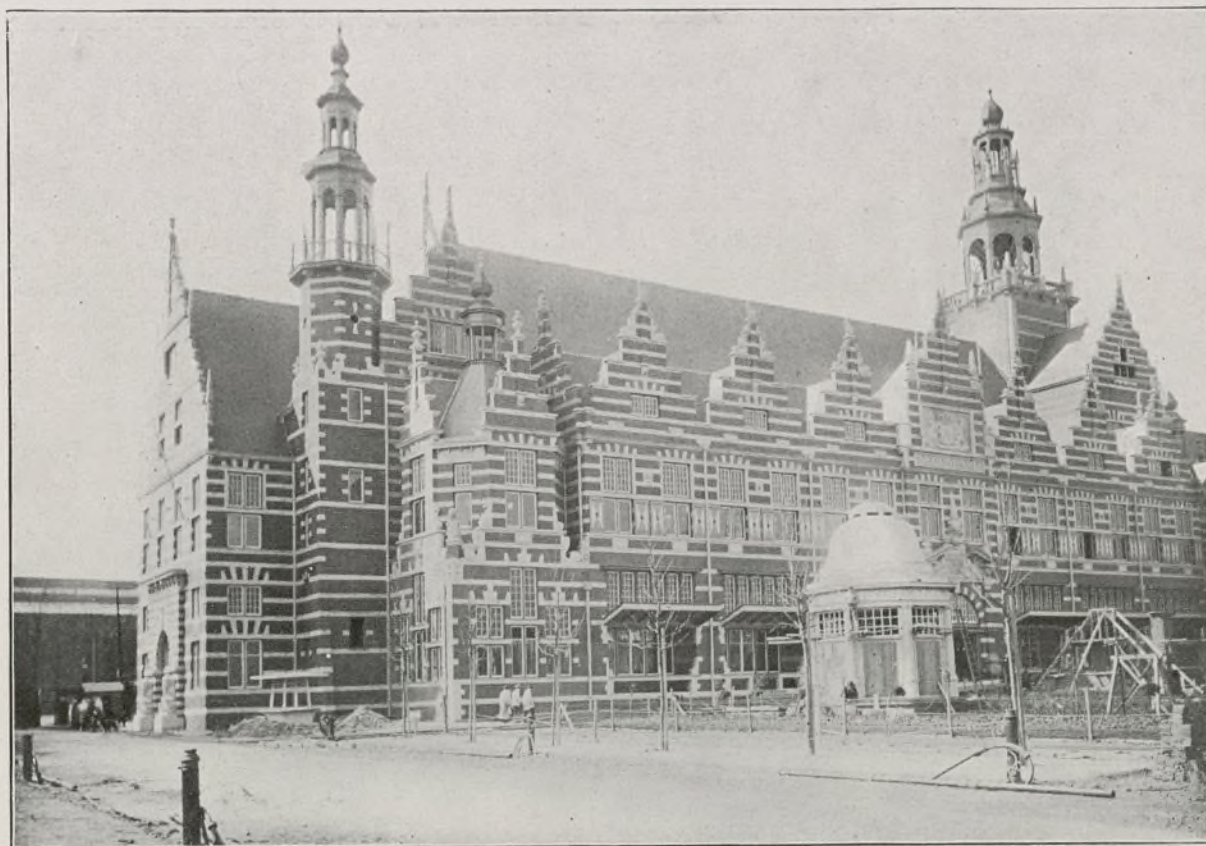
Il en est de même du hall des machines motrices, où sont placées les machines génératrices d'électricité.

Le hall de l'industrie, tout voisin, comprend trois nefs, comme le grand hall des machines. On y voit fonctionner, dans leurs moindres détails, toutes les grandes industries allemandes. On y fabrique le papier. On y tisse le lin et la laine. On y assiste aux principales phases de la fabrication des armes.

L'architecte du pavillon italien s'est inspiré des constructions italiennes de 1300 à 1400, c'est-à-dire de la Renaissance. Il a emprunté avec tact aux édifices les plus remarquables de l'Italie des motifs architecturaux connus entre les plus célèbres.

voit dans les chartreuses italiennes du quattrocento.

Au milieu du jardin se trouve le chef-d'œuvre de la sculpture italienne : le *David*, de Michel



Le Pavillon néerlandais

Ange, qui orne une des salles de l'Académie des Beaux-Arts de Florence.

A l'intérieur du pavillon, presque complètement occupé par un salon de réception, il y a une

exposition ethnographique. Chaque soir par les soins du Comité italien, le public peut librement assister dans le pavillon à de nombreuses séries de projections cinématographiques représentant les paysages de l'Italie ainsi que ses industries en action, les chefs-d'œuvre de son art, ses monuments.



Galleries de la Section britannique

A la gauche du pavillon monte un vaste escalier, qui rappelle celui du Bargello de Florence et certaines constructions analogues de Viterbe. Cet escalier se profile en demi-arc sur un portique inférieur terminé par une fontaine et formant l'arrière-plan d'un jardin, comme on en

La façade du pavillon est formée de deux loges superposées, à cinq arcades ; de l'arcade centrale s'avance un balcon (*arengario*) sur lequel sera jeté un damas blanc et or aux armes d'Italie, à la mode du moyen âge, tenant lieu de hampe et drapeau.

Pour le pavillon néerlandais, on a choisi le style de la période florissante de l'architecture néerlandaise, c'est-à-dire la Renaissance néerlandaise de la fin du XVI<sup>e</sup> et du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle ; c'est donc le style dans lequel sont construits : le bel Hôtel de Ville de La Haye, celui de Naarden, le magnifique abattoir de Haarlem. Avec son abondance de sculpture ornementale aux portes d'entrée et aux tourelles, cartouches, têtes de lions, armes, vases ; avec ses flèches et ses tours, ce pavillon rappellera au visiteur les anciennes villes de la Hollande.

Le pavillon espagnol reproduit des salles de l'Alhambra de Grenade avec la cour des Lions. Le gouvernement y expose des trésors : tapisseries, tableaux, armures, antiquités, bijoux, etc.

Toutes les parties de staff ont été moulées à Grenade ; elles sont d'une exécution admirable.

Un crochet ramène dans le voisinage des Palais principaux, le long d'une belle avenue où s'alignent majestueusement les pavillons des grandes cités belges : Bruxelles, Gand, Anvers, Liège. Le pavillon de la ville d'Anvers reproduit, très fidèlement, assure-t-on, la maison du célèbre peintre Rubens : on s'y rendra en pèlerinage.

Une autre partie où la foule se porte avec intérêt est le groupe colonial, où la France occupe une place prépondérante avec ses pavillons de l'Algérie, de la Tunisie, de Madagascar, etc.

La participation du Canada, celle de l'Indo-Chine sont fort importantes.

On y remarquera un groupe de douze indigènes des Indes néerlandaises, formant un *pendoppo*, où ils exercent six des industries locales les plus importantes : le tissage, la broderie, le tressage des nattes, celui des chapeaux, la sculpture sur bois et la ciselure des métaux.

Dans la même esplanade se trouve le pavillon de l'agriculture et de l'horticulture françaises et du génie civil.

De la plaine des colonies, en pousant plus loin, on parvient, après quelques minutes, au terrain des sports, où se disputeront, pendant toute la durée de l'Exposition, des matches de football, de cricket, de tennis, et où auront lieu des fêtes fédérales de gymnastique, les grandes épreuves cyclistes, etc.





Comte Adrien van der Burch

M. Eugène Keym

Les directeurs généraux de l'Exposition de Bruxelles 1910

C'est de ce côté aussi que doivent avoir leur port d'attache les dirigeables qui prendront part aux épreuves organisées par le Comité de l'Exposition.

### LES PARTICIPATIONS ÉTRANGÈRES

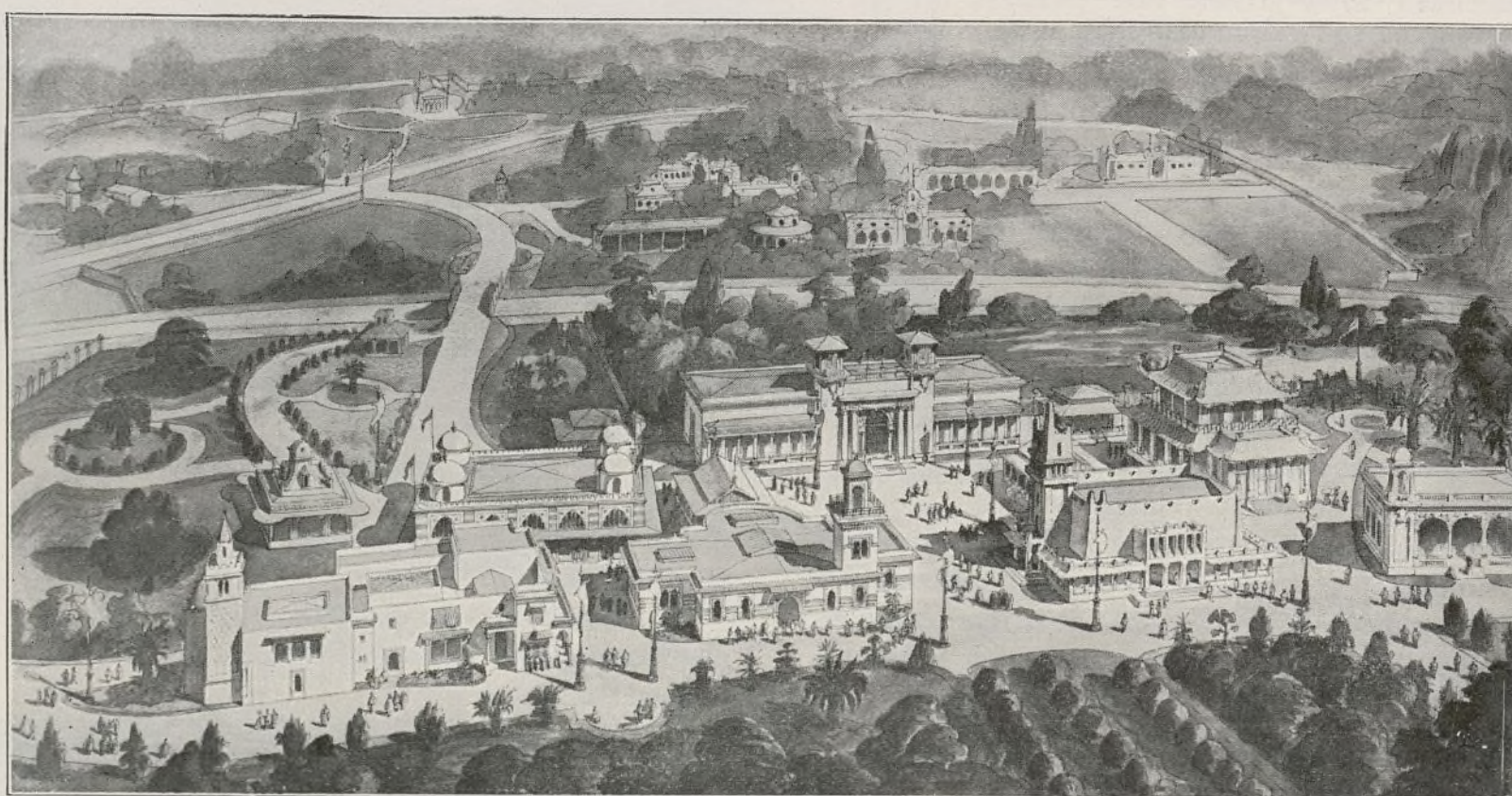
Mais avant de parler des fêtes nombreuses et brillantes dont l'Exposition va être le prétexte et le théâtre, indiquons, à titre documentaire, la place occupée dans les diverses Sections par chacune des puissances qui participent officiellement à cette belle manifestation de progrès :

Pays étrangers représentés officiellement	Hall de l'Industrie	Hall des Machines	Galerie des Chemins de fer	Pavillons dans les Jardins
Allemagne . . . . .	18.250 »	5.500	3.150	1.000 »
Angleterre . . . . .	14.850 »	5.958	»	»
Brésil . . . . .	»	»	»	1.282.50
Canada . . . . .	»	»	»	»
Chine . . . . .	»	»	»	»
Danemark . . . . .	937.50	»	»	»
Equateur . . . . .	»	»	»	»
Espagne . . . . .	»	»	»	1.600 »
Etats-Unis d'Amérique . . . . .	»	»	»	»
France . . . . .	29.560 »	1.907	1.500	6.000 »
Colonies Françaises . . . . .	»	»	»	10.000 »
Guatemala . . . . .	»	»	»	»
Grand-duché de Luxembourg . . . . .	506.25	»	»	»
Haiti . . . . .	»	»	»	»
Hollande et Indes Néerlandaises . . . . .	»	1.740	»	2.975 »
Italie . . . . .	8.200 »	1.370	942	650 »
Empire ottoman . . . . .	2.225 »	»	»	»
Pérou . . . . .	500 »	»	»	»
Perse . . . . .	1.093.75	»	»	»
Principauté de Monaco . . . . .	»	»	»	600 »
Nicaragua . . . . .	500 »	»	»	»
République Dominicaine . . . . .	337.50	»	»	»
République de l'Uruguay . . . . .	»	»	»	480 »
Suisse . . . . .	810 »	517	»	»



Entrée du groupe colonial français

En dehors des participations officielles des pays dont nous venons de donner la nomenclature, les industries des États-Unis d'Amérique, de l'Autriche et du Japon seront représentées par des collectivités dues à l'initiative privée.



Tunisie

Madagascar  
Commissariat des Colonies

Algérie

Palais des Colonies

Presse coloniale

Indo-Chine

Afrique occidentale

Colonies diverses

Les Colonies françaises

Et maintenant que nous en avons fini avec le côté sérieux, terminons par les attractions et les fêtes de toutes sortes que le public des Expositions veut constamment plus hardies et plus belles, afin de trouver, dans ses heures de repos et de détente, des émerveillements égaux à ceux que lui procure le spectacle des progrès incessants de l'industrie, de la science, de la colonisation, etc.

### LES ATTRACTIONS

#### ET LES FÊTES

Les jardins de l'Exposition seront brillamment illuminés tous les soirs, et de grands feux d'artifice, dépassant en splendeur, en richesse et en éclat toutes les fêtes de ce genre vues jusqu'à ce jour, seront tirés à de courts intervalles.

La reconstitution de quartiers du « Vieux-Bruxelles », aujourd'hui disparus, attirera les visiteurs par la reproduction archéologique de ses vieilles maisons, de ses rues pleines de mouvement et de gaieté.

Ceux qui organisèrent, en 1897, le quartier de Bruxelles-Kermesse, qui a laissé tant de souvenirs vivaces encore dans la population et parmi les étrangers qui y vécurent des heures joyeuses, se trouvent encore actuellement à la tête de cette entreprise. C'est assurer, dès à présent, un succès brillant à cette partie de l'Exposition réservée aux amusements.

Les perfectionnements sont multiples. D'abord, le quartier est plus grand, ou du moins, il a l'air plus grand, tant il y a de ruelles, de places, de venelles tortueuses. Il y a même une rivière, la Senne, qui serpente dans les rues, passe sous les maisons, fait mille tours et détours. Ensuite, on a varié davantage le type des maisons. Enfin, on a joint à cette évocation des fêtes d'autrefois une plaine des jeux où l'on trouve les divertissements les plus modernes, une sorte de Luna-Park où se rencontrent toutes les fantaisies les plus américaines.

Le plan de Bruxelles-Attractions, dû à M. Barbier, complété et terminé par M. F. Van Ophem, est des mieux conçus.

Il y a deux entrées : l'une, à gauche de la façade de l'Exposition, est constituée par un arc de triomphe, exécuté d'après un dessin de Rubens ; elle est majestueuse, somptueuse et solennelle. L'autre, qui se trouve immédiatement à l'entrée des jardins, du côté de l'avenue Emile De Mot, est peut-être plus pittoresque, plus amusante encore. De ce côté, Bruxelles-Kermesse, enclos de murailles garnies

d'échauguettes, a l'air d'une vieille ville fortifiée, accrochée au flanc d'une colline et dominée par la gracieuse silhouette du restaurant du *Chien Vert*, logé dans un délicieux château Louis XIII, dont les terrasses dominent les jardins de l'Exposition, face au Bois. L'on y dinera dans le cadre le plus poétique du monde.

A l'intérieur, l'impression est celle d'un joyeux dimanche bruxellois d'il y a cent ans. Des maisons de toutes les époques se coudoient fraternellement, comme de bonnes personnes d'âge différent, mais qui ont pris l'habitude de vivre ensemble : maisons de pierre grise, maisons de briques rouges, maisons de crépit blanc, rose ou jaune, comme on en voit dans nos vieilles villes flamandes. Et voici que, s'ouvrant à côté d'une de ces demeures à tourelles que l'on appelle invariablement en Flandre *het casteeltje*, — le petit château, — apparaissent les colonnes du marché.

Ce marché, avec ses galeries couvertes, est une



petite merveille d'architecture fantaisiste. Ce n'est la reproduction d'aucune place célèbre, et l'architecte n'a nullement cherché à faire œuvre d'archéologue : il s'est laissé aller à sa fantaisie de décorateur ingénieux, il s'est vaguement souvenu d'une maison de Bruges, d'une maison d'Ypres, d'un coin du vieux Bruxelles, du Bruxelles disparu, et il a composé quelque chose de charmant, de gai, d'intime, où les petites boutiques des commerçants et des cabaretiers mettront de la vie.

Tout Bruxelles-Kermesse est conçu dans ce ton d'archéologie joviale. C'est dire qu'on y trouvera un reposant contraste avec tout le modernisme d'à-côté.

Ailleurs, les divertissements varient. C'est ainsi qu'une vaste esplanade est entièrement réservée à un groupe d'attractions ultra-modernes, montagnes russes perfectionnées, panoramas, toboggans, tirs électriques, etc.

Des commissions spéciales ont élaboré un programme de fêtes somptueuses, et nous croyons que cet exposé serait incomplet si nous ne publions ci-après le calendrier des fêtes, auquel nous emprunterons dès aujourd'hui les renseignements qui ont trait aux mois de juin et juillet.

En juin, grands concours permanents et internationaux d'Aéronautique.

1 au 4. — Concours de Lawn-Tennis.

2 au 4. — Congrès pour la protection de la Propriété Industrielle.

4. — Premier cortège aux lumières dans l'Exposition.

5. — Congrès de la Ligue Maritime Belge. — Fête du Printemps.



Pavillon de l'Indo-Chine

6. — Congrès de la Ligue Maritime Belge.

10 au 12. — Congrès Végétarien International.

11 au 12. — Concours de Lawn-Tennis.

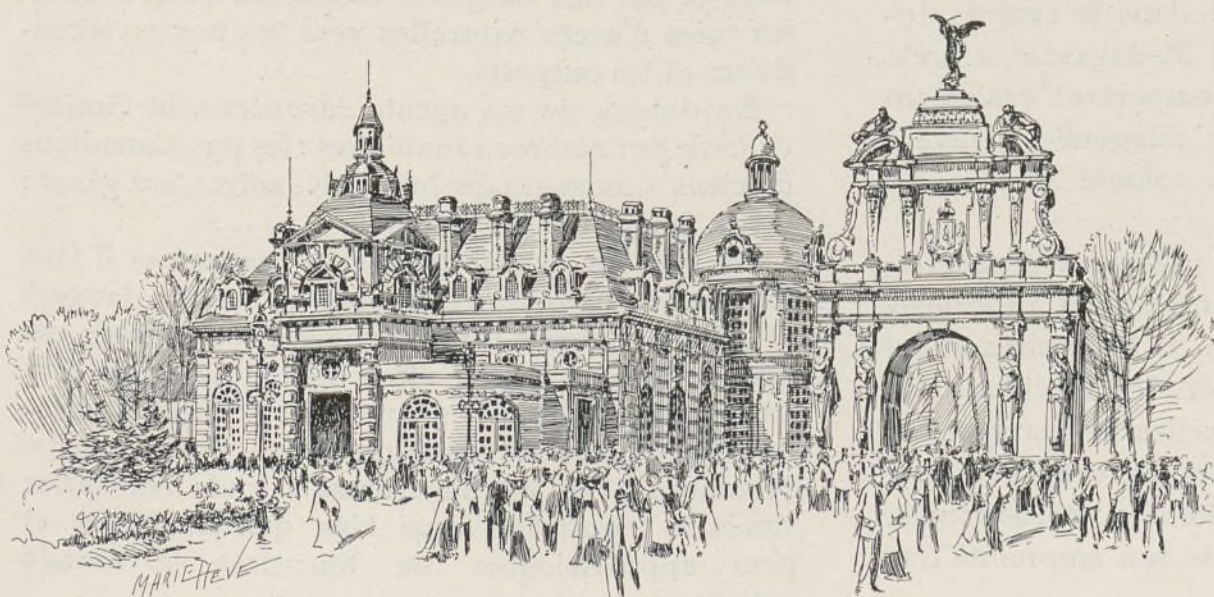
12. — Epreuve d'Escrime.

19. — Epreuves d'Escrime, de Cricket. — Exécution de « l'Oratorio Franciscus », d'Edgar Tinel, par la Société des Concerts Populaires, sous la direction de M. Sylvain Dupuis. — Revue des Ecoles en Ville.

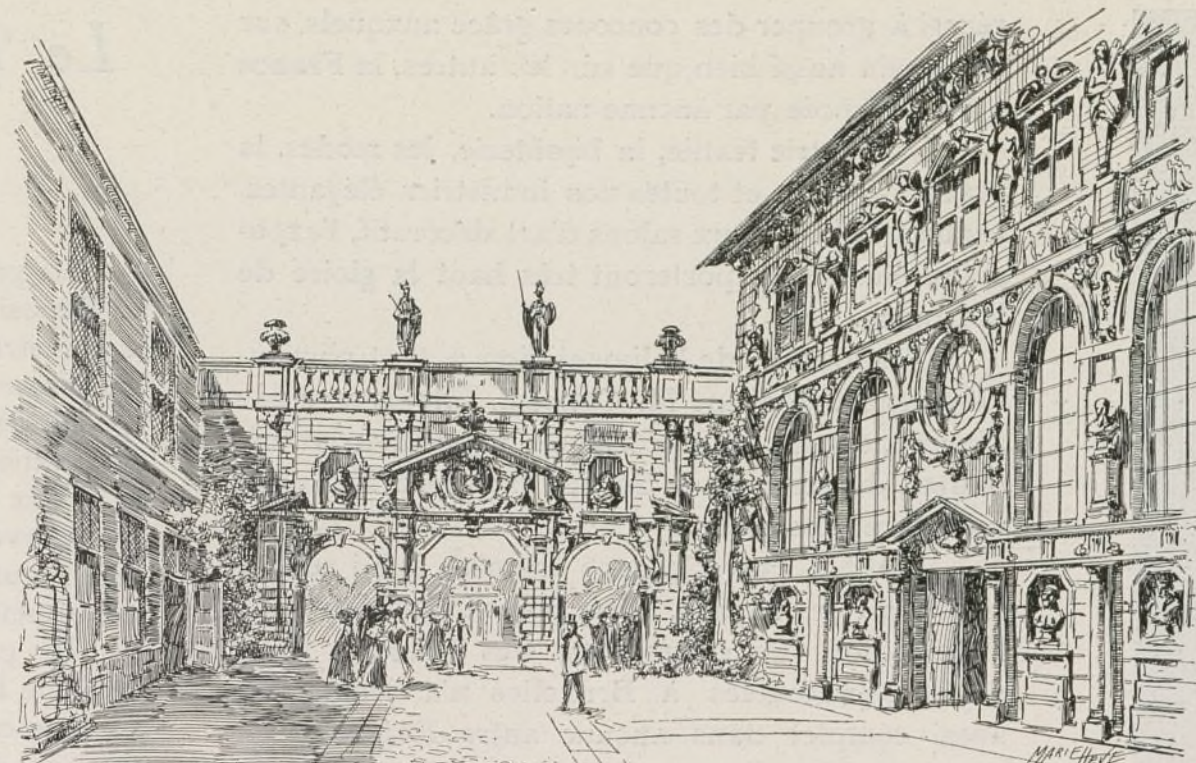
20 au 26. — Epreuve de Cricket.

23. — Bal Costumé d'Enfants (Salle des Fêtes).

25. — Représentation de Gala à la Monnaie, avec



Bruxelles-Kermesse



La Maison de Rubens (Pavillon de la Ville d'Anvers)

le concours de la Troupe de l'Opéra. Ballet Russe.

26. — Concours de Lawn-Tennis. — Concert, chœurs et orchestre, avec le concours et sous la direction de M. Ysaye. — Cortège des Fleurs dans Ixelles.

En juillet, continuation des grands concours permanents et internationaux d'Aéronautique.

2 au 4. — Congrès des Habitations ouvrières.

2 au 6. — Congrès des Secrétaires communaux.

3. — Cortège des Fleurs dans Ixelles.

9. — Grand Concert extraordinaire, avec le concours du Conservatoire de Paris.

10. — Fête Cycliste Militaire. — Cortège des Fleurs d'Ixelles (dans l'Exposition).

17 et 18. — Congrès des Candidats-notaires.

17. — Cortège des Fleurs (dans Ixelles). — Kermesse de Bruxelles.

21. — Premier Concert des auteurs belges. — Cortège aux lumières dans l'Exposition.

22 au 24. — Congrès des Voyageurs de commerce.

23 et 24. — Congrès International de Sauvetage.

23 au 25. — Fêtes et Concours de Gymnastique.

23. — Cortège aux Lumières (en ville). — Fêtes Nationales. — Grand feu d'artifice au Bois de la Cambre.

23 au 27. — Congrès International d'Art Public.

27. — Congrès de la Ligue Internationale des Associations touristes.

28. — Congrès de la Ligue Internationale des Associations touristes. — Des Sciences administratives. — Services d'Incendie. — Deuxième fête enfantine.

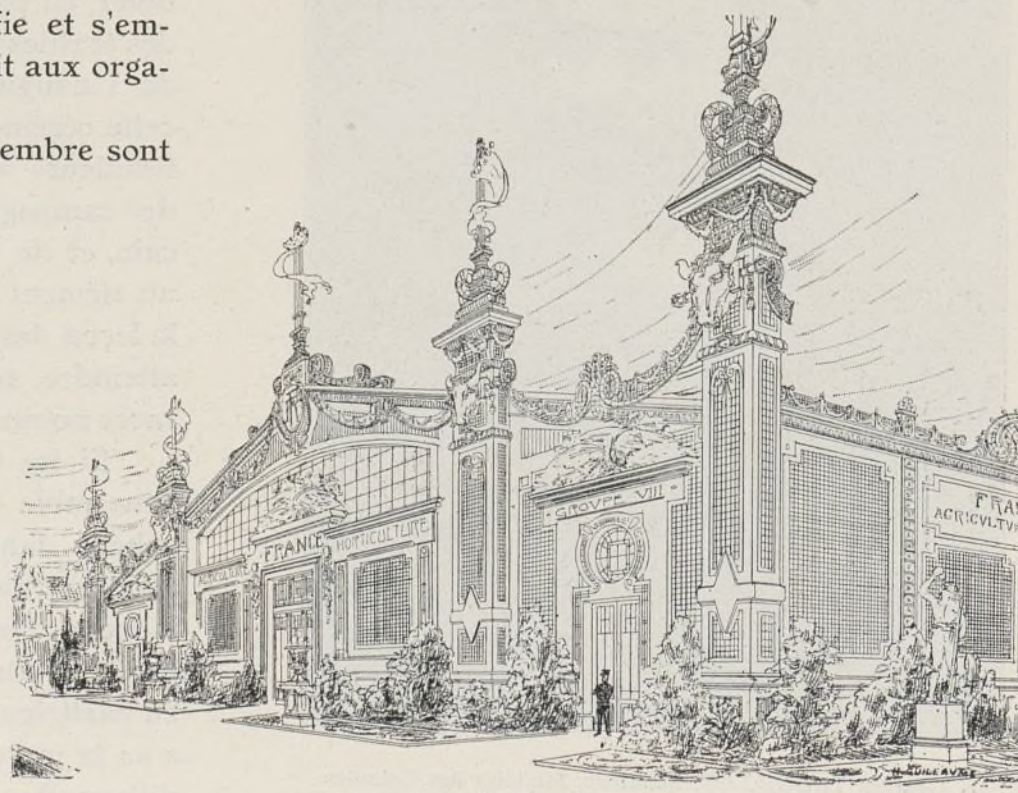
31. — Epreuve Internationale d'Escrime. — Grande fête fédérale internationale de Vélocipédie.

— Congrès de la Ligue internationale des Associations touristes. — Des Sciences administratives. — Concours de Tabacs.

Ce ne sont là, d'ailleurs, que des indications incomplètes; chaque jour apporte de nouveaux éléments à ce programme qui s'amplifie et s'embellit au point de ne laisser plus de répit aux organisateurs de l'Exposition.

Les programmes d'août et de septembre sont

encore plus chargés, plus attrayants peut-être, mais il faut nous borner. Pour aujourd'hui, nous n'avons voulu que montrer au lecteur le chemin de l'Exposition, lui en donner une idée d'ensemble. Nous



Section française. Pavillon de l'Agriculture et de l'Horticulture (Architecte, M. Guillaume)

y reviendrons avec lui, — en suivant la foule.

## LA SECTION FRANÇAISE

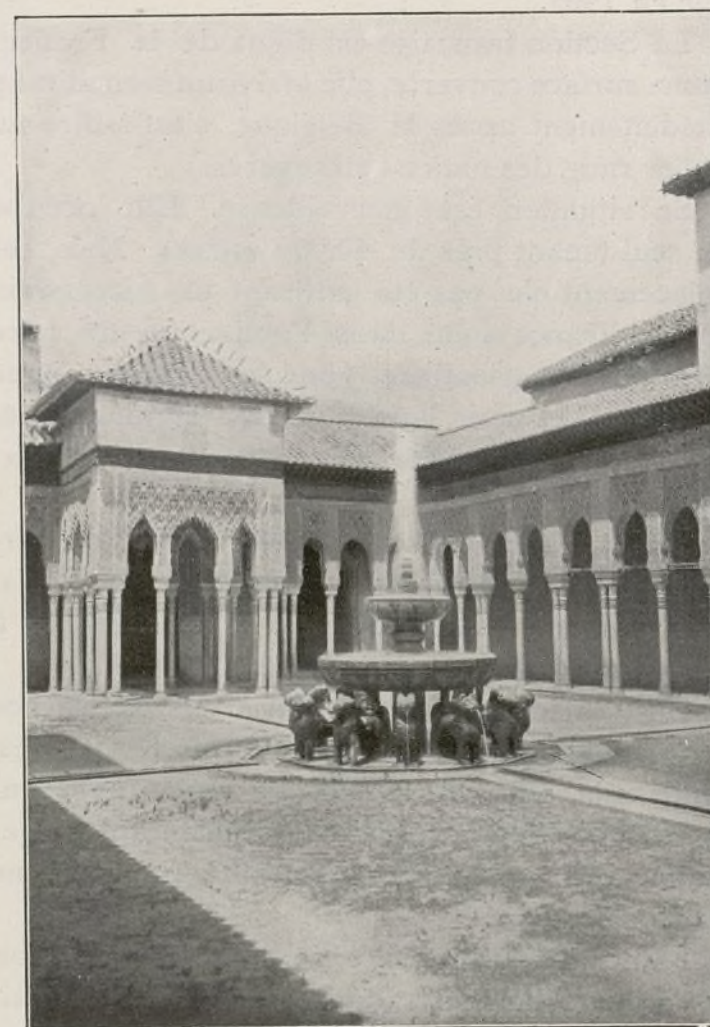
Pour tenir une place honorable parmi les grandes nations à l'Exposition de Bruxelles, la France a eu un véritable effort à faire. Dès le début, les organisateurs avaient vu en effet se dresser devant eux des rivalités imposantes et même inquiétantes.

Pour la première fois, l'Angleterre constituait un comité d'organisation ayant à sa tête le prince de Galles. Le gouvernement anglais apportait à ce comité un concours financier considérable qui permet aujourd'hui à l'exposition anglaise d'occuper une superficie de 30.000 mètres carrés environ.

La Hollande, l'Italie, — qui a obtenu une concession de 20.000 mètres,

— l'Espagne, les États-Unis, le Canada, l'Autriche, la Russie, ... vingt-sept nations, en un mot, avec au premier rang l'Allemagne, furent dès le commencement en face de nous.

L'Allemagne, personne n'en sera étonné, a tenu à monter quelque chose de colossal. Elle a demandé un terrain de 40.000 mètres, sur lequel elle a fait construire par ses architectes un palais monumen-



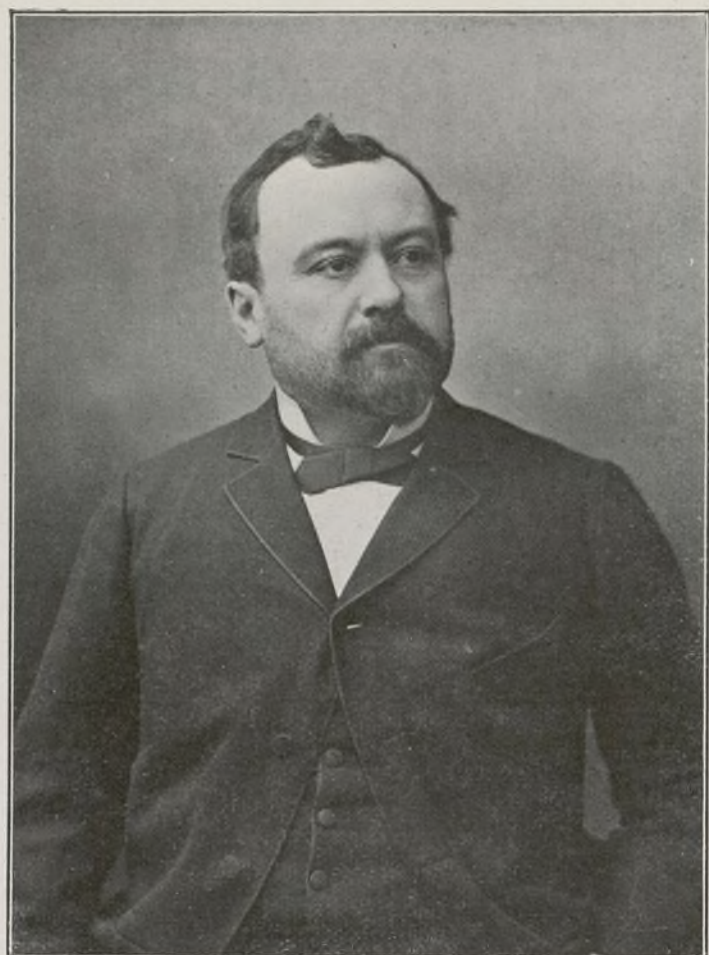
Intérieur du Pavillon espagnol

tal destiné à renfermer toutes les productions allemandes, tout ce qui représente l'action, la puissance de l'empire aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'effort qu'elle a accompli est considérable.

On voit les difficultés qu'avait à craindre la France, avec des ressources relativement modestes.

Le mérite d'en avoir triomphé revient, pour une large part, à notre éminent Commissaire géné-





M. Jean DUPUY, Sénateur, Ministre du Commerce et de l'Industrie  
(Phot. Pirou, boulevard Saint-Germain)

ral, M. Fernand Chapsal, directeur général au ministère de Commerce, qui avait déjà rempli très brillamment les mêmes fonctions à l'Exposition de Liège en 1905.

La Section française est digne de la France. Comme surface couverte, elle arrive au second rang immédiatement après la Belgique, c'est-à-dire au premier rang des nations étrangères.

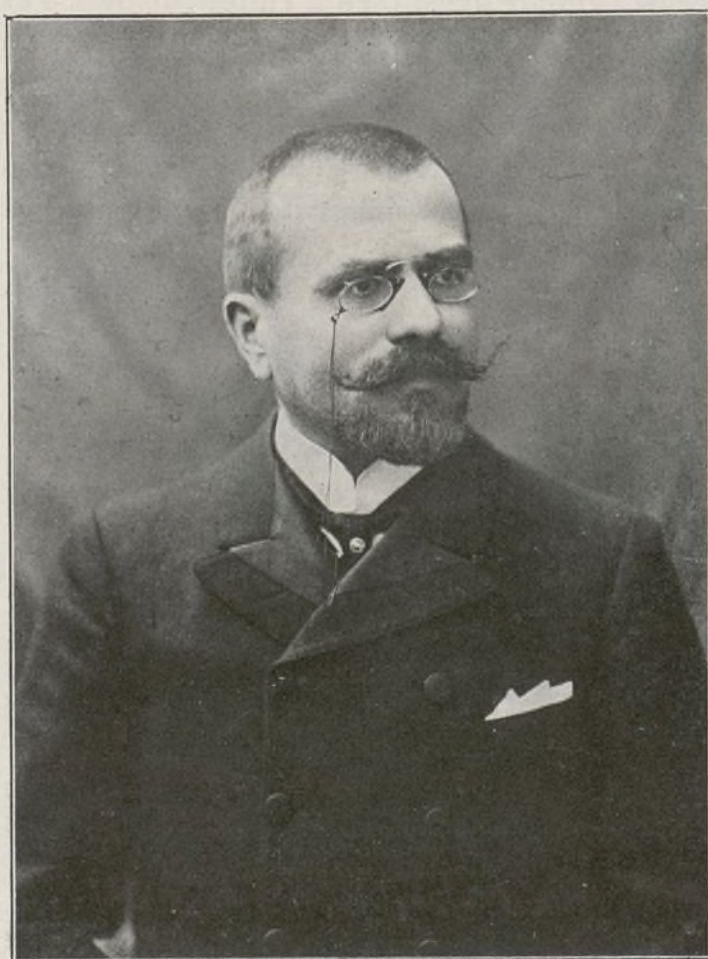
Sa situation est merveilleuse. Elle occupe d'un seul tenant près de 40.000 mètres. Mais cet emplacement n'a pas été suffisant et, successivement, la France a été dans l'obligation de faire édifier pour l'agriculture, pour les colonies, pour l'automobile et pour l'aviation, des pavillons spéciaux, — devenus de véritables attractions de l'Exposition bruxelloise.

Il faut encore y ajouter 20.000 mètres de jardins dessinés et entretenus par la Ville de Paris, et qui ne contribuent pas peu à la beauté et à l'agrément du panorama de l'Exposition.

On a placé la Ville de Paris en tête de nos galeries. L'alimentation, ayant vue sur les jardins, lui fait suite, avec, en arrière, le restaurant français. L'Exposition possédant un restaurant belge, un allemand, un italien, la cuisine française ne pouvait s'abstenir.

La portion industrielle de notre participation sera universellement admirée, on n'en saurait douter. Elle est imposante par son importance, par sa signification; et elle est magistralement aménagée.

Dans la partie métallurgique, M. Chapsal a



M. Georges TROUILLOT, Sénateur, Ministre des Colonies  
(Phot. Pirou, boulevard Saint-Germain)

réussi à grouper des concours grâce auxquels, sur ce terrain aussi bien que sur les autres, la France n'est distancée par aucune nation.

L'industrie textile, la bijouterie, les modes, la grande couture et toutes nos industries élégantes, les bronzes, les deux salons d'art décoratif, l'exposition électrique, porteront très haut la gloire de la France.

L'exposition de l'alimentation a tout particulièrement préoccupé M. Chapsal. Elle ne sera pas séparée, comme dans certaines expositions précédentes, du reste de la Section française. Elle aura une place d'honneur.

Quant à notre groupe colonial, à lui seul, il mériterait le voyage. C'est une Exposition dans l'Exposition. Le groupement des Colonies françaises représentées à Bruxelles n'a jamais été aussi complet dans aucune autre Exposition à l'étranger. En effet, en dehors de l'Algérie et de la Tunisie qui ont des délégués et une exposition indépendante, l'Afrique Occidentale, l'Indo-Chine, Madagascar, ont chacune des pavillons spéciaux; les colonies de la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane, la Martinique, la Côte française des Somalis sont groupées, comme on le voit sur une des photographies reproduites plus



M. Fernand CHAPSAL, Directeur général au Ministère du Commerce  
Commissaire général français à l'Exposition de Bruxelles  
(Phot. Pirou, boulevard Saint-Germain)

haut, dans plusieurs pavillons du plus joli effet.

La surface occupée par l'ensemble de ces bâtiments est d'environ 10.000 mètres carrés et l'effet général est tout à fait heureux. Il convient d'en faire honneur à M. Charles Lefebvre, architecte du ministère des Colonies.

Au surplus, l'effet pittoresque se trouve ici égalé par l'habile agencement et par la grande valeur des intéressantes collections exposées. A noter, en particulier, l'exposition du caoutchouc et des textiles, qui a obtenu le plus grand succès lors de l'inauguration solennelle, le 5 mai dernier; à cette cérémonie, la garde d'honneur de spahis et de tirailleurs soudanais, recrutée parmi les héros noirs des campagnes de Marchand, dans le centre africain, et de Louis Lemaire, à Madagascar, a prêté un élément de pittoresque comportant également la leçon des vertus militaires auxquelles peuvent atteindre, suivant la thèse du colonel Mangin, les races noires bien entraînées.

Si les Colonies ont été prêtes les premières, l'ensemble de la Section française est désormais achevé dans tous ses détails, et les visiteurs qui affluent dans les Palais et les Pavillons de la belle Exposition de Bruxelles ne manqueront pas d'en emporter cette impression que la France, en participant largement à cette fête internationale, a su la marquer sans effort de son empreinte traditionnelle.

## Le Pavillon de la Société Revillon frères

La participation de la maison Revillon frères à l'Exposition de Bruxelles constitue, par son caractère instructif et artistique, une superbe et très intéressante attraction. Installée dans un Pavillon spécial de style finlandais qui s'élève dans la rue des Nations, elle comprend deux dioramas où M. Félix Fournery, interprétant et mettant en valeur avec autant de goût que d'habileté des documents authentiques, a su résumer ce qu'on pourrait appeler l'odyssée d'une fourrure.

Le premier de ces dioramas représente un poste de la Société Revillon frères dans l'estuaire de Koksoak River. Au premier plan, des Indiens chargent sur leurs *cayaks* les pelleteries de toutes sortes qu'ils ont récoltées et que l'un des steamers de la flotte Revillon doit transporter à Montréal. On voit au lointain ce steamer arrêté devant l'entrepôt établi au bord de la rivière.

La seconde scène nous transporte à l'heure du souper, dans un grand restaurant parisien. Par les larges baies vitrées on aperçoit la place de la Concorde brillamment éclairée. Aux premiers plans, des groupes élégants entourent les petites tables où le maître d'hôtel a disposé un couvert luxueux. On vient d'arriver, et sur leurs toilettes décolletées, les belles frileuses gardent encore les fourrures confortables. On admirera là un manteau de zibeline, d'autres en vison, en hermine, qui représentent de véritables fortunes, et des accessoires moindres, étoles et manchons, tout à fait dignes de ce voisinage princier.

Nos lectrices trouveront ici des reproductions en couleurs de ces attrayants dioramas, où le talent de l'artiste s'est assoupli aux exigences d'une leçon de choses. Mais elles n'auront ainsi qu'une faible idée de la surprise qui les attend au Pavillon Revillon frères, lorsqu'elles visiteront cet été l'Exposition de Bruxelles. Ajoutons à cette rapide description quelques détails sur l'organisation de la puissante Société qui approvisionne de belles fourrures le luxe occidental presque tout entier.

Le Canada est, avec la Sibérie, un des pays du monde qui exporte le plus de fourrures, et la baie d'Hudson est le véritable centre des territoires de chasse où doivent rayonner les chasseurs, où ils doivent revenir avec leur précieux butin. Mais, pendant les longs mois d'hiver, la baie d'Hudson, qui ne communique avec la mer libre que par le long détroit d'Hudson, au nord du Labrador, reste isolée du monde. Aussi, la Société Revillon frères créa-t-elle, vers la partie la plus méridionale de la baie, dans les îles Stranton, un vaste entrepôt général où deux grands steamers de sa flotte apportent, au début de l'été, des approvisionnements de toute nature.

De Montréal à la baie James, ces gros navires se frayent, à la fin du printemps, un chemin à travers les glaces en dérive, débarquent rapidement leur cargaison, grâce aux quais d'atterrissement, aux *wharves* construits à grands frais par la Société Revillon frères. Leurs coques, une fois vides, s'emplissent de fourrures précieuses apportées de tous les postes échelonnés le long de la baie et ils reprennent le chemin de Montréal avant que le froid ferme la seule route maritime du retour.

Le grand caravansérail de la baie James est mis en rapport avec les postes et leurs dépendances par des navires à vapeur de moindre tonnage et par des barges à voiles, les rivières étant les voies d'accès naturelles vers les postes secondaires et les outposts.

En dehors de ses agents européens, la Société emploie de nombreux auxiliaires : les uns, Canadiens (anciens « coureurs des bois »), les autres, indigènes : métis, Indiens et Esquimaux.

On voit de quelles immenses ressources il faut disposer en hommes et en matériel, quels dangers et quelles rigueurs il faut braver pour chasser ces fourrures dont le prix élevé s'explique ainsi tout naturellement. Ajoutons, que par sa colossale organisation, la Société Revillon frères, dont l'origine remonte à 1723, est supérieure à toute entreprise similaire (étrangère aussi bien que française) et peut approvisionner de fourrures le monde entier.







Pavillon de *Revillon Frères* à l'Exposition de Bruxelles



(D'après le dessin de Félix FOURNERY et Raymond DESHAYES)

UN DES POSTES DE REVILLON FRÈRES AU CANADA (Estuaire de la Koksoak River)



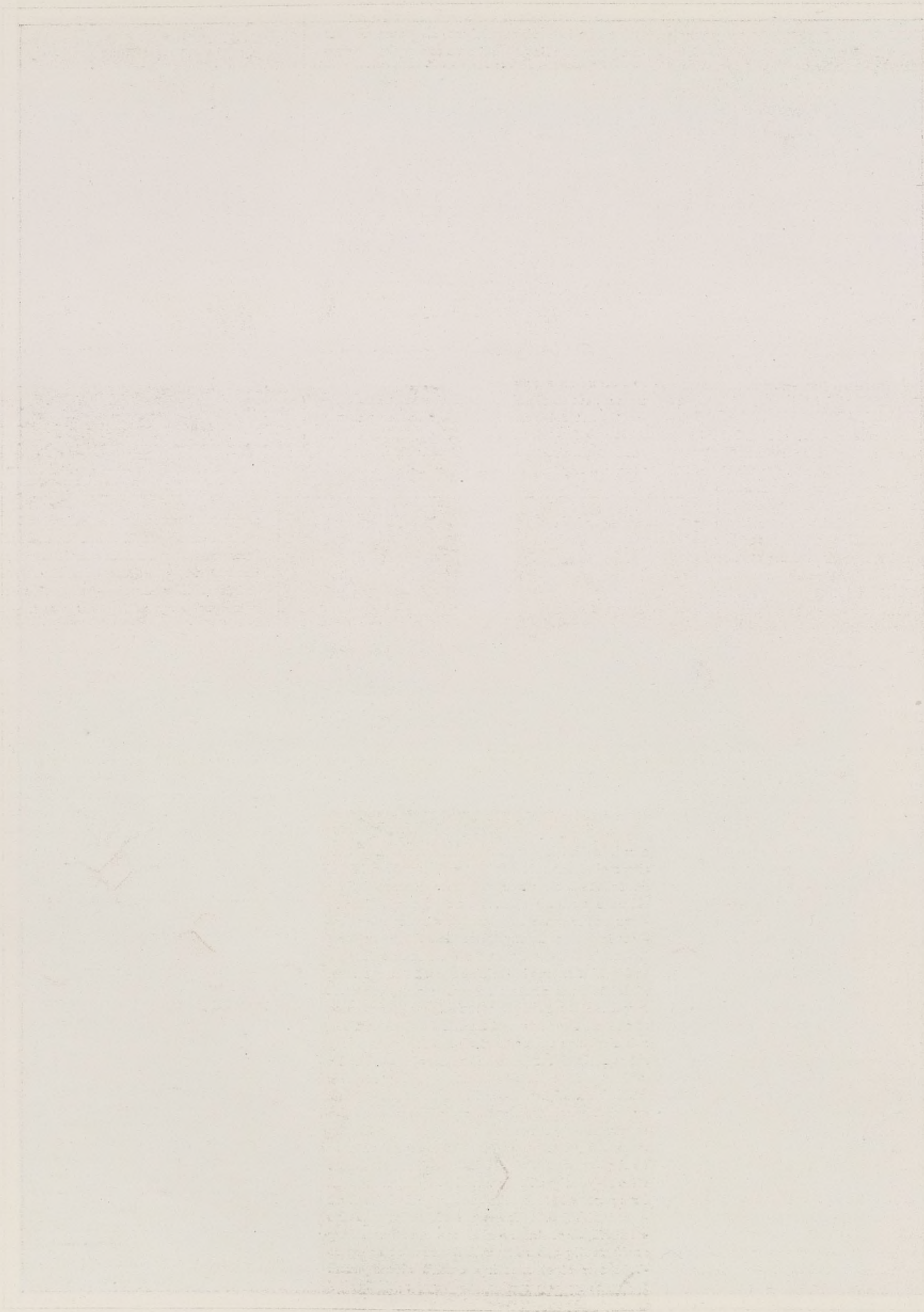
Pavillon de *Revillon Frères* à l'Exposition de Bruxelles



(D'après le décor de Félix Fournery et Raymond Deshayes et les titres d'art de Félix Fournery)

UNE SOIRÉE DANS UN RESTAURANT PARISIEN









BANDEAU filet ombré et point de France. Maison MAURICE CHEVRON

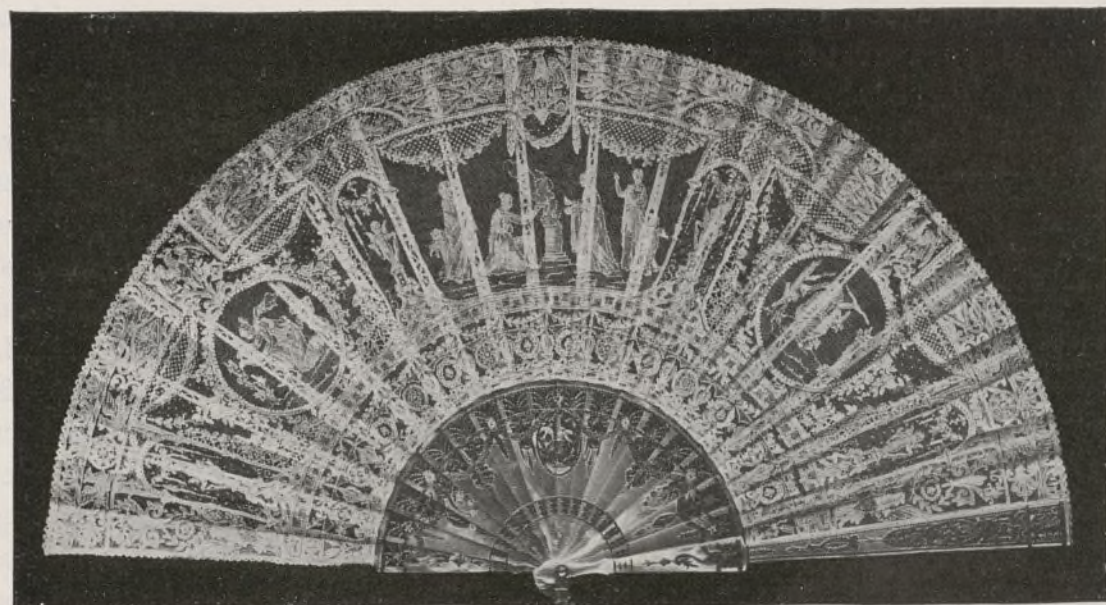
## LA DENTELLE FRANÇAISE A BRUXELLES

Cinq années nous séparent de l'Exposition de Liège et la France va de nouveau se trouver face à face avec la Belgique : il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit des deux plus grands pays dentelliers du monde. On s'est plu à considérer les

une vision de notre passé artistique, nous est fort heureusement donnée par tout l'ensemble de l'Exposition de la Dentelle et de la Broderie françaises à Bruxelles.

On peut y remarquer tout particulièrement

visiteur sont partagés entre un magnifique dessus de lit Louis XVI, allégé de volants d'application et certain tapis de table, l'un et l'autre incrustés de points de France ; sa préférence hésitera encore entre un délicieux voile de canapé Directoire en

ÉVENTAIL Empire, point à l'aiguille  
Maison Edmond DELTENREÉVENTAIL point d'Alençon moderne avec broderies sur fils tirés (Travail français à l'aiguille)  
Grande Maison de Dentelles FOUSSARD-SENAC

Flandres comme le berceau de la Dentelle aux fuseaux et sans doute Lille et Valenciennes, Malines et Bruges sont des centres d'origine commune. Malheureusement les circonstances n'ont pas favorisé dans une égale mesure la France et la Belgique dentellières, et nos voisins ont pu bénéficier quelquefois aussi bien des écarts de la mode, des difficultés de l'apprentissage, que des défaillances de la fabrique. La lutte de tout temps a donc été vive entre les deux pays et comme il arrive à tous les adversaires appelés à se mesurer souvent, Français et Belges ont appris à se connaître, à deviner leur tactique, à prévoir leurs moyens dans l'attaque, à parer aux surprises dans la défense. Voilà pourquoi cette observation tendue des deux parties, — nous allions dire belligérantes, — n'a cessé de tenir les esprits en éveil.

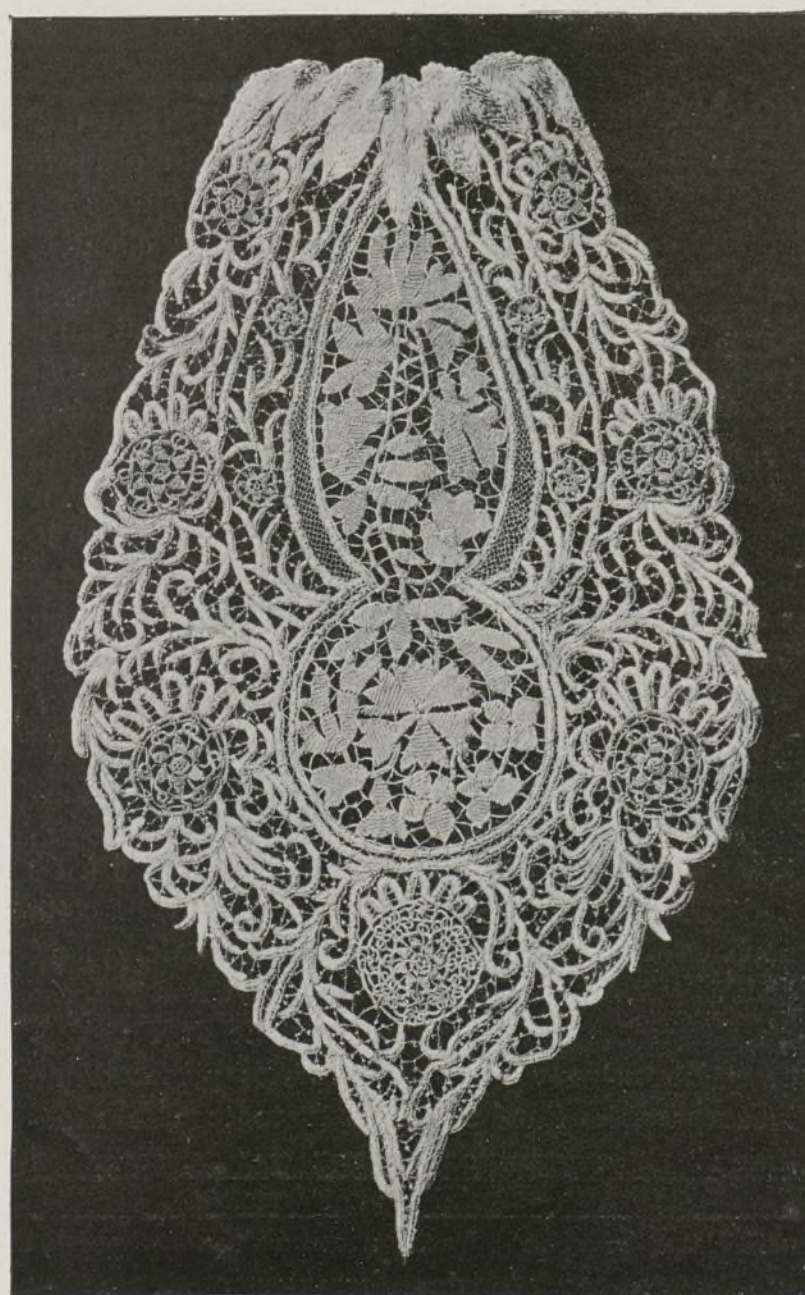
Nous avons tout lieu de supposer, d'être certains même, que du côté de la France, les leçons de Liège ont été mises à profit. Il est évident que notre enseignement technique s'est, d'une façon générale, considérablement fortifié, que les cours de dessin de dentelle ont suivi une très heureuse orientation dans le sens de la rénovation des motifs et que la fabrique, tout en entrant dans une voie pratique pour l'échelle des prix, a su maintenir et augmenter même cet élan d'art et d'innovations constantes qui est un patrimoine bien français.

Et notre marche en avant a été si positive, si indéniable, que ce que nous avons à redouter, ce n'est pas de nous voir distancés, mais de constater que nous avons été trop bien suivis dans l'exemple que nous avons donné.

Puissent maintenant la mode et la femme comprendre, apprécier, soutenir ces efforts pour elles. En leur donnant la consécration d'un éclatant succès, elles feront œuvre de goût et d'esprit dans ce royaume du luxe, de la grâce et de l'élégance dont elles sont les reines incontestées.

Cette note infiniment chic où se trouve comme

les envois de M. Maurice Chevron qui réunit, avec beaucoup d'harmonie, de remarquables travaux à l'aiguille, point d'Alençon, point de France, des broderies au métier mélangées de dentelle, le tout exécuté en France, avec une technique du plus haut intérêt. Le regard, comme l'admiration du

GRANDE POINTE formant panneau  
Guipure de Venise au crochet, soie vieil or, mélangée de soutache et de broderie au passé. Maison Paul MARESCOT

point de France et filet, et une têtère de fauteuil en broderie Colbert et point de France qui s'inspirent tous deux de dessins ayant obtenu les premières récompenses à l'Ecole de la Chambre syndicale des Dentelles et Broderies de Paris. M. Chevron a donné ainsi à cette Ecole, la marque d'un précieux encouragement ; il nous montre aussi le succès auquel sont appelées de telles compositions quand l'art du dentellier sait les interpréter avec une pareille perfection.

Enfin, un bandeau de filet ombré et point de France et un coussin de point d'Alençon, dont nous avons la bonne fortune de donner la reproduction à nos lecteurs, en disent plus long sur cette délicieuse vitrine que nous ne saurions le faire.

La maison Edmond Deltenre se distingue depuis longtemps par le goût magistral avec lequel elle sait traiter la décoration dans l'Ameublement. Ce goût, elle l'applique à la Dentelle, et jusqu'à la façon exquise dont elle sait la présenter. C'est ainsi qu'il est possible de noter en sa vitrine de superbes spécimens de grands rideaux de fenêtre en guipure aux fuseaux incrustée de filet fin rebrodé ; des stores de grand style rehaussés de broderie et de point coupé arrivés en droite ligne de sa Manufacture de Vittel ; un couvre-lit de point de Gênes se détachant sur une grande variété de fonds de la plus grande finesse ; des nappes de point coupé avec sujets et personnages, délicieuse reproduction de l'ancien d'après Vecellio. Des coussins de guipure aux fuseaux combinée avec des broderies de style ; d'autres petits coussins, encore, en linon « fil de main », tissu précieux par excellence ! tout ajouré de réserves en fils tirés sur lesquels se détachent en relief de merveilleuses broderies d'une incroyable finesse, viennent ajouter une note lingerie, féminine et élégante, à cet ensemble de grande allure, dont nous donnons une idée par un éventail Empire point à l'aiguille et un napperon Louis XV Venise et point de Flandre. M. Edmond Deltenre a, de plus, une fort intéressante exposition





PANNEAU, interprétation en point de France d'une tapisserie des Gobelins, d'après Boucher (Musée du Louvre)  
Maison Ch. THIÉBAUT

dans la Section belge ; on sait qu'il a repris la maison Léon Sacré, de Bruxelles, en la rénovant par cet art tout parisien, si précieux quand on parle Mode ou Dentelle. — La Grande Maison de Dentelles — ou mieux M. Foussard-Sénac — nous a trop gâtés depuis longtemps pour que nous ayons besoin de décrire la disposition luxueuse et artistique tout à la fois qui préside à la distribution de ses envois.

Nous nous arrêterons plutôt à l'examen des envois mêmes. C'est d'abord un décor complet, stores et rideaux, d'une technique toute spéciale : on reconnaît la science du document dans ce filet à personnages admirablement reproduits d'après une composition de Maxence. Son rabat de point de Sedan est d'une grande beauté ; on voudrait s'y arrêter davantage, mais l'œil a déjà aperçu un merveilleux éventail en point d'Alençon de style Empire, d'une exécution nouvelle avec ses fines broderies de fil tiré. Puis voici des mouchoirs en Alençon,



NAPPERON Louis XV, Venise et point de Flandre  
Maison Edmond DELTENRE

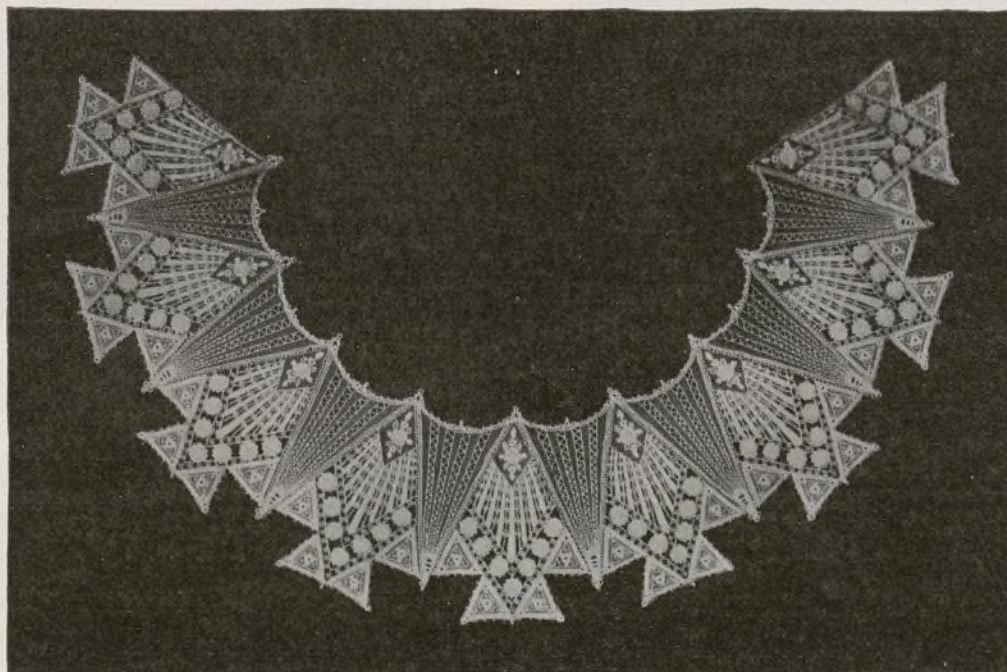
une écharpe en point de Bayeux, de dessin exquis, ni de style ancien, ni de style nouveau, mais plutôt s'inspirant d'une adroite modernisation de l'ancien. Dans cette vitrine, assise dans une marquise Louis XVI, nous apparaît une femme vêtue de mousseline de soie et de dentelles métallisées,

or et argent, jouant avec une superbe écharpe brodée à la main, de style Empire, aux reflets de métal sur fond de tulle d'or transparent de mousseline turquoise. Ici et là, des coussins brodés à la main, broderies métallisées, une délicieuse lampe « bouillotte » avec abat-jour de dentelle tout incrusté de médaillons de filet aux sujets pompéiens que des cascades de petites fleurs pompadour viennent enguirlander.

Citerai-je encore un dessus de table de point d'Espagne, fabrication d'Auvergne, et, négligemment jetée sur une petite table en bois de violette ornée de bronze, une nappe à thé en Venise français rebrodée or et couleur.

Mais la vitrine de M<sup>me</sup> Lebrun nous apparaît bientôt avec un choix très intéressant de stores, dessus de lits, nappes et coussins, mélangés de broderie et de dentelle de Venise, surtout de filet brodé, le tout d'un goût très pur et d'une exécution parfaite. Fondée en 1872 par M<sup>me</sup> Augustin, cette maison s'est appliquée à rendre de la vogue au filet brodé ancien, alors délaissé, oublié même, puisqu'on ne le retrouvait plus que dans des documents remontant à Louis XIV. Elle créa plusieurs ateliers aux environs de Caen où l'abaissement des prix avait forcé les ouvrières à abandonner la dentelle. Ses efforts furent couronnés de succès, et cette maison se voyait récompensée de ses travaux par une médaille de l'Exposition des Arts Décoratifs en 1875 et à l'Exposition universelle en 1878.

En lui succédant, dès 1889, M<sup>me</sup> Lebrun continua la tradition de la maison en faisant reproduire avec

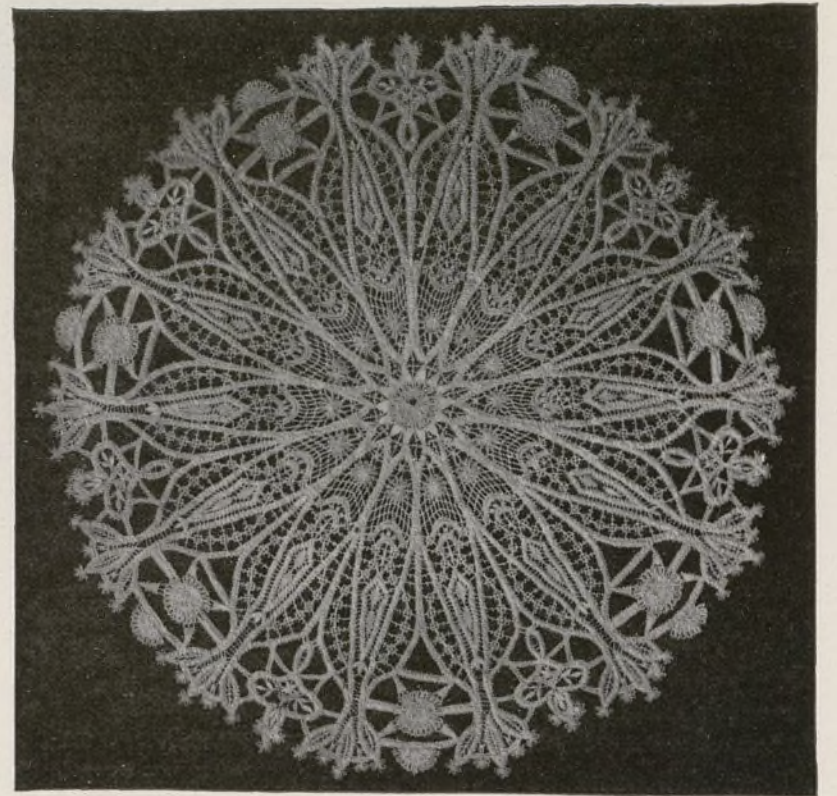


BERTHE en point d'Issoire, exécutée par "LA GERGOVIA", école dentellière  
Fondation Alfred LESCURE

la plus scrupuleuse exactitude des guipures anciennes de toute nature, ce qui lui valut une médaille d'argent en 1900. Le filet avait alors pris un tel essor que les fabricants de dentelles ne purent répondre aux besoins de leur clientèle qu'en s'adressant à la maison Lebrun et aux nombreuses ouvrières dressées par elle ; il fallut rapidement en former de nouvelles, et il s'ensuivit une augmentation de salaire qui amena le bien-être dans des centres ruraux où aucun travail féminin ne retenait jusqu'alors les paysannes à leur foyer.

Parler de M. Alfred Lescure, président de la classe 84, président de la Chambre syndicale des Dentelles et Broderies de Paris, semblerait superflu s'il n'était justice de rendre un hommage à cet artiste, à ce novateur, à ce collectionneur érudit. Grâce à lui, qui a su si heureusement s'inspirer de ce que fait l'étranger, Bologne par exemple, l'Auvergne possède en plein centre de fabrication, à Issoire, une école modèle « La Gergovia », appelée à de hautes destinées. Qui pourrait s'imaginer que cette école est de fondation relativement récente, quand on se souvient de ses envois tout à fait remarquables au concours de la « Dentelle de France » et qu'on retrouve à Bruxelles des pièces d'une incomparable finesse qui sont toute une révélation ? Elles marquent, mieux que ne sauraient le faire toutes les définitions et toutes les théories possibles, le renoncement aux habituels procédés et l'étude savante des formules modernes et vraiment artistiques. Voilà bien enfin la rénovation du genre s'appuyant sur les vieilles traditions, sur cinq siècles d'histoire de la dentelle

que M. Lescure a réunis en son admirable collection. Voilà le répertoire vivant des merveilles passées, dans lequel les petites dentellières de la Gergovia puisent les plus belles inspirations d'art qu'il soit permis de rêver pour elles.



NAPPERON en dentelle Cluny moderne dit "point d'Espagne"  
(Travail français aux fuseaux)  
Grande Maison de Dentelles, FOUSSARD-SÉNAC

M. Paul Marescot semble caractériser un des côtés de la fabrique française : la note Mode et des idées toujours nouvelles. Son exposition est consacrée aux articles de la Mode actuelle, à des dentelles brodées métal et soies de différentes nuances, le tout de la fabrication spéciale de la Haute-Saône et des Vosges. M. Marescot ne présente que des productions essentiellement françaises. Toujours à la recherche du nouveau, c'est un créateur infatigable. Il fait exécuter tous les genres à l'aiguille ou aux fuseaux, en broderie au passé, en Irlande. On se rappelle que nous lui devons l'introduction de l'Irlande française, qui a donné du travail à près de vingt mille ouvrières. M. Marescot sélectionne pour ainsi dire la production. Après la guipure d'Irlande, il a lancé la dentelle métal, et son esprit toujours en éveil ne s'arrête jamais dans la recherche de la nouveauté, qui doit sans cesse tenir en haleine notre fabrication, et la sauver des à-coups de la vogue. Des Grands Prix, à Liège, Londres, Milan, Saragosse, et bien d'autres récompenses encore ont consacré son œuvre.

Ses envois nous montrent une robe combinée de laize Cluny, bandes de filet, guipure au lacet, et des guipures Venise au crochet. C'est en étudiant ces travaux que l'on devine ce souci de l'idée nouvelle qui doit présider au lancement de



COUSSIN point d'Alençon "Amours et Papillons"  
Maison Maurice CHEVRON

la saison, ce sentiment profondément artistique qui la conduit au succès, et surtout ce grand attachement à la dentelle qui faisait dire à ce vrai dentellier :

Oh ! qu'il est simple ce problème !  
Tissée en lin, de soie ou d'or,  
De l'Est, du Centre ou du Nord,  
Du pays Lorrain ou d'Armor,  
Moi, c'est Française que je l'aime !...



M. Charles Thiébaut a été assez heureux pour réussir un tour de force. Convaincu que rien n'est impossible à l'aiguille, il lui a demandé de traduire en point de France une tapisserie des Gobelins, de Boucher. C'est la première fois que pareille tentative se fait jour, et il faut reconnaître que la réalisation d'une idée aussi téméraire donne raison au technicien qui l'a conçue. Traduire un tableau sans la magie des couleurs, c'est le procédé de la gravure; M. Thiébaut a considéré l'aiguille comme un burin, et il faut avouer qu'il a tout simplement abouti à un chef-d'œuvre que les amateurs ne se lasseront pas d'admirer. Toujours dans une note d'art, le même exposant nous montre une adorable poudreuse Louis XVI, dans une combinaison de dentelle de Venise délicate au suprême degré, avec un merveilleux bronze ciselé.

A citer encore, une nappe à thé toute en fils tirés à la main et broderie au plumetis, qui n'a pas demandé moins de deux ans de travail à trois des meilleures ouvrières des Vosges. C'est à la loupe qu'il faudrait admirer la rare exécution de cet ouvrage. Parmi les documents qui nous ont été confiés nous remarquons un délicieux volant de point d'Argentan Louis XVI.

A côté d'une dentelle de Venise exécutée en couleurs, et donnant l'impression d'un beau vitrail d'église, nous avons encore retenu une tête d'après Greuze, traitée en point à l'aiguille avec des laines de couleur.

La maison Thiébaut n'a pas non plus négligé la couture, et ses dentelles aux combinaisons nouvelles affirment une fois de plus sa connaissance de la mode et son goût irréprochable.

Dirai-je enfin avec quel plaisir nous constatons que toute notre grande région dentellière de la Haute-Loire, du Puy en particulier, est représentée à Bruxelles de la façon la plus brillante, la plus homogène, la plus complète en un mot.

C'est que le Puy a beaucoup travaillé depuis plusieurs années, mettant tout en œuvre pour rendre à la Dentelle d'Auvergne son ancien lustre et donnant ainsi un démenti à ceux qui le jugeaient incapable de sortir des sentiers battus où il se complut si longtemps.

L'heure vint enfin où mieux éclairée sur ses véritables intérêts, la fabrication ponote et vellave renonça résolument à ses vieux errements et se mit à l'étude : les résultats ne se firent pas attendre.

Aujourd'hui l'Ecole technique et pratique du Puy a fait ses preuves; elle nous a donné déjà, et nous prépare encore des dessinateurs doublés de praticiens. Aussi voyons-nous la dentelle d'Auvergne lutter avec avantage, tant par l'intensité que par la qualité de sa fabrication, avec les plus déli-

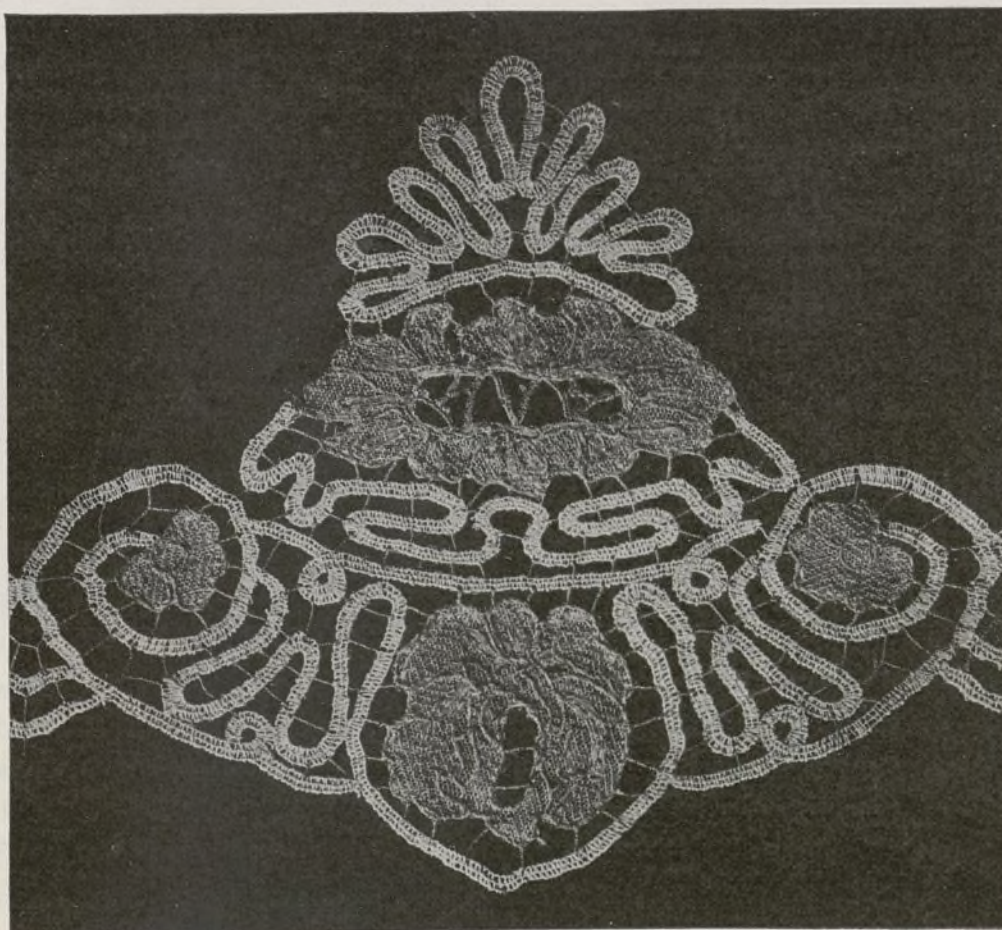
cates dentelles aux fuseaux, avec les plus jolies productions de l'art du dentellier.

Voici d'abord M. Farigoule, président de la Chambre syndicale du Puy, qui expose un superbe volant de soixante centimètres de hauteur, genre



VOLANT point d'Argentan Louis XVI. Maison Ch. THIÉBAUT

Cluny, en application sur tulle façon Bruxelles, et des entredeux d'un dessin fort nouveau, des volants de Chantilly avec effets de Cluny mélangés, le tout d'exécution parfaite. Puis M. Oudin, vice-président, qui apporte une note très moderne et qui mérite une mention toute spéciale. Ce sont des brise-bise accompagnant un grand store reproduisant un paysage à l'encre de Chine, en fils teintés



GRANDE POINTE formant applique en jacet vieil argent mélangé de fleurs à l'aiguille en métal vieil or Maison Paul MARESCOT

« grisaille », qui donnent les valeurs et la perspective. Rien de plus curieux que ce tableau en dentelle, entièrement exécuté aux fuseaux, que nous reproduisons d'ailleurs. De M. Oudin, nous remarquons encore une « cantonnière » et des brise-bise pour décoration de salle à manger, le tout en soie polychrome, reproduisant un combat de coqs, — Chantecler a fait son chemin

Cette nouvelle « guerre en dentelle » se dessine sur fond écru avec une telle netteté dans les lignes et dans les contours, qu'on dirait une broderie à grands reliefs. Je regrette de ne pouvoir dire qu'un mot en passant de ses coussins en dentelle

du Puy, et d'une enveloppe de missel, fil et or, à dessin s'inspirant du gothique, mais je suis retenue par la grande vitrine de la « Collectivité du Puy » dont l'ensemble présente le plus grand intérêt. On y retrouve les deux genres bien différents dans lesquels se distingue cette fabrication, le premier destiné à l'ornementation du costume féminin; le second spécialisé dans la décoration et l'ameublement.

Y prennent part, avec une noble émulation de perfection et de goût :

M<sup>me</sup> veuve Achard et Magne, ancienne maison Hippolyte Achard, avec, entre autres envois, une remarquable collection de dentelle pour lingerie; M. Eugène Allemand, un dessus de clavier genre vieille guipure; MM. Audiard frères, dont je distingue surtout une nappe Louis XIV; M. Bérard Blanc, dentelle « les Saisons »; M. Félix Boisson, une dentelle genre Colbert, encadrement de drap; M. Brioude, une jetée de table Cluny et Bruges; M. Louis Charre, un couvre-lit Cluny; M. Diard Maisonneuve, une robe de dentelle ornée de broderie au plumetis; MM. Grand et Rochette, un dessus de piano Louis XIII; M. Joseph Jury, des fantaisies pour mode, or mélangé cachemire.

L'appui qu'un solide enseignement dentellier peut donner à l'initiative personnelle des chefs d'industrie, se retrouvera dans l'Est dès que les cours de perfectionnement organisés par le ministère du Commerce auront atteint leur complet développement.

Déjà Vesoul nous montre ce dont sa jeune école est capable par l'envoi fort intéressant d'un corsage à fond d'Irlande Bébé rebrodé au plumetis et orné de fleurs d'Irlande, de point Colbert et de Venise. L'ensemble présente donc un résumé complet de tous les points enseignés à ce cours, points touchant plus particulièrement la fabrication locale.

Terminons par un mot tout à la gloire de nos dentelliers qui portent si haut et si loin le renom de notre industrie nationale; par leur esprit créateur, leur effort sans cesse nouveau, parce que leurs idées sont sans cesse renouvelées, ils savent la rehausser et la parer, lui donner une note d'art encore plus vivante, en excluant à jamais la monotonie.

Qui ne se grouperait autour d'eux pour assurer le triomphe de la dentelle française, art gracieux, travail bienfaisant?...

LAURENCE DE LAPRADE



VOLANT Cluny Maison Pierre FARIGOULE, Le Puy



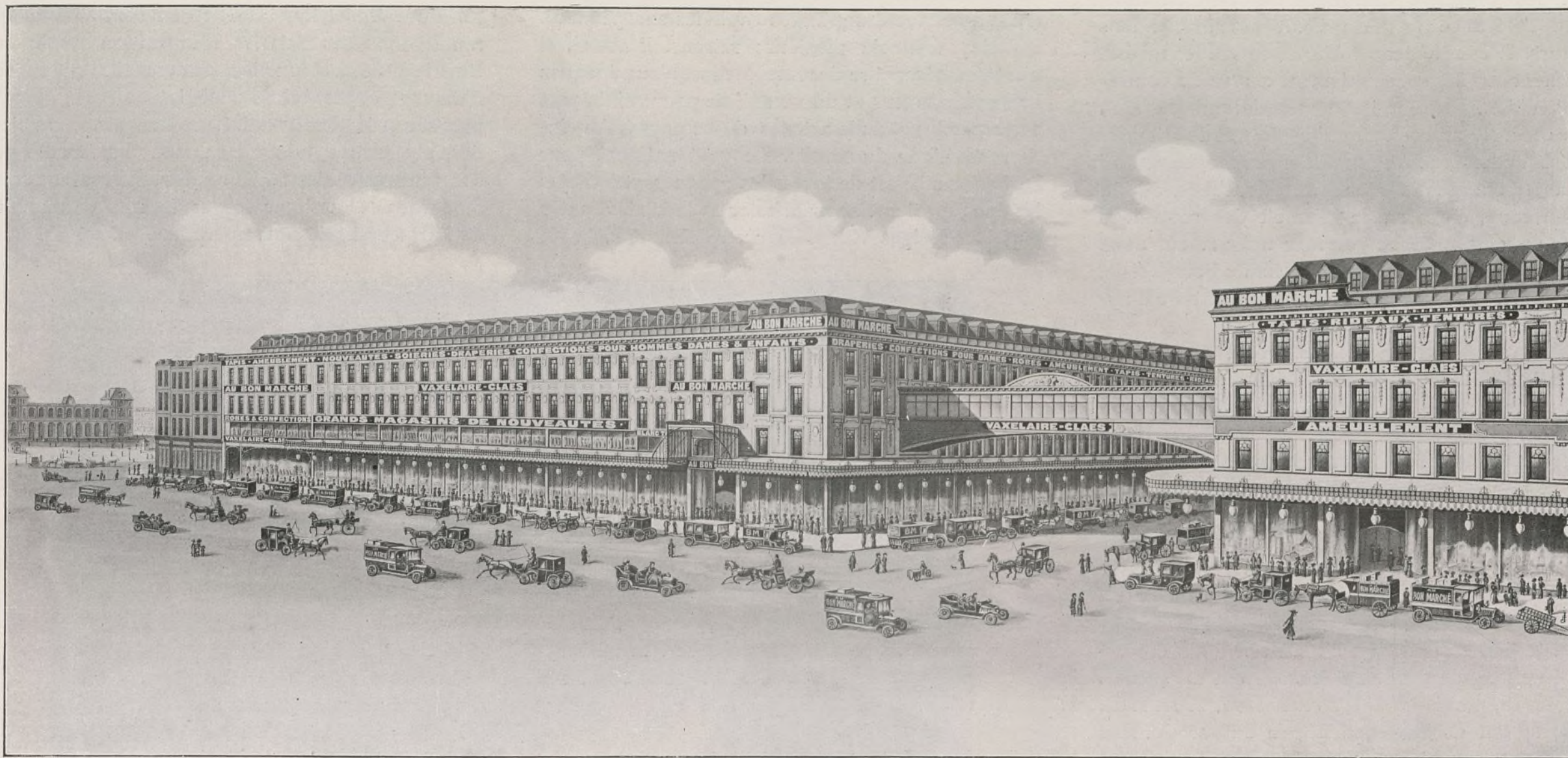
STORE orné d'un paysage en dentelle aux fuseaux, d'après un lavis de M. Chaleyé Maison Louis OUDIN, Le Puy,







# LA VIE A BRUXELLES



Vue générale des grands magasins du Bon Marché, Bruxelles

## Les Magasins du Bon Marché

En nous promenant, dans les pages qui précèdent, à travers les rues de Bruxelles, M. Octave Uzanne, comme tous les Français, a été très frappé de l'équilibre parfait qui existe dans cette ville charmante entre l'amour du travail et l'amour de la vie. Mais il n'a pu que citer quelques exemples, sans insister. Il faut y revenir.

Le peuple belge a toujours aimé la vie confortable et large, et pour cela il n'a reculé devant aucun effort, il n'a jamais mis de limite à sa persévérance. Or, on peut le dire en parodiant la phrase expressive du poète : *Ceci a créé cela*. A Bruxelles, on ne travaille pas uniquement comme ailleurs pour thésauriser, mais pour faire dans la vie une part aussi large que possible à l'art, à l'élégance et aux plaisirs.

Ce sont ces tendances qui ont imprimé à la capitale belge une physionomie si particulière et si attirante. En passant en revue quelques-unes des principales firmes bruxelloises, nous allons connaître de plus près et plus en détail les éléments de cette physionomie, et nous n'en admirerons que



Escalier central

d'avantage les attraites et les qualités qu'elle reflète.

Le rôle que jouent les magasins de nouveautés dans la vie d'une grande cité moderne, ce n'est pas à nos lecteurs que nous l'apprendrons. Il est considérable et il est essentiel. Sans ses bazars colossaux, dont aucun ne ressemble à l'autre, Paris ne serait pas Paris. De même, à l'époque de son développement intense, Bruxelles dut comprendre la nécessité et les avantages de ces vastes entreprises, et il se trouva heureusement quelqu'un de là-bas, pour donner à l'idée une réalisation en accord avec le caractère et le goût de la nation.

Il faut le dire avant tout. Un des traits caractéristiques des grands *Magasins du Bon Marché* de Bruxelles, c'est que les fondateurs, M. et M<sup>me</sup> Vaxelaire-Claes, ont du premier coup imprimé à leur œuvre un caractère local, et qu'ils ont toujours été suivis et aidés dans cette voie, depuis 1865, par leurs collaborateurs et leurs continuateurs. Nous ne sommes pas ici en présence d'une réplique facile des entreprises similaires de Paris mais, au contraire, nous avons devant nous une tentative essentiellement personnelle et originale.

Et il faut l'ajouter : une tentative qui a réussi qui a pris des proportions gigantesques, précisément parce qu'elle avait été conçue avec une intel-



Galerie des rayons de costumes et coupons pour Dames



Un coin de la maison spéciale d'ameublements



ligence nette des conditions à observer, du but à remplir.

A l'époque où M. et M<sup>me</sup> Vaxelaire-Claes ouvrirent les premiers comptoirs du *Bon Marché*, toute l'élégance locale prenait ses inspirations ailleurs. Il eût été trop facile de suivre les mêmes errements en faisant simplement œuvre de centralisation. Le grand mérite des fondateurs du *Bon Marché* a été au contraire d'inspirer et de stimuler la production locale, d'amplifier ses moyens en lui offrant de larges et nouveaux débouchés, et, du même coup, d'offrir à la clientèle des conditions telles qu'au lieu de se recruter uniquement dans l'élite, dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie, elle devait s'augmenter continuellement de l'appoint des classes plus modestes.

Les magasins du *Bon Marché*, depuis leur fondation en 1865, assurent l'existence et la prospérité d'une foule de travailleurs qui, sans eux, végéteraient dans des spécialités étroites; et par contre-coup, ils offrent à la population entière, dans des conditions appropriées à ses ressources, mille éléments de confort et de bien-être qui auraient pu rester le privilège des riches. La portée économique et sociale d'une telle œuvre ne saurait passer inaperçue. Elle a porté ses fruits, elle a amené un magnifique développement dont les progrès s'affirment de jour en jour, et c'est justice.

Les magasins du *Bon Marché* ont été successivement agrandis en 1878, 1890, 1897, 1901, 1903, 1906, et ont absorbé peu à peu, autour de leur installation dans la rue Neuve, tous les immeubles environnants. Les derniers remaniements, qui datent de 1909, ont fait du *Bon Marché* un véritable palais, à l'aménagement et à la décoration duquel collaborèrent tout ce que le pays compte d'hommes de goût et de progrès. Ce palais, nous ne le décrierons pas, nous nous contenterons de dire qu'il réserve bien des étonnements admiratifs et bien des surprises, même aux Parisiennes de passage à Bruxelles, qui le visitent en grand nombre, heureuses de retrouver là, dans un cadre tout à fait artistique et mouvementé, ce qu'elles savent si bien apprécier : la vraie élégance, le vrai chic, présenté avec une profusion qui jamais n'exclut le goût. En face du décor historique de Bruxelles, si noble et si imposant, les magasins du *Bon Marché*, aujourd'hui dirigés par les deux fils du fondateur, MM. Fr. et G. Vaxelaire, sont comme le Palais de la vie moderne, dans ce qu'elle a de plus ardent, de plus laborieux et de plus raffiné.

WILLY ROGERS

## La Maison d'Art Paul Guastalla

Bruxelles n'a rien à envier, comme centre d'art, à aucune des grandes capitales européennes.

Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux époques brillantes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle pour voir la part prise par les grands artistes de ce pays à l'évolution esthétique du monde. Le goût national pour les beaux arts est de toutes les époques, et à toutes les époques il sut se manifester avec éclat. D'autre part, les Belges vivent beaucoup chez eux, la vie

ment de répondre à ces tendances, il convient de citer M. Paul Guastalla, un Parisien bien connu, qui réunit dans ses galeries d'exposition de la rue Royale n° 39, à Bruxelles, d'admirables collections d'œuvres et de bibelots choisis avec le goût le plus sûr et le plus averti. L'art français, en particulier, s'y trouve très brillamment représenté par des marbres et des tableaux des différentes écoles modernes et aussi par les meilleures productions de l'art appliqué contemporain : *Bronzes de Bar-*



Une vue des galeries d'art Paul GUASTALLA

familiale y revêt une forme qu'elle n'a ni en France ni dans les contrées méridionales. L'amour du foyer, du home, stimule et développe le goût de l'ornementation, et à ce point de vue, bien des demeures, même modestes, étonnent celui qui n'est pas initié à cette particularité des mœurs. Enfin, une très nombreuse société cultivée s'intéresse, non seulement aux travaux des artistes belges, peintres, sculpteurs et graveurs, mais aussi aux manifestations des écoles étrangères dans tous les genres.

Parmi les personnalités qui s'occupent active-

bedienne, petits meubles de Majorelle, verreries de Gallé et de Daum, céramiques de Lachenal, pâtes de verre de Georges Despret, porcelaines de la Manufacture de Sèvres, bois sculptés d'Aimone, marqueteries de Ch. Spindler, etc.

Tout cela forme avec les délicates porcelaines des Manufactures Royales de Copenhague et de Saxe et les mille bibelots de diverses origines qui ornent les galeries, un véritable musée, dont la composition et le renouvellement incessant font le plus grand honneur à M. Paul Guastalla, et rendent de réels services aux amateurs bruxellois.

## LA DENTELLE EN BELGIQUE

Nous n'avons pas la prétention de faire en quelques lignes l'histoire de la dentelle belge, mais nous avons pensé que l'actualité nous faisait un devoir de jeter au moins un coup d'œil d'ensemble sur une industrie intéressante entre toutes.

Autrefois on divisait la dentelle en deux catégories bien tranchées : le point à l'aiguille dont le centre principal était Venise et la dentelle aux fuseaux pour laquelle la Flandre réclamait la suprématie; aujourd'hui on détermine les genres d'après leurs centres de fabrication, on dit de la dentelle de Bruxelles, du point d'Alençon, de la Valenciennes, du Chantilly. Mais ces genres mêmes se sont décentralisés, ont émigré souvent en d'autres régions, tout en gardant le nom des localités où ils avaient pris naissance. De là une certaine difficulté dans la classification de la dentelle, un embarras réel pour dessiner à grands traits la physiologie de la Belgique dentellière. Il faut donc tenir compte de ce

déplacement des industries locales, savoir que la Malines ne se fait plus à Malines même, que les Flandres ont accaparé la Valenciennes, que Bruxelles fait peu de point de Bruxelles, et que la dentelle de Bruges vient d'un peu partout, même de Bruges, qui est resté un centre dentellier important.

Seule de toutes les provinces belges, la province de Liège ne fabrique pas de dentelle et la

Flandre reste le centre incontesté de cette jolie industrie. On y remarque, parmi les dentelles à l'aiguille, le point de Bruxelles, appelé aussi point à l'aiguille, l'application de Bruxelles, le point de Venise. La dentelle aux fuseaux comprend la Valenciennes, le point de Flandre, le Binche, la Malines, le point de Lille, la Blonde ou dentelle espagnole, le Chantilly, le point de Paris. Le point d'Angleterre se détache sur un réseau à l'aiguille,

l'application de Bruxelles sur un réseau en tulle mécanique, pendant que le Bruges, la Duchesse, la guipure, également aux fuseaux, ne comportent pas de réseau.

Faut-il ajouter que la fabrication de la Valenciennes semble avoir déserté les villes pour devenir essentiellement rurale, et que ses dessins ont gagné en fantaisie; que la Blonde, exécutée en blanc et en noir n'a plus rien de ce qui justifia son nom, et a perdu sa vogue même; que la guipure de Flandre est spécialement appré-



Volant Point de Bruxelles à l'aiguille, dessin Louis XV (Propriété de la Maison DAIMERIES-PETITJEAN)



ciée en garniture de stores et de rideaux. La « Duchesse » en est une forme affinée, perfectionnée, que nous retrouvons en mille bibelots de prix, éventails ou mouchoirs. Elle est presque toujours enrichie de jours à l'aiguille et associée à des motifs en « point ».

Bruges reste un centre d'une incomparable activité : ce ne sont partout que dentellières agiles maniant les fuseaux au rythme de quelque antique chanson.

Bruxelles centralise toutes les productions, la

dentelle y arrive de toutes parts pour faire naître mille tentations. C'est ainsi qu'il nous fut donné de l'admirer dans la maison Daimeries-Petitjean, place Royale. L'entrée, 4, rue Royale, nous conduit au milieu d'une foule de merveilles, dentelles d'église, dentelles d'art, fragments anciens, pièces de mode ou de collections reproduites ou réparées à miracle. Près de ce fournisseur des Cours, nous complétons ces notes hâtives, restées pour nous un souvenir de la Belgique, accueillante et artiste.

L. S. P.

## Le "SAVOY RESTAURANT"



Façade du "SAVOY RESTAURANT"

Situé rue de l'Evêque 37 et 39, dans le voisinage de la Bourse et des théâtres, au centre même des affaires et des plaisirs, le "Restaurant Savoy" s'est fait rapidement une place à part à Bruxelles, ville gourmande où l'art de bien dîner se met toujours au premier rang des préoccupations quotidiennes.

A côté des vieux restaurants flamands qui ont conservé leurs partisans, le Savoy représente les traditions modernes, appréciées à leur valeur par les gourmets bruxellois : cadre élégant décoré avec art, luxe raffiné, service admirablement stylé, tout cela mettant en valeur la haute cuisine et la

cave de premier ordre qui sont l'honneur de l'établissement.

Les déjeuners d'affaires, les dîners et les soupers en musique servis au Savoy Restaurant réunissent ainsi tous les agréments que peut souhaiter une clientèle élégante et raffinée, dans celle des capitales de l'Europe où les étrangers se plaisent à séjourner et à revenir le plus souvent.

Ajoutons qu'un grill-room et un bar américain complètent à merveille cette installation magistrale qui met un coin de Londres ou de Paris au cœur du vieux Bruxelles.



Intérieur du "SAVOY RESTAURANT"

## La Beauté Féminine

### LES DUVETS SUPERFLUS

Il est quelquefois joli, piquant, pour une femme au teint brun, d'avoir un fin duvet au-dessus de la lèvre. Cette ombre légère fait ressortir la courbe harmonieuse de la bouche et contraste avec la carnation chaude des joues. Chez une femme au teint clair, au contraire, ce duvet est toujours disgracieux, et pour toutes, le développement exagéré des poils sur les joues, le cou, les bras ou toute autre partie du corps, est un véritable malheur. La femme, affligée de cette tare, produit sur ses semblables une impression spéciale, très pénible.

Du reste, dans tous les temps et dans tous les pays, un développement pileux excessif a été considéré comme une infirmité. Personne n'ignore que les belles Romaines de la décadence, c'est-à-dire de l'époque où les soins les plus compliqués et les plus coûteux étaient employés pour développer et conserver la beauté, personne n'ignore, dis-je, que les Romaines se faisaient épiler chaque jour le corps entier. De nos jours encore, les indigènes du Sud de la Russie, les femmes de la Crimée et du Caucase, qui sont renommées pour leur beauté, sont très souvent atteintes d'une croissance pileuse excessive et font tout pour s'en débarrasser. Par contre, nous ne connaissons pas une seule contrée où la présence de poils sur le visage soit considérée comme un attrait de plus s'ajoutant aux autres charmes de la femme. Il n'y a donc pas là, dans les efforts que font et ont toujours fait toutes les femmes pour supprimer les duvets superflus, une question de mode. Non. Il suffit, d'ailleurs, pour



Portrait de Mlle Denise C... avant et après le traitement.  
(Clichés Félix)

se convaincre que le sentiment de répulsion qu'inspire cette infirmité est un sentiment inné, d'observer un enfant qui voit pour la première fois une femme au visage poilu : il sera pris d'une véritable terreur et ira se réfugier dans les bras de sa mère.

Il ne faut donc pas hésiter à se débarrasser de cette tare, lorsqu'on en est affligée.

De nombreux remèdes ont été préconisés.

Généralement, leur effet dure à peine quelques jours et les poils repoussent plus longs et plus drus qu'avant. Lorsque ces remèdes sont efficaces, ils sont toujours douloureux.

Le Roman Solvene supprime pour toujours, sans causer de douleur et sans abîmer la peau, les poils superflus. Son mode d'action est tout à fait spécial ; il dissout, comme son nom l'indique, le poil et la racine. La signataire de cette chronique connaît plusieurs personnes qui s'en sont servi et s'en montrent enchantées. En vous adressant au Roman Solvene Laboratory, 44, rue Taitbout, division 100, à Paris, vous obtiendrez tous les renseignements désirables sur le mode d'emploi du produit et vous vous ferez montrer les attestations de femmes reconnaissantes qui vous convaincront.

### INDISCRÈTE

Rose de G. — Le Venus Carnis est ce que je connais de meilleur pour fortifier la poitrine.

Adressez-vous, 17, boulevard de la Madeleine, et faites-vous expliquer le traitement. Voyez aussi ma chronique du mois de mai.

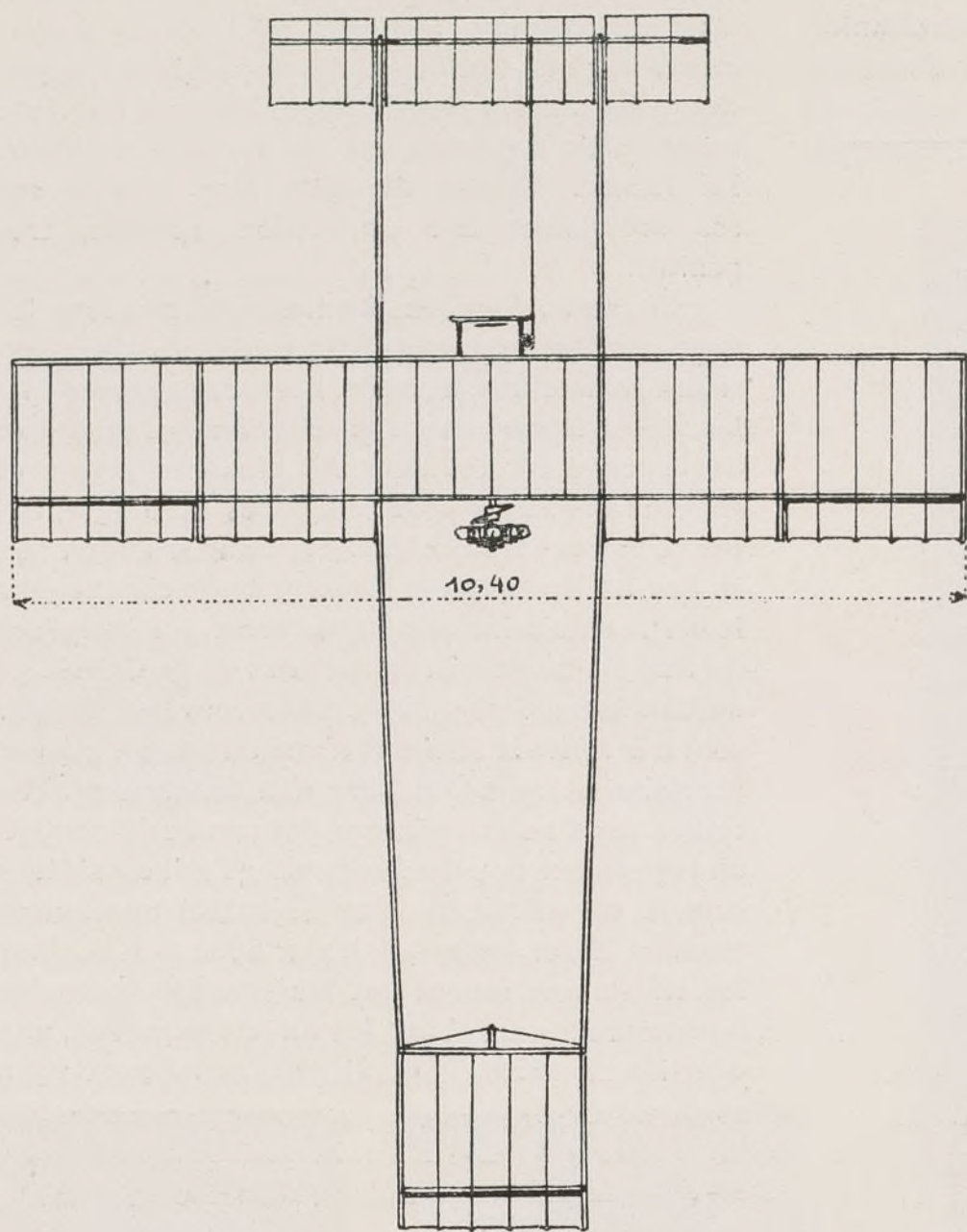
M<sup>me</sup> M. C., à Forges-les-Eaux. — Il existe une lotion excellente pour les cheveux, à base de Lavona de Composée. Vous pouvez vous la procurer chez To Kalon Manufacturing C<sup>o</sup>, 7, rue Auber, Paris.



## Aviation

### LE BIPLAN HENRY FARMAN

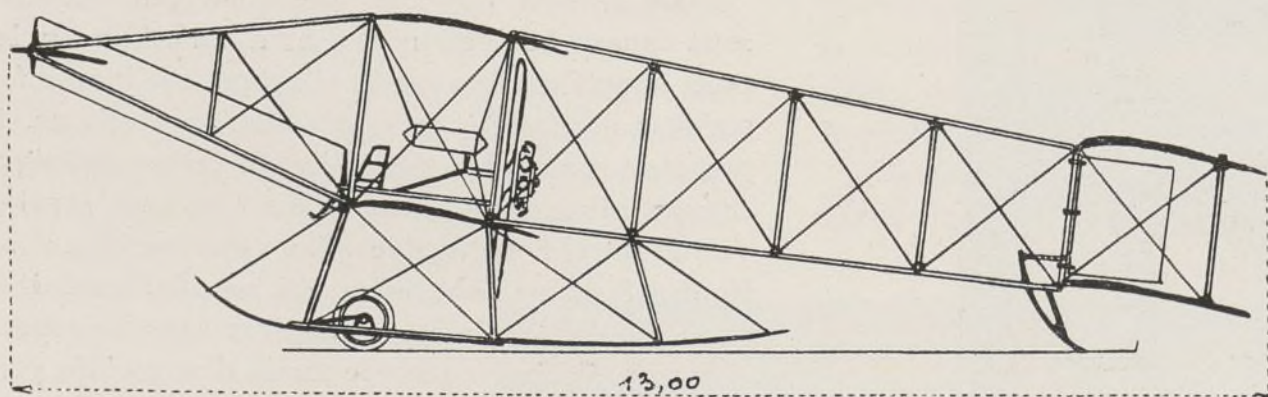
Au lendemain de la magnifique performance de Paulhan, il est de toute actualité de rappeler les caractéristiques générales du biplan Henry Farman qui a permis de réaliser Londres-Manchester, rêve



que les plus optimistes n'osaient espérer voir accompli si tôt et si brillamment.

Cet exploit inoubliable, qui en dit long sur ce que nous pouvons attendre dorénavant du plus lourd que l'air, faisant suite à une série de brillantes performances exécutées sur les différents aéroplanes par Christiaens, Effimoff, Chavez, Crochon, inconnus hier, gloires de demain, et aux raids aériens de Henry Farman d'Etampes à Orléans (que nous avons de nos yeux vus) et de Paulhan d'Orléans au camp de Châlons, place le biplan Henry Farman au tout premier rang dans les meetings. Il a d'ailleurs conquis tous les records du monde actuels, notamment, ceux de durée, de distance, de hauteur, de durée et de distance avec passagers, et celui des voyages de ville à ville avec et sans passagers.

Il permet aux heureux aviateurs de recueillir la plus fructueuse récolte de la manne dorée dont l'ondée bienfaisante fertilise les meetings,



Aussi pensons-nous qu'une description technique de cet excellent appareil, intéressera plus que tous les commentaires, ceux de nos lecteurs qui suivent avec attention les progrès de l'aviation.

#### CARACTÉRISTIQUES DU BIPLAN HENRY FARMAN

Surface : 45 mètres carrés.  
Envergure : 10 mètres.  
Longueur totale : 13 mètres.  
Poids complet sans pilote : 375 kilogs. Poids utile maximum à enlever : 200 kilogs.

Stabilisation : longitudinale : par double équilibreur avant et arrière (breveté S.G.D.G.).  
Transversale : par ailerons.

Gouvernails : de montée : plan équilibreur horizontal à l'avant.

De direction : deux plans verticaux jumelés mobiles à l'extrémité des plans horizontaux fixes arrière.

Organes de manœuvre : un levier commandant : d'arrière en avant et inversement, la montée ; de gauche à droite et inversement, les ailerons.

Un palonnier au pied commandant la direction.

Deux manettes commandant l'une l'allumage, l'autre les gaz.

Moteur Gnome 50 HP : 7 cylindres rotatif à ailettes.

Position du moteur : à l'arrière et au centre du plan porteur inférieur.

Propulseur : une hélice propulsive en bois à deux pales, 2 m. 60 de diamètre et 1 m. 20 de pas, tournant à 1.000 tours, montée sur moyeu breveté.

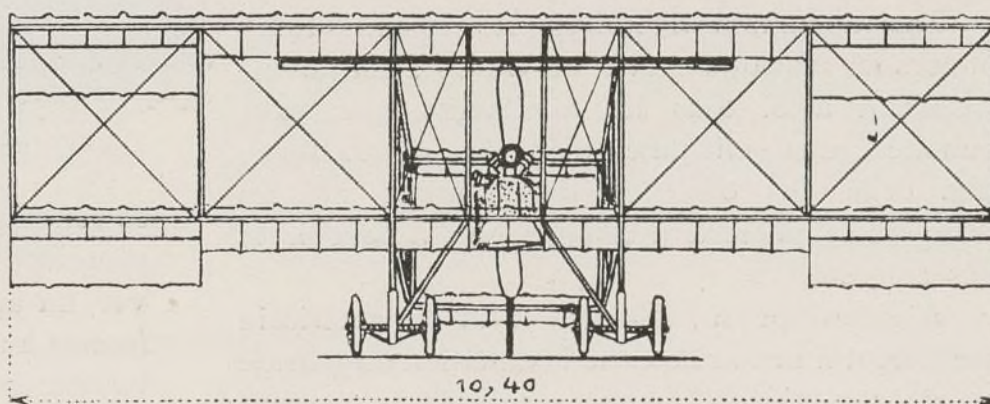
Train de lancement et d'atterrissage : un chariot mixte très large à deux patins recourbés et deux roues sous l'avant, avec amortisseurs (patins et roues brevetés S.G.D.G.). Une béquille bois recourbé sous l'arrière.

Position du pilote : au centre et à l'avant du plan porteur inférieur.

#### CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE ET D'APPRENTISSAGE

Garanties : Les appareils sont livrés réglés et mis au point avec garantie d'un vol exécuté au camp de Châlons.

Apprentissage pratique : Tout acheteur d'un appareil complet a droit aux leçons de conduite nécessaires pour la manœuvre de l'appareil à terre et en l'air, les frais de réparations nécessités par des accidents éventuels étant bien entendu à la charge de l'élève. Ce type d'ap-



pareil est d'une facilité de manœuvre inconnue jusqu'à ce jour et quelques leçons suffisent.

Apprentissage forfaitaire : 5.000 francs.

Apprentissage avant achat : 2.500 francs, casse à la charge du client (ristourne de cette somme en cas d'achat).

Assurance : A la charge du client.

Prix : Appareil sans moteur ni hélice 13.000 francs.

Appareil avec moteur rotatif Gnome 50 HP ou E. N. V.

(Essais et apprentissage compris) : 28.000 francs.

Paiement : La moitié à la commande et le solde après un vol du pilote ou de l'acheteur au camp de Châlons.

Le tiers à la commande et le solde à la livraison aux usines dans le cas des appareils vendus sans moteur.

Bureaux : 22, avenue de la Grande Armée.

Ateliers : Camp de Châlons.

C. H.

## Une Victoire Féminine

La vie est une bataille. La femme y possède comme arme son sourire, son charme, sa grâce. Coquette innée, elle a compris depuis longtemps la puissance mystérieuse de sa beauté, tel le flux qui monte et soulève le sein des mers.

La femme peut être jolie, gracieuse et charmante, mais elle ne sera jamais belle selon les lois divines, si le contour de sa gorge n'accuse la forme harmonieuse que les sculpteurs antiques ont modelée dans la glaise ou le marbre, voulant immortaliser les types les plus parfaits de beauté. Toutes les statues retrouvées, conservées ou mutilées, prouvent assez le respect sacré des Grecs et Romains pour la pureté de lignes et les formes pleines de la poitrine, que leurs belles contemporaines, modèles vivants, fournissaient à leur génie.

L'esthétique féminine est restée la même à travers les âges. De tout temps, la femme a triomphé par la gloire de sa gorge. La soubrette de Marivaux ou la grande Dame du Jeu de l'Amour offraient à leurs galants adorateurs l'attrait d'une gorge marmoréenne. De nos jours, la femme dotée de charmes semblables, voit encore monter vers elle les hommages qui saluaient ses aïeules.

Mais entraînée sur l'aile du temps dans le tourbillon de la vie mondaine, soit par la fatigue, la maladie ou les soucis, la femme, souvent, voit sombrer l'orgueil de ses seins, et les espérances de sa jeunesse réduites à néant. Bien d'autres causes physiologiques concourent encore à l'affaiblissement de ces glandes mammaires sans lesquelles il n'est plus d'édifice solide. Pliny l'Ancien, conseillait déjà aux jolies personnes de son époque, l'emploi du lait d'ânesse. La pharmacopée s'est enrichie depuis de produits nombreux aussi variés qu'inefficaces... Il appartenait à un chimiste renommé de nous doter du Galéga, cette plante éthiopique utilisée depuis des siècles par les Nubiennes dont la fermeté de la poitrine a fait l'admiration de tous les voyageurs.

La Galéguine de Nubie jouit, du reste, d'une double et merveilleuse propriété : non seulement son action spécifique raffermir la glande mammaire, mais encore elle galvanise le système nerveux et développe — sans faire courir les risques de la fâcheuse obésité — le buste tout entier. L'amphore chantée par les poètes s'épanouit, pendant que l'état de santé général profite admirablement de ces bienfaits cachets pilulaires.

L'action immédiate est certaine et durable. Le traitement, très agréable, peut être suivi par la jeune fille pour aider à son développement, ou par la femme faite, désireuse de conserver l'éclosion radieuse de la jeunesse. Un traitement d'un mois est suffisant pour donner aux désespérées, aux désolées, une gorge marmoréenne, un buste ferme, une apparence florissante. La Galéguine de Nubie ne crée pas de miracles, mais ses propriétés prouvées agissent hygiéniquement sur les glandes fatiguées, et par un moyen naturel. Deux cachets par jour et l'œuvre est accomplie... Une fois de plus la femme est victorieuse.

FLORYSE

Toute lectrice qui désirerait des renseignements complémentaires, peut en faire la demande au Laboratoire médical, 64, avenue Dauphine, Orléans, qui envoie discrètement très intéressante brochure détaillée.

La boîte de 60 cachets-pilulaires : 10 francs franco.

Principaux dépôts : Paris : Pharmacie Normale, 19, rue Drouot. — Bordeaux : Pharmacie Bousquet, 8, rue Sainte-Catherine. — Lyon : Grande Pharmacie Lyonnaise. — Nice : Pharmacie Rostagni. — Marseille : Pharmacie Principale, 3, rue de l'Arbre. — Bourges : Grande Pharmacie du Progrès. — Bruxelles : Pharmacie Vergauwen, 100, boulevard Anspach. — Genève : Grande Pharmacie des Bergues, 21, quai des Bergues. — Londres : Roberts et Co, 76, New Bond Str. — Varsovie : Luxembourg et Co, Zorawia 40. — Barcelone : Domenech et A. Lopez, 3, Plaza Nueva. — Italie : H. Roberts et Co, 17, Via Tornabuoni, Florence; succursales à Rome, 417, 448, Corso Umberto I. — Naples : 21 et 22, Via Vittoria. — Milan : Via Giulini. — Buenos-Ayres : J. M. Labourdette, Corrientes, 151.



# LE MOIS FINANCIER

DEPUIS notre dernière chronique, deux événements se sont produits qui auraient pu avoir, et auraient eu en d'autres temps, une influence capitale sur notre marché : la mort du roi d'Angleterre et les élections. Or, par un phénomène en apparence singulier, mais explicable si l'on va au fond des choses, la répercussion de ces deux faits sur la tenue des valeurs a été à peu près nulle.

En ce qui concerne le décès du roi d'Angleterre, tout le monde a été d'accord sur l'importance du rôle que, pendant ses trop brèves années de règne, ce souverain a joué au point de vue de la paix européenne et mondiale. Il a su user de l'autorité que lui donnaient sa parenté avec tous les souverains européens et la déférence légitime qu'ils montraient pour son caractère et pour sa personne, et il s'en est servi avec l'habileté la plus persévérante et la plus éclairée pour créer un équilibre qui exclut les probabilités de conflit. Si, à côté des regrets qu'elle inspire à tous, la mort d'Edouard VII n'ouvre pas la porte aux appréhensions et aux incertitudes pour l'avenir, c'est qu'il a eu le temps de mener à bien la tâche qu'il s'était donnée, et que l'œuvre qu'il a créée est maintenant aussi solide que peuvent l'être les combinaisons humaines. En face de la triple-alliance artificielle et chancelante, il laisse la triple-entente logique et bien assise.

Son successeur est un homme déjà mûri par la vie, un esprit réfléchi, qui a pris la peine de voir beaucoup de choses par lui-même, et qui persévérera dans la voie tracée par son père. Voilà pourquoi la disparition du grand souverain qui fut, comme roi et comme homme, un sincère ami de la France, n'a pas apporté dans les affaires le trouble qu'on aurait pu craindre.

Quant aux élections, le phénomène est assez complexe. Les socialistes ont gagné du terrain. Or, le monde des affaires ne professe pas des sentiments enthousiastes pour les socialistes, qui lui ouvrent les perspectives du collectivisme dans l'avenir et représentent les perturbations politiques dans le présent.

Si les modifications apportées par les scrutins des 24 avril et 1<sup>er</sup> mai s'étaient bornées aux avantages remportés par les socialistes, il est évident que le marché s'en serait fortement senti. Mais il y a eu une compensation. D'une part, en effet, les éléments modérés ont gagné une partie du terrain perdu par les radicaux et les radicaux-socialistes ; d'autre part, un nombre très appréciable de membres de ces derniers partis n'ont dû leur réélection

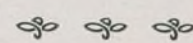
qu'aux atténuations qu'ils ont apportées aux articles avancés de leurs programmes. Si bien que l'impression d'ensemble qui s'est dégagée des élections, c'est qu'elles donnaient, tout bien pesé, la suprématie aux idées modérées sur les conceptions trop hardies.

Sans doute, il ne faut rien exagérer. Nous ne reviendrons pas pour cela à l'âge d'or. Et nous n'en avons évidemment pas fini avec les tentatives des partis extrêmes. Mais ce qu'on peut dire sans témérité, c'est que le pays a très nettement manifesté sa volonté de ne pas les suivre sur ce terrain. Et les indications diverses qui ressortent de la consultation nationale, fournissent, dans leur ensemble, une résultante assez claire dans ce sens pour que le gouvernement ait l'impérieux devoir d'en tenir compte. C'est parce qu'on espère qu'il n'y manquera pas que le marché s'est montré sans inquiétude. Et cette bonne impression semble confirmée par l'intention qu'on prête au ministre des Finances, M. Cochery, de refondre le projet d'impôt sur le revenu de manière à en éliminer tout ce qui a pu paraître inquisitorial ou vexatoire. Il est vrai que, comme il est question d'un projet d'emprunt de un milliard pour le mois d'octobre prochain, ce n'est pas le moment de parler de l'impôt sur la rente. Le besoin d'argent est le commencement de la sagesse.

Les députés crétois, eux, n'ont probablement pas besoin d'argent, car ils ne sont pas sages. Ils ont inauguré leur session en prêtant un serment de fidélité au roi de Grèce. Pour les représentants d'un pays dont la Turquie est suzeraine, c'est, en vérité, un peu vif. A une autre époque, il y aurait eu là de quoi mettre le feu aux poudres du côté de l'Orient. Mais heureusement, cet enfant terrible qu'est la Crète a quatre tuteurs qui ne se laissent pas impressionner par des manifestations excusables certainement mais dangereuses. Grâce à une déclaration opportune, qui a donné immédiatement à la Turquie la satisfaction morale à laquelle cette puissance avait droit, l'incident a passé complètement inaperçu.

Les dispositions du marché restent donc généralement favorables. En Angleterre, la situation monétaire s'est sensiblement améliorée, à la suite du vote du budget et des recouvrements d'impôts. Les nouvelles d'Amérique font prévoir une excellente récolte, ce qui aura une grande influence sur les conditions dans lesquelles s'effectue l'évolution

économique du pays. Il est donc permis, sans excès d'optimisme, d'envisager l'avenir avec quelque confiance, surtout si l'on tient compte qu'en France, malgré les nombreuses émissions auxquelles on a procédé dans ces derniers temps, les disponibilités restent abondantes.



Parmi les valeurs qui, actuellement, méritent de retenir l'attention, nous citerons les suivantes :

A tout seigneur, tout honneur. On annonce l'introduction imminente à la cote officielle des Agents de change de l'action de préférence 6 0/0 de la Brasil Railway Cy. Ces actions ont droit à un dividende préférentiel non cumulatif de 6 0/0, soit de 31 francs, et participent à toutes les distributions de dividende après paiement de 6 0/0 aux actions ordinaires. Les coupons sont payés trimestriellement, à raison de 7 fr. 75, les 5 janvier, 5 avril, 5 juillet, 5 octobre de chaque année. Elles s'échangent actuellement aux environs de 517 fr. Quand ce ne serait que par les appuis qu'a trouvés en France cette Compagnie (Banque de Paris et Société générale), on peut être certain que ses affaires sont en excellente voie. Ses actions de préférence constituent un placement à revenu fixe de 6 0/0 comportant encore une participation éventuelle de 50 0/0 dans les bénéfices.

Le marché des valeurs à revenu fixe est toujours favorisé par les achats du Portefeuille. Signalons la bonne tenue des obligations 5 0/0 des Chemins de fer de l'Equateur bien influencées par les rapports favorables du ministre de France à Guito ; des obligations 5 0/0 des chemins de fer roumains Buyau-Nelsiasu ; des obligations 5 0/0 de la Compagnie de force et traction de la Nouvelle-Orléans dont les bénéfices nets pour le seul mois de mars sont en augmentation de 72.678 francs. La Compagnie Générale de Pernambuco voit ses obligations demandées vers 450.

Parmi les dernières émissions signalons la bonne tenue de Rio-Grande du Nord 5 0/0 à 477.50 ; de l'obligation Saint-Louis à San Francisco 5 0/0 à 478 sur sa prochaine introduction au Parquet, et des Fédéraux Brésiliens 5 0/0 à 480. L'émission en avait eu lieu le 25 avril, au cours de 465.

## PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone { 134.63, 1<sup>re</sup> ligne  
279.84, 2<sup>e</sup> ligne  
200.37, 3<sup>e</sup> ligne

Adresse  
télégraphique :  
Pauperlès-Paris

## VIENT DE PARAÎTRE : ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

### Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.

ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation ;  
Liste des sociétés abonnées au timbre ;  
Tableau des tirages des valeurs à lots ;

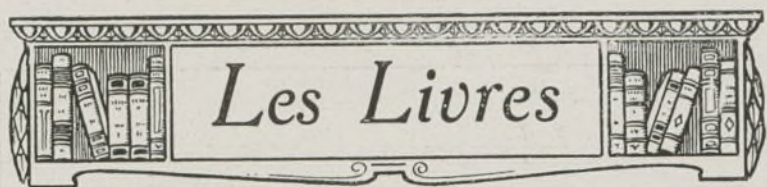
Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes ;  
Liste des journaux économiques et financiers ;  
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 7, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS. — Téléphone 316-18





Depuis qu'on a inventé le mot *Féminisme*, les idées qu'il exprime ont déjà fait beaucoup de chemin ; elles se sont précisées, et l'opinion commence à se reconnaître en présence des évolutions qu'on lui propose. Il y a le féminisme normal, essentiellement méthodique, essentiellement moral aussi, qui veut diriger la culture de la femme en vue de développer tous ses dons, toutes ses aptitudes, et d'en faire réellement l'associée de l'homme dans les conditions actuelles de la vie. Et il y a un féminisme plus ambitieux, celui qui au lieu d'une évolution, veut une révolution, pose la femme en rivale et non plus en collaboratrice, prépare, par conséquent, au lieu d'un apaisement souhaitable, une accentuation nouvelle des luttes sociales.

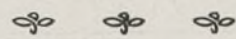
Tous ceux et toutes celles qui souhaitent de voir la femme reprendre sa place, son action et son rôle parmi nous, s'inquiètent avec raison de la tournure prise par le féminisme des révoltées. Ils en connaissent les dangers, et, finalement, la stérilité. Ils savent qu'avant tout, il faut former des femmes, et que la passion politique nuira au féminisme, c'est-à-dire aux femmes, plus encore que les autres passions inférieures qui, de nos jours, ont ravalé la majorité des filles d'Eve au rang de poupées ou d'esclaves, — de poupées souvent dangereuses et d'esclaves souvent malfaisantes. De là la nécessité de réagir, de réagir avec force, avec persévérance, et aussi avec le tout-puissant bon sens, plus substantiel que les philosophes les plus allemands.

On appréciera la valeur, à ce point de vue, d'un livre comme celui de Georges Régnal, que vient de publier l'éditeur Tallandier : *La femme telle qu'elle doit être*. Ce n'est point là un code de la sagesse féminine, ni même un manuel, une théorie de la société moderne à l'usage des inexpérimentées. C'est une suite d'entretiens familiers, souvent enjoués, quelquefois tendres, jamais pédants, où l'expérience parle un langage net, simple et persuasif, par la seule force des arguments exposés. La femme de grand cœur qui vient apporter ce livre à ses sœurs, non pour flatter leurs ambitions, mais pour les rendre plus dignes d'en avoir, est la même qui écrivit il y a quelques années : *Ce que doivent être nos filles*. Les deux livres se valent et se complètent. Si nos contemporaines se décident à les lire et à en suivre les préceptes, c'est nous qui bientôt voudrions leur offrir une part de notre tyrannie sociale, électorale et parlementaire... Mais alors elles n'en voudront plus.

Il nous est né un nouveau conteur : Henri Ménabréa. Souvenez-vous de ce nom. Un éditeur hardi, M. Bernard Grasset, vient de l'imprimer pour la première fois sur la couverture jaune d'un livre qui s'intitule : *Le Muletier et son Mulet*. Ce titre-là n'a l'air de rien. Et il ne vous paraît guère séduisant, n'est-ce pas, belle Madame qui cherchez 300 pages pour lire en express, ou aux eaux, ou devant l'océan ? Pourtant, si d'aventure vous feuillotez le livre, vous aimerez le titre, parce qu'il lui fait bien l'enseigne expressive, simple et forte, qui convient. Sous cette enseigne s'abritent d'ailleurs six nouvelles, six longues histoires de genres et de tons différents : des histoires de soldats, des histoires de paysans, des histoires de brigands, — des histoires d'amour et d'humanité. Et je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait plus de plaisir, qui m'ait donné plus nettement l'impression d'une vocation certaine, de dons plus complets, d'un art plus naturel et plus fécond.

Et qu'on ne parle ni de Maupassant ni de Gorky. M. Henri Ménabréa les a lus, probablement. Mais s'il leur doit quelque chose, c'est l'exemple qu'ils lui donnèrent, l'exemple de l'émo-

tion sans truquages et de la pitié sans discours, et de la phrase sans effort expressive. Nous avons beaucoup de conteurs, et de fort adroits. M. Ménabréa est un conteur personnel.



Il s'est imprimé de très nombreux recueils de vers en ces derniers mois ; mais peu d'entre eux pourraient se parer d'un sous-titre comme celui-ci : *1899-1909*, que M. Edmond Rocher a inscrit, non sans orgueil, sur la couverture de son dernier volume, *Le Manteau du Passé*. Ce sont là, en effet, poèmes de jeunesse qui mûrirent dans le recueillement, et poèmes de l'âge mûr auxquels un frais voisinage assure enthousiasme et lyrisme, malgré l'expérience venue.

Voici la jeunesse :

Tant que ces pins feront une porte à mes soirs,  
Qu'en leurs obscurs rameaux riront les merles noirs,  
Qu'à travers les rubans mobiles des fumées,  
Les clartés de la ville une à une allumées,  
Amèneront jusqu'à mes pieds l'orbe étoilé ;  
Les printemps qui devraient me vieillir de leur nombre,  
Me verront, chaque fois, plus jeune et plus troublé ;  
Comme si, s'évadant de la terre et de l'ombre,  
Ces printemps réunis en bouquets éclatants  
Ne formaient plus, en moi, qu'un immense printemps.

Et voici l'âge mûr :

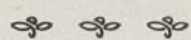
Avoir une âme nue et belle de misère,  
Grelottante et pudique à l'écart des carnages,  
Où s'étend, en des fracas brusques d'orage,  
L'hydre humaine tordue aux griffes des chimères.

Avoir une âme transparente où l'on se mire  
Sans rougir de se voir misérable et meurtri,  
Et sans envie, et sans mépris, toucher la lyre,  
En l'amour de souffrir pour son rêve en péril.

Ayant heurté son rêve aux blocs de vie hostile  
Dressés contre sa marche en leurs dédains couchés,  
Le poète rapporte une âme exténuée

D'avoir été semblable aux flottantes nuées,  
A l'entour des pins immobiles,  
Où leurs lambeaux sont demeurés.

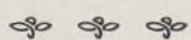
Ce livre est beau comme un bel arbre ou, mieux, comme un beau paysage. Il est harmonieux, tendre, sublime et profond. Il reflète la sérénité décorative de la nature tourangelle, qui en inspira les plus belles pages. La personnalité définitive d'Edmond Rocher s'y affirme, simplifiée, débarrassée des procédés, dégagée des influences, caractérisée par l'ampleur des images, par l'élévation de la pensée, par la force et la tendresse de l'expression. C'est celle d'un bel et fier artiste.



*Quenouilles ! Musettes !* Quelle engageante enseigne ! et qui n'est point menteuse. Avec sa note toute personnelle, son talent frais et sincère, son inspiration tout à fait remarquable, M. Etienne Marcenac évoque (en des vers dont le féliciteront chaudement régionalistes et artistes), la bonne terre natale, l'Auvergne rude et douce, le coin de terre qui l'a vu naître, une Auvergne pleine de vie ardente, avec ses puits, ses grands bois, ses coutumes ancestrales, toutes simples et toutes émouvantes, ses joueurs de musette, ses vieilles en paillette qui filent leur quenouille au coin de l'âtre, à la chanson des grillons, ses typiques bergers de montagne, ses belles filles au boborel (corset) rudement rempli et qui raffolent de bourrées aux rythmes enivrants.

Tout cela est dit et chanté dans une langue simple, souple et pittoresque, comme les héros que fait parler ou qu'évoque le poète.

A une époque où paraissent tant de livres superficiels, *Quenouilles et Musettes* mérite d'être lu et relu, conservé pieusement et loué sans réserve. (P. V. Stock, éditeur.)



La Maison d'édition Roger et Chernoviz met en souscription, pour paraître prochainement, un ouvrage dont l'idée et le plan sont absolument nouveaux : *Le Dictionnaire Critique et Documentaire des Peintres*, dessinateurs, graveurs et sculpteurs de tous les temps et de tous les pays par un groupe d'écrivains spécialistes français et étrangers sous la direction de M. E. Bénézit.

L'ouvrage formera deux forts volumes in-8° raisin de plus de 1.000 pages, avec nombreuses illustrations d'après les Maîtres. Les deux volumes, — brochés, 50 francs ; reliés, 60 francs, — sont payables : 10 francs en souscrivant, 20 francs à l'apparition du Tome I et le reste à l'achèvement de l'ouvrage.

Tous les artistes, tous les amateurs, tous les marchands d'œuvres d'art, toutes les personnes possédant quelques peintures, dessins, gravures ou sculptures, ont grand intérêt à posséder ce dictionnaire. Ils y trouveront, en effet, les renseignements les plus complets sur tous les artistes morts ou vivants, tant au point de vue biographique que sur leurs œuvres et sur la valeur vénale de celles-ci, d'après les résultats des ventes publiques de tous les grands centres artistiques.

Il n'existe pas d'ouvrage de ce genre.

Cependant l'ensemble des productions artistiques représente des milliards et, à part de rares initiés, on connaît peu ou mal la valeur de ces trésors. *Nombre de personnes, sans s'en douter, possèdent des œuvres d'art*, dont elles pourraient, en consultant notre Dictionnaire, tirer des sommes considérables. N'a-t-on pas vu récemment deux gravures de Rembrandt atteindre le prix de 80.000 francs pièce !

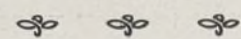
Le Dictionnaire de Bénézit sera l'ouvrage où l'on trouvera classés dans un ordre méthodique les renseignements les plus divers, que l'on ne peut se procurer, actuellement, qu'au prix de longues et difficiles recherches, quand on parvient même à les trouver. Il renfermera une quantité considérable de renseignements inédits, et contiendra plus de vingt millions de lettres représentant la valeur de cinquante volumes ordinaires à 3 fr. 50. Dans ses deux volumes on trouvera le double de matières que dans les ouvrages de ce genre les plus complets.

Il contiendra notamment :

- 1° La biographie de chaque artiste ;
- 2° La liste de ses œuvres dans tous les musées du monde, édifices publics, etc. ;
- 3° La liste de ses œuvres dans les grandes collections mondiales ;
- 4° Les œuvres parues dans les salons, expositions des beaux-arts de différents pays ;
- 5° Le prix atteint par ses œuvres dans les ventes publiques ;
- 6° Un dictionnaire des monogrammes et marques des collections particulières, la signature des principaux artistes, etc.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 60 francs à l'apparition du Tome I.

Si l'abondance des matières obligeait les éditeurs à faire un troisième volume, les souscripteurs, seuls, le recevraient gratuitement.



La dernière partie du journal d'Edmond Got, qui paraît à la librairie Plon-Nourrit et C<sup>e</sup>, débute en 1859, à la veille de la guerre d'Italie. Que de noms fameux défilent dans cette revue rapide d'impressions et de souvenirs : les deux Dumas, Rossini liardeur et bizarre, Vacquerie, Meurice, Émile Augier, Pailleron débutant, Manuel et ses *Ouvriers*, Coquelin brillant et claironnant, Sarcey et ses déjeuners de la rue de la Tour-d'Auvergne, Édouard Thierry, directeur ondoyant ; Sardou, etc... ! La grande crise du Théâtre-Français pendant l'année terrible est contée d'une façon émouvante. On sait que les journaux annoncèrent la mort de Got, fusillé par les communards. Cet épisode est narré en détail. Puis, c'est l'heureuse renaissance de la maison de Molière sous l'habile direction de Perrin, le professorat de Got au Conservatoire et les manifestations qui furent l'apothéose d'une si belle carrière. Ces notes, très curieuses à consulter pour quiconque s'intéresse aux choses du théâtre, sont fécondes en observations piquantes sur les principaux personnages, célèbres à la ville comme à la scène, dans la deuxième partie du siècle écoulé.

JEAN MAUBOURG